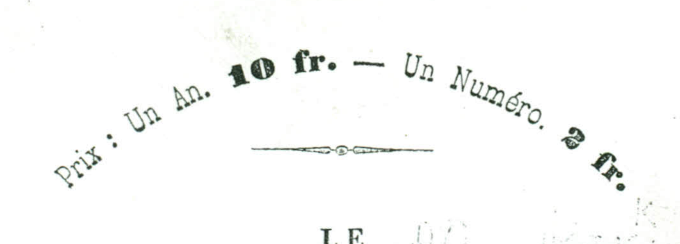
Chaque numéro sera illustré d'une magnifique lithographie et formera 32 pages d'impression sur beau papier. La collection de l'année formera un très beau volume.





Les documents, réclamations, communications et renseignements relatifs à la spécialité du journal doivent être adressés FRANCO à l'Administration.



LE

TEMPLE MYSTIQUE

LE VADE-MECUM splendide lithographie donnée en primes aux abonnés.

REVUE

DE LA

FRANC-MAÇONNERIE

LES BUREAUX sont ouverts de 10 à 4 heures.



« La Franc-Maçonnerie est une science au langage mystérieux ; son sanctuaire est » difficile à ouvrir ; elle a placé son temple au milieu du désert pour que nul profane » n'y arrive sans y avoir été préparé par de longs voyages. Il faut plus que du zèle » pour y pénétrer ; il faut une ferme volonté d'abord pour en trouver le chemin et un » courage soutenu pour le suivre jusqu'au bout.

» La Maç∴ est un ensemble de connaissances qui demandent, pour être apréciées, » un esprit attentif, préparé, un cœur pur et indépendant, ne cherchant que la vérité » et la justice. Toute vertu est de son domaine, toute action noble et généreuse trouve » un écho dans ses temples; elle n'a qu'une pensée, faire le bien; qu'une bannière, » celle de l'humanité ; qu'une couronne, elle est pour la vertu.

» Montrons donc le but de cette sublime institution, montrons-le sans crainte, pro- » clamons-le dans nos LL∴ comme au milieu du monde, annonçons-le à nos FF∴ » aussi bien qu'aux profanes : car il est noble, il est sublime, en faisant de l'humanité » un peuple de FF∴, de réunir dans la charité ceux que l'intérêt divise. »

M. DE N.

RÉDACTEUR EN CHEF : MARCONIS DE NÈGRE. | ADMINISTRATEUR : FLEURY PIOT.

Voir les conditions d'abonnement sur la dernière page de la couverture.

~~1re ANNÉE.~~

14 Numéros — ~~Octobre 1854.~~ Collection complète.

ON S'ABONNE A PARIS

A L'ADMINISTRATION, PASSAGE DU DÉSIR, N° 2,

BOULEVARD DE STRASBOURG.

MAITRE PARFAIT QUATRIÈME DEGRÉ.

DÉCORATION DE LA LOGE.

Les trois parties de l'appartement qui correspondent au Nord, au Midi et à l'Occident, sont tendues d'une étoffe de couleur verte, avec franges d'or, et l'Orient en rouge, avec franges d'or.

Le dais, la table du Dép.·. M.·., qui fait dans ce grade les fonctions de Vén.·. M.·., et celles de tous les Officiers, sont également couvertes en rouge, avec galon d'or.

Derrière le trône du Dép.·. M.·. est le tableau représentant le symbole du grade éclairé par deux bougies.

Devant le trône du Dép.·. M.·. se trouve suspendue une étoile flamboyante, conforme au bijou du grade, dessinée sur un transparent; elle est à six pointes formant un double triangle avec la lettre H au milieu, sur un fond peint en rouge, ayant pour support deux branches vertes entrelacées, l'une de chêne, l'autre d'olivier.

Sur la table du Dép.·. M.·. sont un chandelier à trois branches, la Bible, le compas, le maillet, une truelle et le rituel du grade. Cette loge est éclairée sur chaque face par quatre lumières, placées ensemble ou séparément, selon la disposition du lieu; en tout seize, non compris les quatre du tableau et celles des tables du Dép.·. M.·., des Officiers dignitaires, etc.

Il faut pour la réception deux tableaux peints sur une toile cirée en carré long; ils sont placés l'un sur l'autre au milieu de la L.·., de manière que le premier cache le second pendant la première partie de la réception.

Le premier, qui paraît seul au commencement de la réception, est divisé dans sa longueur en deux parties à peu près égales.

La partie inférieure représente le temple de Jérusalem en ruines, les deux colonnes brisées et renversées, le pavé mosaïque et l'escalier à sept marches; l'autel des parfums est au milieu du temple brisé; on y voit également des chaînes et autres signes de captivité.

La partie supérieure représente le temple reconstruit par Zorobabel au retour de la captivité : d'un côté est dessiné le chandelier à sept branches; de l'autre, la table des pains de propositions. Au bas du côté du Nord est la mer d'airain rétablie; dans le haut se trouve tracé un carré long en travers pour y placer l'autel des parfums. Au milieu du tableau doit être fixée une plaque d'or triangulaire sur laquelle est écrit le mot sacré *Jéhovah*, et aux trois angles, les trois lettres J B M, qui sont les initiales des trois mots des grades précédents. Enfin, aux quatre angles sont tracés les quatre principaux emblèmes maçonniques : le Compas, l'Équerre, le Niveau et la Perpendiculaire. Toute cette partie supérieure du tableau est couverte d'une toile légère qui la cache au récipiendaire au commencement de sa réception, et qui se replie facilement sur elle-même lorsqu'il est admis à travailler sur cette partie.

Le second tableau, qui ne paraît qu'à la fin de la réception, lorsque le premier a été enlevé, représente deux branches feuillées, et Hiram, à moitié dégagé de ses linceuls mortuaires, assis dans son tombeau, faisant des efforts pour en sortir. Dans le haut du tombeau est un triangle rayonnant, le nom de Dieu (*Jehovah*), et à ses pieds le symbole de l'immortalité. Aux quatre coins du tableau sont les figures allégoriques : la Religion, la Bienfaisance, la Prudence et la Discrétion.

Le tableau du grade représentera un lion sous un rocher par un temps orageux, jouant tranquillement avec des instruments de mathématiques, avec cette inscription au-dessus du tableau : *Meliora presumo.*

CHAMBRE DE PRÉPARATION.

La Chambre de préparation est disposée comme dans les précédents grades ; sur le mur, au-dessus de la table, sont placés quelques devises et emblèmes relatifs au grade. Sur la table se trouve la Bible, et un livre de morale, une écritoire et du papier, qui serviront au candidat pour écrire les réflexions que ses lectures feront naître.

Aussitôt que le Candidat est arrivé dans la maison de la Loge, on le conduira dans cette Chambre, où on le laissera seul, en l'invitant à faire de sérieuses réflexions et à se préparer à son examen.

PRÉPARATION DU CANDIDAT.

Le F.·. instructeur, ayant reçu ordre du Dép.·. M.·. d'aller préparer le candidat, se rend auprès de lui. Il lui rappelle les questions, maximes, instructions et emblèmes qui lui ont été présentés dans les trois grades précédents. Il l'invite à y répondre catégoriquement, et à dire avec franchise quelle est son opinion sur la Maçonnerie, sur son origine, sur son but ; quelles réflexions et quels sentiments ont fait naître en lui les différents grades par lesquels il a déjà passé. Sur sa réponse, il lui dira : « Vous allez, mon F.·., retracer dans votre réception une époque mémorable aux Maçons. Elle exige que vous me remettiez votre épée et votre chapeau, et que je vous passe cette chaîne au bras. » (Il met une chaîne de ferblanc, dont les anneaux sont de forme triangulaire aux deux poignets ; il envoie à la Loge l'épée et le chapeau du Candidat par le F.·. qui l'a accompagné pour cela, et il le conduit à la porte du temple avec le tablier du grade de M.·. ; il l'annonce en cette qualité.)

OUVERTURE DE LA LOGE ÉCOSSAISE.

Tous les Frères placés selon leur rang, et la L.·. étant éclairée par les quatre flambeaux autour du tableau et par les bougies de la table du D.·. M.·. et des Surv.·., ainsi que celles du symbole du grade, le Dép.·. M.·., qui a le droit de présider aux réceptions de M.·. Écossais, entre dans la L.·., précédé du M.·. des Cérém.·. et des Surv.·., avec les mêmes formalités des grades précédents; étant arrivé à son trône, il frappe un coup de son maillet, et dit : — A l'ordre, mes FF.·.!

Il tire son épée, qu'il tient de la main gauche appuyée sur la table, la pointe en haut; tous les Frères tirent aussi la leur, dont ils tiennent la pointe contre terre, et, de la main droite, ils se mettent à l'ordre du grade.

Le Dép.·. M.·. — F.·. 2e Surv.·., quel est le devoir du 2e Surv.·. en L.·.?

R.·. — C'est de veiller à la sûreté des FF.·., afin que leurs travaux ne soient point troublés.

Le Dép.·. M.·. — F.·. 2e Surv.·., veillez-y donc, et assurez-vous qu'ils sont en sûreté.

(Le 2e Surv.·. va placer les sentinelles en dehors et en dedans, et dit):

Le 2e Surv.·. — V.·. F.·. Dép.·. M.·., les profanes sont écartés, les FF.·. sont en sûreté, et leurs travaux à l'abri de tous dangers.

Le Dép.·. M.·. — F.·. 1er Surv.·., quel est le motif qui nous rassemble ?

Le 1er Surv.·. — C'est le désir de travailler à l'ouvrage commencé et de le conduire à sa perfection, par la pratique des vertus dont elle dépend.

(Les jours de réception, il ajoute) :

Et d'augmenter le nombre des ouvriers, lorsqu'il s'en présentera de dignes de coopérer à un si noble dessein.

Le D.·. M.·. — Quelle heure est-il ?

Le 1er Surv.·. — Le point du jour.

Le D.·. M.·. — Est-ce l'heure de nous mettre à l'ouvrage ?

Le 1er Surv.·. — Oui, V.·. Dép.·. M.·..

Le D.·. M.·. — FF.·. 1er et 2e Surv.·., avertissez donc les FF.·. que je vais ouvrir la L.·. de M.·. Écoss.·..

(Ces deux Surv.·. avertissent chacun sans frapper.)

Le Dép.·. M.·. — J'ouvre donc cette L.·. de M.·. Écoss.·. au nom du G.·. Arch.·. de l'Univers, au nom des supérieurs des L.·. réunies et au nom de cette Resp.·. L.·. Écoss.·.. ♫ ♩ ♩

(Les deux Surv.·. répètent chacun l'un après l'autre la batterie du grade, et disent) :

— Mes FF.·., la L.·. de M.·. Écoss.·. est ouverte.

(Le Dép.·. M.·. invite tous les FF.·. à s'asseoir, et ils conservent dans ce grade l'épée nue à la main, la pointe contre terre pendant toute la réception.)

Le Dép.·. M.·. — Mes Frères, et Frère N.·. ... .·. ... .·. (Il dit les noms, surnoms et âge du Candidat, le lieu de sa naissance et résidence.)

.·. N.·. ... .·., M.·. Maç.·., se présente pour recevoir la récompense de ses travaux, muni du consentement de la G.·. L.·. Écoss.·. de ce département; il a travaillé sur la planche à tracer et a préparé ses plans, pour coopérer avec nous à la réédification du Temple; vous avez donné votre consentement à ce qu'il fût reçu M.·. parfait, y persistez-vous ?

(Tous les FF.·. gardent le silence; on vérifie, au besoin, le consentement de la G.·. L.·. Écoss.·., et le Trésorier déclare si le Candidat a rempli les formalités d'usage.)

Le Dép.·. M.·. envoie au Candidat le F.·. instructeur pour le préparer, lequel vient ensuite rendre compte à la L.·. de sa mission.

Le D.·. M.·. lui envoie ensuite le M.·. des Cérém.·. pour finir sa préparation et pour l'introduire en L.·. suivant ses instructions.

INTRODUCTION DU CANDIDAT.

Le M.·. des Cérém.·. annonce le Candidat à la porte de la L.·. par trois fois trois coups en M.·..

Le 2e Surv.·. en avertit le Dép.·. M.·., qui lui ordonne de voir qui a frappé et d'en rendre compte.

Le M.·. des Cérém.·. répond pour le Candidat : — C'est un M.·. Maç.·. qui s'est échappé de la captivité et qui demande à être réuni à ses FF.·.

Le Dép.·. M.·. — Demandez-lui son nom de M.·., son âge, et à quoi il a travaillé.

R.·. — Son nom est Gabaon; il a sept ans passés, et il a travaillé sur la planche à tracer pour préparer des plans de reconstruction.

Le Dép.·. M.·. — Demandez-lui s'il veut concourir avec ses FF.·. à la perfection de l'ouvrage commencé, et s'il veut y travailler avec zèle, ferveur et persévérance.

(Toutes les réponses du Candidat ayant été rendues au D.·. M.·., il dit) :

F.·. 2e Surv.·., faites donc introduire ce F.·. Maç.·., afin que nous éprouvions s'il a autant de courage que de bonne volonté.

(Le Candidat est introduit par trois pas d'équerre, la main droite, au signe de M.·. sur le cœur; il est placé à l'Occident entre les deux Surv.·., et on le fait incliner devant le Dép.·. M.·., qui lui dit) :

« Mon F.·., il n'y a rien de stable dans ce monde; les monuments les plus solides, » les établissements les plus respectables sont soumis à cette loi : la vertu seule est » immortelle, et rend le vrai Maçon inébranlable dans les événements de la vie. — » Dans les grandes révolutions, l'homme vulgaire ne voit et ne cherche que les » causes physiques qui les ont préparées et produites; mais le sage sait qu'il y a une » providence qui, dans le conseil secret de sa justice, dispose et dirige les événe- » ments pour l'accomplissement de ses desseins. Jetez les yeux sur le tableau qui est » devant vous, il vous confirmera cette importante leçon ; vous y verrez les tristes » ruines de ce fameux temple de Salomon, que la gloire du Seigneur vint habiter, et » qui fit celle de la nation entière tant qu'elle fut fidèle aux lois qu'elle avait reçues » par le ministère des chefs chargés de la gouverner. Mais, étant devenue rebelle et » s'étant oubliée jusqu'à profaner son encens pour un faux culte, elle mérita d'être » punie par la perte de ses brillantes prérogatives; l'orgueil s'empara d'elle, la con- » fusion se mit dans ses conseils, elle se suscita de puissants ennemis, qu'elle méprisa » d'abord, et provoqua par là même la force qui devait la détruire.

» Nabuchodonosor donna ordre à ses généraux d'assiéger Jérusalem et son tem- » ple; la ville fut prise et saccagée ; le temple fut détruit; le mot sacré, qui faisait la » force de la nation, fut perdu; les trésors du temple, qui avaient excité la curio- » sité, furent emportés à Babylone. Le roi, les prêtres et le peuple furent chargés de » chaînes et emmenés captifs chez le vainqueur, où le plus grand nombre périt dans » les supplices ou dans la misère; le reste de la nation se dispersa et alla gémir chez » d'autres peuples de ses malheurs ! »

» Voilà, mon C.·. F.·., le récit de l'événement figuré dans le tableau qui est devant » vous ; mais ce temple détruit fut réédifié, et vous venez au milieu de nous comme » vinrent autrefois à Jérusalem les Maçons dispersés de l'ancien temple attirés par » la nouvelle de sa reconstruction.

» Voulez-vous sincèrement travailler avec nous à l'édifice que nous élevons à la » vertu et à la bienfaisance? Les grades par lesquels vous avez passé vous ont appris » ce que l'ordre des Maçons exige de vous ; ils vous ont fait sentir la nécessité de pur- » ger votre âme des vices, des passions et des préjugés qui obscurcissent l'intelli- » gence et qui privent l'âme de toute son énergie ; ils ont été en même temps pour » nous des moyens d'éprouver votre zèle, votre docilité, votre amour pour l'ordre et » l'humanité; nous vous avons jugé digne des récompenses qui sont à notre dispo- » sition ; mais vous-même, mon F.·., êtes-vous intentionné fermement de suivre la » carrière nouvelle qui s'ouvre devant vous? L'homme vulgaire a souvent la vertu » sur les lèvres, mais le vrai Maçon la porte dans le cœur. Examinez-vous sérieuse- » ment, mon F.·., et répondez. »

Le Candidat répond, et le Dép.·.-M.·. continue :

« Puisque donc vous avez pris la ferme résolution de pratiquer tout ce qui peut » vous rendre meilleur et utile aux autres, venez en prêter l'engagement solennel » entre mes mains par la marche de M.·. Ecossais. »

— F.·. 2e Surv.·., ôtez-lui ses chaînes, symbole de l'esclavage, auquel il vient de renoncer.

Le 2me Surv.·. lui ôte les chaînes, qu'il dépose sur la partie inférieure du tableau.

Le 1er Surv.·. fait placer le Candidat les pieds en compas ouvert à un pas de distance du tableau; il lui fait porter le pied gauche sur la partie d'Occid.·., et poser le talon droit à côté du gauche, formant toujours le compas ouvert; il porte ensuite le pied droit sur la porte du Midi, et pose le talon gauche à côté du droit, ce qui fait le deuxième pas; il forme le troisième de même avec le pied gauche sur la porte du Nord; et enfin, le quatrième, sur la porte d'Orient, d'où il va, par trois pas d'équerre en avant, en partant du pied droit, se mettre à genoux devant la table du Dép.·.-M.·., dans l'attitude ordinaire maçonnique, où il prononce son obligation.

Le Dép.·.-M.·. frappe un coup et dit :

— A l'ordre, mes frères.

Tous les FF.·. se mettent à l'ordre du grade, et tiennent la pointe de l'épée haute.

OBLIGATION.

« Je.·. * .·. * .·. N.·., je promets, sur mon honneur et conscience, devant Dieu et » en présence de mes FF.·., de ne rien divulguer, ni communiquer concernant la » Maçonnerie écossaise rectifiée à qui que ce soit que je n'aurais pas reconnu pour » M.·. écossais, d'être pendant toute ma vie fidèle observateur des lois, règlements et » Statuts des Écossais; de me conformer à tout ce qui me sera prescrit par les chefs » de l'ordre, auquel je fais vœu d'être constamment attaché; je réitère enfin libre- » ment et volontairement tous les engagements que j'ai pris dans l'ordre, et promets » de ne rien négliger pour mon avancement dans la vertu..... Que le G.·. Arch.·. de » l'Univers me soit en aide.·. »

Le Dép.·.-M.·. répond : « Amen. »

Le Dép.·.-M.·., prenant son maillet, dit :

« Au nom du Grand Architecte de l'Univers,

» Au nom des Supérieurs des LL.·. réunies,

» Au nom de cette Resp.·. L.·. Écossaise, je vous reçois Maç.·. libre Écoss.·. »

Il frappe 4 coups ♫ ♩ ♩ sur la tête du compas, dont le Candidat tient la pointe sur son cœur, et le fait relever en lui disant :

« Comme vous êtes destiné à la réédification du temple, et que vous serez exposé » à bien des attaques dans ce travail, je vous arme de cette épée (il lui rend la sienne) » dont vous vous servirez d'une main pour votre défense et pour celle de vos FF.·., » tandis que vous vous servirez de l'autre de la truelle que je vous confie. »

Il lui remet aussi la truelle qui était sur la table.

« Mais prenez garde de ne jamais souiller ni l'une ni l'autre pour aucune injustice » aux yeux du Juge suprême de toutes nos actions.

» .... Allez maintenant mériter, par d'utiles travaux, de porter dignement l'au- » guste titre dont vous venez d'être décoré; je vous remets entre les mains des » FF.·. Surv.·., qui vous guideront dans ce que vous avez à faire. »

Les 2.·. Surv.·. conduisent le Cand.·. à pas libres à l'Occid.·. et se tiennent à ses

côtés à mesure qu'il avance sur le tableau pour le diriger dans son travail.

Le Cand.·., tenant l'épée de la main gauche, découvre successivement, avec la truelle qu'il tient de la main droite, les quatre coins du tableau ; de manière que le linge qui les couvrait se trouve ramassé au milieu, et couvre encore la lame d'or triangulaire qui y est fixée avec de la cire.

Alors le Dép.·.-M.·. demande au 1er Surv.·. :

« Où en est le F.·. Écossais de son travail, et quel fruit en a-t-il retiré ? »

Le 1er Surv.·. répond :

« Il a déjà recouvré les quatre instruments maçonniques sans lesquels toute con-
» struction serait irrégulière ; il a aussi rétabli la place destinée à recevoir l'autel
» d'or des parfums. »

Le Dép.·.-M.·. : « Frères Surveillants, aidez-lui à relever l'autel même, pour qu'il
» y offre son sacrifice. »

Le Candidat va prendre l'autel d'or qui est au coin oriental du tableau, il le découvre et le pose dans le carré qui en désigne la place sur le haut du tableau, il prend le vase d'esprit de vin, ou autre chose inflammable, qui est à côté, et en répand dans la cavité de l'autel.

Le Dép.·.-M.·. dit au 1er Surv.·. « Faites-lui continuer son travail. »

Pendant ce temps, le 2e Surv.·. se prépare à allumer l'esprit de vin qui est sur l'autel.

Le Candidat, avec sa truelle, achève de découvrir le tableau, et trouve au milieu la lame d'or triangulaire.

Le 1er Surv.·. la lui fait enlever, et dit au Dép.·.-M.·.

Le 1er Surv.·. : « Le F.·. Écossais vient de trouver la précieuse lame d'or qui con-
» tient le mot sacré qui était perdu. »

Le Dép.·.-M.·. se lève avec vivacité, frappe un coup, en disant :

« A l'ordre, mes FF.·. »

Aussitôt tous les FF.·, se lèvent, la main droite au signe du grade, tenant de la gauche leur épée, la pointe haute ; le Dép.·.-M.·. continue :

Dép.·.-M.·. : « Mon F.·., l'heureuse découverte que vous venez de faire est pour vous et pour nous du plus heureux augure ; prononcez ce nom, qui fit jadis la gloire du temple et de la nation. »

(Le Cand.·. prononce le nom qui est écrit sur la lame triangulaire, et au même instant, le 2e Surv.·. enflamme la liqueur ou toute autre matière qui est sur l'autel.)

Dép.·.-M.·. : « Mes FF.·., nos maux sont finis et nos succès désormais sont assurés
» par ce signe des faveurs célestes qui se répandent sur nous ; soyons fermes et iné-
» branlables dans la pratique des vertus qui nous en assurent la durée. (Au Candidat.)
» Et vous, mon F.·., venez recevoir la récompense de votre travail, avec les marques
» distinctives de votre grade. »

Le 1er Surv.·. conduit le Cand.·. vers le Dép.·.-M.·., qui lui finit l'historique du grade, comme il suit :

Pendant ce temps, le 2e Surv.·. enlève le 1er tableau qui couvrait le 2e.

D'autres FF.·., préposés pour cela, éclairent les bougies des murs de l'appartement et l'étoile flamboyante. Tout cela se doit faire sans bruit et de manière que le Récip.·. ne soit point distrait du récit que le Dép.·.-M.·. lui continue.

Le Dép.·.-M.·. : « Mon F.·., vous venez de nous retracer une époque à jamais mé-

» morable pour les ouvriers du 2e Temple de Jérusalem et pour leurs successeurs.
» Redoublez d'attention pour ce que j'ai encore à vous apprendre et sachez en faire
» une juste application.

» Le G.·. Arch.·. de l'univ.·. avait voulu punir de l'orgueil la nation rebelle sans
» la perdre entièrement; le feu sacré du Temple avait été caché, mais non pas éteint.
» Pendant sa servitude, elle médita avec plus de fruit que par le passé ses lois et ses
» cérémonies; son aveuglement cessa; elle y reconnut la vraie cause de ses mal-
» heurs; et après 70 ans de servitude, elle recouvra sa liberté.

» Zorobabel, issu des princes de sa nation, eut le courage de revenir à la tête du
» peuple à Jérusalem, pour y rétablir le Temple sur ses anciens fondements; il porte
» à cet effet d'une main l'épée, et de l'autre la truelle, parce qu'il fut inquiété dans
» sa route par de nombreux ennemis. Plusieurs de ceux qui étaient dispersés chez
» les peuples voisins, instruits par la renommée de cette reconstruction, vinrent s'of-
» frir pour travailler; mais ce ne fut qu'après avoir passé par des épreuves rigou-
» reuses, qui assuraient de leur zèle et de leur courage, qu'on les admit à ce tra-
» vail.

» Après bien des fatigues, les ouvriers parvinrent enfin à rétablir le Temple sur ses
» fondements; mais il différait trop du premier pour que les sentiments qu'il excitait
» ne fussent pas aussi différents; les vieillards qui avaient vu la gloire et la splen-
» deur de l'ancien répandaient des larmes d'amertume; mais le G.·. Arch.·. de
» l'univ.·. les consola par un événement qui leur prouva qu'ils avaient trouvé grâce
» devant lui, et qu'il voulait bien encore habiter au milieu d'eux. En effet, le nou-
» veau temple étant achevé, l'autel des holocaustes et celui des parfums ayant été
» relevés, et le peuple ayant été instruit de la loi par Esdras, l'un de ses docteurs,
» Nohémias disposa tout pour en faire la dédicace solennelle, et sachant que le feu
» sacré avait été caché par Jérémie lors de la destruction du Temple, il envoie cher-
» cher ce feu par les prêtres. On ne trouva plus dans les puits qu'une eau bourbeuse;
» mais plein de confiance, il la fit puiser et la répandit sur l'autel; aussitôt elle s'em-
» brasa et consuma l'holocauste en présence de tout le peuple, qui se livra à la joie
» la plus pure en voyant un événement qui relevait la gloire de toute la nation. »

Le 2e Surv.·. fait passer le Candidat sur le côté du Dép.·.-M.·., qui lui fait quitter le tablier de M.·. Maç.·. avec lequel il est entré, et lui donne celui de M.·. Écossais avec le cordon et le bijou du grade; il lui dit, en lui donnant le tablier :

Le Dép.·.-M.·. « Mon F.·., la couleur blanche de cet habit est le symbole de la can-
» deur et de la pureté des mœurs qui doit accompagner le Maç.·. dans toutes ses ac-
» tions; la couleur verte dont il est doublé est le symbole de l'espérance que nous de-
» vons avoir d'obtenir un jour la récompense de notre persévérance et de nos vertus;
» et la couleur rouge dont il est bordé est le symbole de la charité et de la bienfai-
» sance, base de l'ordre réformé.

» Recevez ce cordon vert mélangé de rouge, il est le signe de la supériorité que
» vous venez d'acquérir sur les trois classes infér.·. Respectez le bijou qui pend au
» bas et que vous porterez désormais sur votre poitrine.

Il lui donne le signe, l'attouch.·. et le mot du grade.

Le signe se fait en portant la main droite et plate en équerre sur le front au-dessus des yeux, le pouce allongé vers l'oreille droite.

Pour l'att.·., on met : 1o la main à l'épée pour figurer le travail que l'on fait; 2o on

se sert la main droite ; 3° on passe de là au coude; 4° on revient à la main, ce qui forme quatre temps.

Le mot du grade est Hiram.

Le mot du M.·. Écossais est *Notuma*.

Après quoi, le Dép.·.-M.·. lui donne le baiser de fraternité sur les deux joues et sur le front; il lui rend le chapeau, signe de l'égalité et de la liberté.

Le Dép.·.-M.·. fait reconduire le Cand.·. à l'Occ.·., où il voit le nouveau tableau qui a été découvert. Après un moment de silence, il lui dit :

Dép.·.-M.·. « Depuis que vous êtes entré dans l'ordre, on vous présente des emblè-» mes pour vous préparer à leur développement, qui doit être votre propre ouvrage. » Voici le dernier qu'on vous offrira; mais il vous est important d'étudier le vrai sens » qu'il présente.

» Le temple de Jérusalem est le grand type de la Maç.·., qui tire son origine de ce » temple même; les révolutions qui sont survenues à ce dernier vous retracent cel-» les qu'a éprouvées, en différents temps, l'Ordre des Maçons.

» La Maç.·., instituée par les chefs des ouvriers du temple élevé par Salomon, » réédifié par Zorobabel, ne présente que des principes solides et une morale épurée » qui tendent à rendre l'homme meilleur et plus utile aux autres; à lui faire connaî-» tre tous ses devoirs et à l'élever jusqu'à la hauteur de son existence. Tant qu'elle » fut pratiquée sur cette base, l'Ordre fut et dut être florissant, et tous ses mem-» bres respectés. Tel fut son premier état, qui vous est figuré par le Temple de » Jérusalem, qui fut sous Salomon dans sa splendeur et fit la gloire de toute la » nation.

» Mais dès que le relâchement fut introduit dans l'Ordre maç.·., dès que l'on se » permit d'y admettre des sujets peu disposés à suivre ses principes fondamentaux, » on négligea les vertus qu'il prescrit et on y introduisit les vices, qui avaient été » jusque-là relégués dans les sociétés profanes; dès lors, on y vit un mélange » d'hommes resp.·. par leurs mœurs, par leur bienfaisance et par leur savoir avec » d'autres qui, n'ayant que l'apparence de ces vertus avec l'arrogance insultante du » vice, portèrent une atteinte mortelle à la réputation dont avait joui jusque-là cet » Ordre resp.·. L'envie, la jalousie et la calomnie lui suscitèrent de puissants enne-» mis ; ses cérémonies et ses pratiques mystér.·. devinrent suspectes et servirent de » prétexte à des imputations plus graves, à des injustices et aux persécutions qu'il » a éprouvées si souvent. L'orgueil, si familier à l'homme qui a perdu de vue tout ce » qui devrait l'humilier; l'orgueil, dis-je, d'appartenir à un corps qui avait excité » longtemps l'admiration de tous les peuples qui le connaissaient, fut la source de » tous ses maux. Les vices qui résultent du premier rejaillirent sur l'Ordre entier; il » fut persécuté et perdit tout son éclat.

» C'est ce second état de l'Ordre qui s'est renouvelé si souvent par l'indécente » conduite de plusieurs de ses membres, qui vous est représenté par le saccagement » et le bouleversement du temple de Jérusalem. Mais comme dans cette douloureuse » révolution du temps, ses fondements furent encore conservés, de même, les vrais » Maçons, cédant pour un temps au torrent, ont gardé avec soin le dépôt précieux » qui leur était transmis; et lorsqu'ils ont vu une multitude de Maç.·. se repentant, » à l'exemple des Israélites, de leurs fautes, alors ils ont fait reparaître dans leur » éclat ces règles primitives; mais avant de les publier, et pour ne point les exposer

» à de nouvelles profanations, *nouveaux Esdras*, ils ont fait sentir au peuple maç.·. » la nécessité de se réformer, de purger les LL.·. des innovations que le second état » de l'Ordre avait introduites; alors le Temple a été réédifié, le mot sacré a été re- » trouvé, et la Maçonnerie a repris son ancien lustre, pour le conserver tant que les » Maçons ne perdront pas de vue les principes invariables sur lesquels elle est fondée; » c'est cet état actuel de l'Ordre dans la Maç.·. rectifiée qui vous est représenté par » la troisième époque du temple de Jérusalem rétabli par Zorobabel.

» Il me reste à vous représenter les rapports du M.·. Hiram avec l'Ordre maç.·. » *Hiram*, cet ouvrier sublime, doué, selon les S.·. Écrit.·., d'intelligence et d'un » rare savoir, surnommé *Abif*, qui, selon quelques interprètes maçons, signifie » *envoyé de Dieu*; cet homme, révéré par Hiram, roi de Tyr, comme son père, estimé, » chéri et honoré par Salomon, qui se guida en tout par ses conseils, fut le conduc- » teur en chef de tous les ouvriers dont il détermina les classes, et présida à la dédi- » cace du temple, comme il avait présidé à sa construction. Il est tout à la fois le » père et le modèle des vrais Maç.·.; il est, en même temps, le type particulier de » l'Ordre maç.·., et des trois états dont je vous ai présenté l'image.

» L'histoire de sa mort et de son assassinat par trois Compagnons est une fiction » ingénieuse que favorise à cet égard le silence des S.·. Écrit.·., mais qui voile ce- » pendant de grandes vérités pour le Maçon qui veut s'instruire; chaque circon- » stance de sa vie et du funeste événement que les Maçons célèbrent dans leurs tra- » vaux enseigne les vertus qu'ils doivent pratiquer; celles que l'on retrace devant » vous en ce moment vous en annonce la récompense.

» Hiram vivant, respecté et chéri, et dirigeant tout par ses lumières de la manière » la plus convenable, représente l'Ordre dans son état primitif, lorsqu'il n'était connu » que par les bienfaits et l'admiration qu'il excitait. Hiram étant au Temple, tous les » soirs, pour y faire sa prière après que les ouvriers s'étaient retirés, enseigne aux » Maçons qu'à ce titre ils doivent plus que le vulgaire à l'Être suprême. Hiram, » assassiné par trois Compagnons qui veulent lui arracher le mot de M.·. pour s'en » procurer la paye, indique le danger des passions violentes qui peuvent vous porter » aux plus grandes extrémités, si on ne les réprime d'abord, et l'injustice de ceux » qui, sans prendre la peine de faire aucun travail sur eux-mêmes, voudraient arra- » cher aux autres leurs découvertes, et en partager avec eux le fruit. Le refus » d'Hiram apprend que la discrétion doit être la vertu favorite du Maçon. Enfin, sa » mort tragique annonce le second état de l'Ordre succombant par la mauvaise con- » duite de quelques-uns de ses membres désignés par les Compagnons sous les traits » de la Calomnie et de l'Injustice.

» Notre R.·. M.·. Hiram, type particulier de l'Ordre maç.·. et de ses trois époques, » vous est présenté aujourd'hui comme ressuscitant; vous le voyez déjà dégagé de » ses linceuls et prêt à sortir de son tombeau. Aidez à le rappeler avec nous à la vie » entouré des vertus qu'il a pratiquées et qui le conduisent à l'immortalité, à laquelle » doivent aspirer tous ceux qui imiteront ses vertus. »

Ici le Dép.·. M.·. explique au Candidat les emblèmes des médaillons qui représentent les quatre vertus maçonniques.

« Enfin vous voyez dans l'étoile flamboyante la lettre H, qui est l'initiale du nom » de cet homme respectable. Cette étoile et tout ce qu'elle exprime doit être désormais

» le flambeau qui vous guidera dans la route qui vous est frayée; votre bijou, qui
» est le même, vous le rappellera dans tous vos travaux.

» Je finis, mon C.·. F.·., l'instruction de votre grade en vous invitant de réfléchir
» quelquefois sur le symbole de ce même grade que l'Ordre vous présente aujour-
» d'hui dans le tableau qui est à l'Orient et sur la devise qui l'accompagne. Il repré-
» sente un lion sous un ciel chargé de nuages et d'éclairs, se reposant sous un rocher
» et jouant tranquillement avec des instruments de mathématiques et ce mot pour
» devise : *Meliora presumo* (j'espère des temps plus heureux).

» Allez maintenant vous faire reconnaître par vos frères (ce qui se fait comme
» dans les premiers grades.) »

Le F.·. Orateur prend la parole en ces termes :

DISCOURS DU F.·. ORATEUR.

« Ces nuages que tu vois qui arrêtent ton intelligence, si tu as
» la persévérance, tu en pénétreras l'obscurité; la nature te livrera
» son secret et la raison ses ressorts tout-puissants; consulte le
» ciel, le plus beau et le plus grand de tous les livres, parce qu'il
» est écrit par Dieu lui-même. »

T.·. C.·. F.·.

Un philosophe grec, après avoir parcouru l'Égypte et visité les principaux sanctuaires de la science, rapporte qu'un des points capitaux de la doctrine des prêtres était la division de la science sacrée en *exotérisme*, ou science extérieure, et en *ésotérisme*, ou science intérieure. C'est par ces deux mots grecs qu'il traduisait les deux mots hiératiques dont, comme on sait, il était interdit de se servir hors du temple.

Les prêtres, ajoute-t-il, ne sont prodigues d'aucune partie de leur science; de longs travaux, de profondes études, de rudes épreuves sont imposés aux néophytes pour arriver au moindre degré de l'exotérisme; quant à l'ésotérisme, ils sont plus sévères encore : nul secours, nul conseil, nul encouragement n'est donné à celui qui veut y pénétrer. C'est par la force seule de son esprit et l'inspiration divine qu'il doit y parvenir; ce sont des mystères dans des mystères, et il arrive fréquemment que les prêtres les plus haut placés en dignité ont à peine fait un pas dans la partie mystique de la science sacrée.

La statue d'Isis, toujours voilée même pour les Hiérophantes, le Sphinx accroupi à la porte du temple, dans l'attitude du repos et du silence, étaient les deux emblèmes de ces derniers secrets; et cette conduite des dépositaires des mystères était dictée par la plus haute sagesse. Le despotisme des hommes forts, des violents, s'étendait sur toute la terre. Qui ne comprend dès lors que les dépositaires des titres primitifs de la grandeur humaine, de sa dignité sublime, de son égalité devant le Créateur, devaient cacher ce trésor, et ne le communiquer qu'à ceux que de longues épreuves en avaient fait juger dignes.

Le christianisme fit faire un pas immense à l'humanité; exaltateur des mystères, il en popularisa la partie morale, et dès lors la tâche de la philosophie fut moins difficile : ses voies étaient aplanies, elle put être plus explicite dans ses enseignements, car le christianisme avait forcé les puissances à reconnaître le fait comme le droit de la discussion religieuse et de l'enseignement des intelligences; l'esprit humain, par la force d'expansion qui lui est naturelle, fit le reste, et la liberté de la pensée fut proclamée.

C'est grâce à ce progrès, qui, dans un sens très réel, nous place dans une position bien meilleure que celle des philosophes de l'antiquité, qu'il nous est permis, sans nous mettre en opposition avec nos augustes traditions, de soulever en partie le voile de la Maçonnerie, sans toutefois le déchirer entièrement; car, si nous n'avons plus à craindre des irruptions de la force brutale dans le domaine sacré de la pensée, nous ne pouvons sans crime exposer aux légèretés de l'irréflexion, aux mépris de l'ignorance, aux fausses interprétations de la mauvaise foi, aux préventions du fanatisme, un ensemble de connaissances qui demandent, pour être appréciées, un esprit attentif, préparé, un cœur pur et indépendant, ne cherchant que la vérité et la justice.

Montrons donc le but, montrons-le sans crainte; proclamons-le dans nos LL.·. comme au milieu du monde; annonçons-le à nos FF.·. aussi bien qu'aux profanes; car il est noble, il est sublime, en faisant de l'humanité un peuple de FF.·., de réunir dans la charité ceux que l'intérêt divise, et de faire voir un ami à serrer sur son cœur dans l'ennemi sur qui se dirigeait le glaive homicide.

Quant à la science, qui est le moyen pour arriver à ce but admirable, procédons avec sagesse. « Nul n'est digne de la science, » disent nos traditions, « qui ne l'a conquise par ses propres efforts. » Sur ce point, soyons un peu plus condescendants que nos maîtres sévères; montrons de loin cette science, et s'il nous est interdit de la révéler à celui qui n'a pas, comme Josué, ceint l'épée des forts pour entrer dans la Terre-Promise, transportons au moins le néophyte sur la montagne d'où on peut la découvrir. Peut-être, enflammé d'ardeur à cette vue, il travaillera à mériter de faire partie de l'armée des élus.

L'ésotérisme maç.·. embrasse le cercle tout entier de l'activité de l'âme humaine : toute science, tout art, toute pensée y trouve son cadre, son poste, son rang; seulement, négligeant la partie élémentaire et pratique, l'ésotérisme n'embrasse que la partie transcendante et métaphysique; laissant à l'exotérisme l'esprit qui dispose, le talent qui exécute, il ne se réserve que le génie qui crée.

Trois cycles, unis dans un ordre mystérieux, se correspondant par une chaîne indivisible et s'engendrant réciproquement d'une manière ineffable, forment le temple mystique.

Le premier peut s'appeler, pour les profanes, le *cycle historique;* il se compose de trois degrés, dont la série philosophique embrasse le développement social de l'humanité tout entière et de chaque peuple en particulier, dans trois périodes symboliques, qui sont toute l'histoire : la sociabilité, la famille, la liberté.

Le second est le *cycle poétique.* Les neuf Muses, gracieuses filles de l'imagination, soutiennent la guirlande sacrée qui le couronne; les colonnes de son temple, du plus éclatant marbre de Paros, portent d'ingénieux emblèmes consacrés à la gloire des Enfants de l'harmonie et de la fantaisie aux ailes d'or; les trois Grâces, au maintien noble et décent, veillent à l'intérieur du temple, artistes inspirés, dont la toile ou le bloc nous transmettent les sublimes inspirations. Savants profonds qui lisez dans les cieux la puissance de Dieu, ou dans les entrailles de la terre les ressources infinies de l'Arch.·. des mondes; poètes aux rêves inspirés, votre place est marquée dans le temple! le cygne aux ailes argentées traverse le fleuve d'oubli, et, à travers mille obstacles, il va attacher vos noms au fronton du temple de l'Immortalité!

Et vous aussi ne viendrez-vous pas, habiles interprètes des conceptions du génie, vous, dont les pas tracés par les Grâces, dont la voix modulée par la déesse de l'har-

monie, portent dans nos âmes des émotions inconnues, et qui nous faites vivre dans un monde plein de poésie? Pourquoi vous repousserions-nous du temple de l'art? Euterpe, aux doux accents, Terpsichore, à la démarche divine, vous appellent! Tous vous y apprendrez qu'au-dessus de l'art terrestre il y a un art céleste; vous vous expliquerez alors, peut-être pour la première fois, ces éclairs qui sillonnent vos nobles âmes et illuminent des régions lointaines; la voix intérieure qui vibre au dedans de vous vous sera intelligible; vous comprendrez le Dieu qui vous agite!

Mais recueillons-nous! chassons ces trop séduisantes images. Grèce poétique, éloigne-toi; loin de nous tes gracieuses théories, tes chœurs de danse, le pinceau d'Apelles et le ciseau de Phidias! nous allons demander au sanctuaire de Brahma, à l'Inde mystérieuse, rêveuse, philosophique, à l'Inde institutrice de l'Égypte, comme l'Égypte fut l'institutrice du monde, ses grands secrets, les secrets par excellence, la science divine de Brahma. Nous entrons dans le *cycle philosophique*. Sur l'autel trois feux mystérieux et emblématiques sont allumés; trois sacrifices vont être accomplis. Sage Brahmane, dont les cheveux ont blanchi à l'étude de la vérité, explique-nous ces trois feux et les trois sciences qu'ils représentent : nous voyons le feu des cérémonies journalières, le feu du foyer domestique, le feu des sacrifices; mais leur signification nous reste inconnue. — Homme infirme et courbé vers la terre, dit le sage Brahmane, pourquoi m'interroger sur les sciences les plus sublimes? Aux trois mystères je répondrai par trois mystères : l'homme est corps, âme, et intellect. Réfléchis, et pourtant, si ces recherches profondes t'effrayent, neuf cieux sont décrits sur la voûte symbolique du temple, tu peux les parcourir; neuf puissances célestes y président, et tu pourras prendre place au milieu d'elles, si tu sais t'en rendre digne. La volonté intelligente habite le premier, la parole sympathique le second, l'esprit organisateur le troisième, la puissance qui crée la soumission le quatrième, l'énergie sociale le cinquième, le gouvernement des peuples le sixième, la domination des intelligences le septième, le génie qui découvre la vérité le huitième, le sage, qui pense et vit en Dieu, occupe le neuvième et se repose éternellement au pied du trône de Brahma.

Telles sont, autant qu'il nous a été permis d'être clair, les grandes masses de la science ésotérique; en dire davantage serait prévarication. En avoir autant dit est peut-être imprudence, mais cette imprudence nous sera pardonnée, car c'est le pur amour de la propagation de la vérité : c'est pour répondre, autant qu'il peut être permis de le faire, aux téméraires et aux insensés qui, à peine sur le seuil du temple de la maçonnerie, et persuadés que tout est dans les symboles extérieurs qui frappent leurs yeux, se retirent, disant avec dédain : « Nous avons regardé dans les profondeurs de la science, et n'y avons trouvé que le vide. » Téméraires et insensés! vous n'avez pas seulement soulevé le premier voile de la statue mystérieuse d'Isis, la courtine du temple d'Apollon est restée silencieuse pour vous. Allez, mais ne blasphémez pas ce que vous ignorez!

Le 1er Sur.·. dit :

T.·. ch.·. Fr.·., on a dit avec raison qu'aucun système philosophique ne fut jamais plus calomnié et moins compris que celui d'Épicure faisant consister la félicité de l'homme dans le moins de souffrance possible, soit au moral, soit au physique.

Cette question, que l'on pourrait approfondir dans un traité de métaphysique, présente ici certain rapprochement avec notre sujet.

L'épicuréisme se propose de conduire l'homme à sa fin morale, en recherchant la tranquillité de l'âme.

La Franc-Maçonnerie, qui tend à resserrer les liens d'une vie commune en composant son domaine de tout ce qu'il y a de bon, de noble et d'honnête, recherche la même tranquillité, non plus par la sensation comme base unique, mais en se dégageant du matérialisme et de l'athéisme, et en rendant à la vertu l'excellence qui lui est propre.

Ces connaissances d'un vrai bonheur furent, dans le principe, le partage d'esprits supérieurs, celui des prêtres égyptiens, par exemple, qui se servirent de l'astronomie, science de l'art maçonnique, pour se placer à la tête de l'agriculture et dominer le peuple.

Bientôt cette autre vie, exempte de tous les maux, bien préférable à la primitive, en cela qu'elle devait se perpétuer indéfiniment ; cette découverte, que l'homme était composé de deux substances : l'âme, souffle spirituel, dégagée du corps terrestre et retournant à son principe pour jouir à jamais d'une existence heureuse ; cette vérité, ces dogmes intéressants enfantés par de si hautes conceptions, furent le partage des prêtres, des rois ou chefs du peuple qui gardèrent pour eux ces consolantes idées, en ne les révélant qu'à des gens choisis.

De là cette longue série de symboles, composant l'échelle mystérieuse, série instituée pour éblouir le vulgaire, mais dont l'origine ne laisse aucun doute sur la pureté de la morale, puisque dans les temps les plus reculés, avec l'enseignement de l'unité divine, le but des mystères fut de réunir et d'associer, par un lien secret, les intelligences choisies pour le bien de l'humanité.

A ne considérer la Maçonnerie que comme le prisme du merveilleux, on peut donc ne pas s'étonner que son essence se soit pour ainsi dire constamment mariée à la civilisation sous des dénominations qui ne sauraient altérer le fond de la science, bien que ses errements ne lui soient qu'accessoires et ne puissent modifier en rien sa réalité.

Amateur de tout ce qui paraît extraordinaire, l'homme ne pouvait mieux trouver qu'en nos sectes secrètes l'aliment nécessaire à son esprit ainsi façonné.

Quelques régions, par-dessus toutes les autres, prêtaient beaucoup au développement du germe de ces spéculations intellectuelles, et l'on doit remarquer que les pays dont l'histoire se trouve la plus enluminée de l'attrayant coloris de la fable, que les régions où la nature riante et variée réchauffe l'imagination et l'entraîne dans le vaste champ des fictions poétiques, furent précisément celles où les associations mystérieuses se développèrent avec le plus éclatant prestige.

Les contrées fortunées de l'Inde, les délicieuses campagnes de l'Attique, les bords sacrés du Nil, et, de nos jours, les romantiques rivages de la Tamise, furent les jardins de la Maçonnerie.

Un pareil édifice, s'il n'eût été basé que sur des observances puériles, n'aurait pu tenir longtemps contre les investigations du génie scrutateur qui, loin de s'arrêter à l'écorce, veut analyser la raison humaine par l'étude et le développement de ses principes les plus abstraits. Des pratiques tout à fait amusantes pouvaient bien, par l'éclat d'une pompe majestueuse et imposante, intéresser quelques élus au maintien de la chose commune, mais elles ne pouvaient suffire à inspirer un intérêt capable d'en assurer la perpétuité.

Autour d'une doctrine inaltérable et sublime, il fallut, indépendamment des vues morales, élever des prétextes physiques, des intérêts d'époques ou de localités.

Il fallut flatter adroitement les penchants et les goûts de tant d'esprits divers; laisser entrevoir à chacun ce qui se trouvait à sa portée et semblait le plus convenable à son caractère. Il fallut assortir la science et ses développements aux habitudes, aux préjugés, au génie des peuples chez lesquels on la propageait, et de là, encore, cette nomenclature de degrés composant l'échelle mystérieuse, échelle qui n'est autre que la prorogation des anciens mystères au 90e degré.

Ils se divisent en trois séries : — La première comprend du 1er au 30e.

Elle enseigne la morale, cette étude de soi-même, si digne de ce beau nom : — d'amour de la sagesse.

Le bon Socrate était proclamé sage, parce qu'il bornait son étude à ce précepte que recommandait l'oracle : — *nosce te ipsum* ; connais-toi toi-même.

Cette première série enseigne encore aux adeptes la première partie historique de l'ordre ; elle leur donne l'explication des symboles et les dispose à la philanthropie, ce besoin d'assistance que la nature a sagement voulu que nous eussions les uns des autres, cette nécessité de se lier, de vivre ensemble, de s'aimer et de ne jamais se nuire l'un à l'autre. Ce principe est la base de la société et des devoirs de l'homme envers son semblable.

Le secret des mystères, dont la connaissance ne pouvait s'acquérir qu'après des études prescrites, de sévères épreuves qui n'étaient, en réalité, qu'un cours d'idées religieuses et morales dégagé de toute superstition, formèrent entre les Égyptiens et les chefs de ces nouvelles colonies, un lien des plus sûrs.

Tous ces prestiges miraculeux qui faisaient obstacle à la curiosité, à l'indiscrétion, n'étaient imaginés que pour effrayer le vulgaire, auquel il fallait absolument du merveilleux et des fables, et qui n'obéissait volontiers qu'à ceux qu'il croyait en contact avec une puissance supérieure.

Pour être admis à l'initiation, il fallait joindre à l'élévation de l'âme et de l'intelligence une grande pureté de mœurs, et l'on s'engageait, par un serment solennel, à suivre les préceptes les plus sévères de la vertu dans la vie nouvelle où l'on entrait.

Les initiés étaient regardés comme les plus heureux des hommes : — « Pour nous seuls, disaient-ils, brillent les rayons bienfaisants du soleil. Nous seuls ressentons l'influence du plaisir que leur chaleur procure, car nous sommes initiés et toujours prêts à exercer la charité et la justice envers le citoyen et l'étranger. »

Dans les grands mystères avait lieu l'initiation. Ils se célébraient tous les cinq ans.

Dans les petits mystères, on se bornait à la préparation et à la purification. On les célébrait tous les ans.

Ce n'était qu'après être reçu aux petits mystères que l'on pouvait dépasser le vestibule du Temple. Alors les initiés prenaient le nom d'Époptes, c'est-à-dire pour qui tout est dévoilé.

Le symbole des mystères était ainsi conçu : — « J'ai jeûné, j'ai porté le kernos, j'ai bu du cycéon, j'ai pris de la corbeille et j'ai mis dans le panier, puis, après avoir opéré, j'ai remis du panier dans la corbeille. » Ces réponses signifiaient qu'on s'était préparé par le jeûne à la cérémonie ; qu'ensuite on prenait des fruits dans une boîte ou corbeille appelée tambour ; en buvant le cycéon, mélange de vin, d'eau de miel et de farine, contenu dans une coupe nommée cymbale. Quant au kernos, c'était

un vase de terre rempli de pavots blancs, de blé, de miel et d'huile. L'allégorie s'appliquait à Cerès, qui, parvenue dans l'Attique, après un long jeûne et exténuée de fatigue, s'était rafraîchie chez une femme nommée Baubo, où elle but d'un trait le cycéon.

Une des conditions imposées à l'initié était de copier les lois de l'initiation. Il ne pouvait quitter le vêtement obligatoire qu'il avait endossé pour la cérémonie avant de l'avoir usé complètement.

Quatre ministres présidaient aux initiations et aux mystères : —l'Hiérophante, ou orateur sacré; le Dadouque, ou porte-flambeau ; le Ministre de l'autel; et le Céryce ou hérault.

Le premier était censé représenter le Créateur du monde; le second le Soleil, le troisième la Lune, et le quatrième Mercure.

L'Hiérophante était le chef des mystères. Il portait une robe très riche, ses cheveux flottaient sur ses épaules, et un diadème ornait son front.

Voici les paroles qu'il prononçait :

« Je veux, disait-il, découvrir un secret aux initiés.

» Que l'entrée de ces lieux soit interdite aux profanes ! O toi, Musæus, qui naquis de la brillante Séléné, prête l'orelle à ma voix ; je vais t'annoncer de grandes choses. Ne sacrifie point à des préjugés antérieurs le bonheur que tu cherches à rencontrer dans la science des mystérieuses vérités.

» Étudie la divine nature, et règle ton cœur et ton esprit par la contemplation.

» Marchant ainsi dans une voie sûre, admire le maître de l'univers ! Il est un, et n'existe que par lui-même.

» A lui seul tous les êtres doivent leur existence, et sa puissance se manifeste en tout et partout. Invisible aux regards des hommes, lui seul voit toutes choses. »

Clément d'Alexandrie affirme que dans les grands mystères, tout ce qu'on enseignait concernait l'univers, et que c'était la fin et le comble de toute science.

Pythagore avouait que c'était aux mystères de Bacchus, dont Orphée avait introduit la célébration en Thrace, qu'il avait appris l'unité de la cause première et universelle. Enfin, le dogme de l'immortalité de l'âme était, avons-nous dit, connu des Grecs, puisque Platon fait dire à Socrate dans ses *Panégyriques*, que Cérès avait fait aux Athéniens deux présents d'une immense importance : — le blé, qui les avait fait renoncer à la vie sauvage qu'ils menaient, et les mystères où l'on apprenait à concevoir les plus belles espérances touchant la mort et l'éternité.

La plus grande sévérité présidait à l'admission des initiés, et non-seulement les étrangers en étaient exclus, mais aussi tous ceux que leur inconduite ou leur profession immorale faisaient regarder comme profanes.

Le néophyte, après avoir étudié les 30 degrés et acquis la science qu'ils renferment, arrive à la 2e série, formée du 31e au 60e degré, et qui comprend aussi les sciences occultes, c'est-à-dire l'art de préparer, purifier et transmuer les métaux. Parmi les hommes les plus célèbres adonnés à cet art notoire, nous citerons Paracelse, Raymond Lulle, Cardan, Corneille Agrippa, la lumière des lumières, et qui vivait sous François Ier, enfin Nicolas Flamel, célèbre par son testament, considéré par ceux qui suivent cette carrière hermétique comme la clef de la science.

Après avoir parcouru ces degrés, et étudié avec fruit leur enseignement, le néophyte arrive à la troisième et dernière série, accompagné seulement de la Vérité. Elle

comprend du 61e au 90e degré, qui est un degré parfait. Cette série lui fait connaître le complément de la partie historique de l'ordre, l'histoire de la philosophie qui renferme les éléments immortels qui appartiennent à l'èsprit humain, enfin l'origine des religions primitives, telles que le fétichisme, ou l'adoration des objets matériels.

Ce fut le culte primitif des peuples privés des lumières d'une révélation. Il devait son origine au sentiment d'une force supérieure.

Tout ce qui produisait sur l'homme une impression quelconque, tout ce qui causait son plaisir ou sa peine, son admiration ou son effroi, lui semblèrent les agents ou instruments d'une intelligence occulte.

Les éléments, les phénomènes naturels, les animaux, les végétaux, devinrent pour lui des puissances, et ces puissances des dieux.

Ainsi voit-on, au plus beau temps de la Grèce, un culte rendu au mont Cassius, au mont Ida dans l'île de Crète, et sous les Romains, un temple au dieu Montagne, Jovi Pœnino.

Ce culte exista aux Indes, chez les Lapons, et au Pérou.

L'ignorance où l'homme était encore des premières notions de l'agriculture enfanta le sabéisme.

Cette intelligence supérieure qui devait présider à tout dans la nature lui parut résider dans les astres doués de mouvement. Il éleva des autels au soleil, à la lune, aux étoiles et au feu.

Le fétichisme ne fut pas détruit; mais les éléments inférieurs furent subordonnés à une puissance régulatrice.

L'astronomie naissante devint donc l'auxiliaire des premiers navigateurs.

L'homme apprit à raisonner, il chercha le secret de la nature; mais réduit à ses forces seules, privé de traditions, il dut s'arrêter au seul système que sa raison dépourvue des lumières de la révélation put lui suggérer, et ce système, c'était le panthéisme.

D'où il résulte que le fétichisme, le sabéisme et le panthéisme furent seulement, pour certaine partie de l'humanité, les trois religions primitives naturelles. Les prêtres et leurs initiés possédaient seuls le noyau de la vérité ou germe du christianisme.

Admis dans le séjour des élus, dès lors les yeux du néophyte sont ouverts à la lumière, il comprend qu'indispensables à l'humanité dans son économie sociale, nos secrets n'ont d'autre but que le plus haut degré de perfection possible dans l'étude des sciences, le développement des connaissances et des idées généreuses, l'accomplissement des devoirs locaux, enfin la pratique de toutes les vertus.

Que le Franc-Maçon se montre sans cesse un sujet fidèle et citoyen vertueux, qu'il sache allier constamment la sagesse à la prudence, que l'amour de ses semblables brûle dans son âme, et dès lors, dignes du Subl.·. Arch.·. des mondes que nous invoquons, nous pourrons nous dire avec orgueil les vrais enfants de la Lumière.

L'ordre des travaux étant épuisé, les travaux se terminent par la fermeture des travaux suivant le rituel.

M. de N.

LE NOACHITE OU CHEV.·. PRUSSIEN.

PRÉCIS HISTORIQUE.

Les descendants de Noé, craignant un nouveau cataclisme, résolurent de construire une tour assez élevée pour se soustraire à la vengeance divine ; ils choisirent, à cet effet, une plaine dans l'Asie, nommée Senner; dix ans après qu'ils eurent posé les fondements de cet édifice, le Seigneur jeta un regard sur la terre et, ayant aperçu l'orgueil des enfants des hommes, confondit leurs projets téméraires, en mettant la confusion des langues parmi les ouvriers de cette mémorable construction : c'est pourquoi on appelle cette tour *Babel*, qui signifie confusion.

Les ouvriers, ne s'entendant plus, furent obligés de se séparer. Chacun prit son parti. Phaleg, qui avait donné l'idée de ce bâtiment, et qui en était le directeur, se retira dans le nord de l'Allemagne, où il ne trouvait, pour toute nourriture, que des racines et des fruits sauvages.

Dans cette partie, que l'on appelle la Prusse, il y construisit quelques cabanes, pour se mettre à l'abri des injures du temps, et un temple en forme de triangle, où il s'enfermait pour implorer la miséricorde du Subl.·. Arch.·. des mondes.

Dans des décombres, à quinze coudées de profondeur, l'an 553, on trouva une forme de bâtiment triangulaire, dans lequel était un marbre blanc, sur la base duquel toute l'histoire était écrite en hébreu. A côté de cette colonne, on trouva un tombeau de grès où l'on aperçut de la poussière et une pierre d'agate sur laquelle était l'épitaphe suivante :

Ici reposent les cendres du G.·. A.·. de la tour de Babel. Le Seigneur eut pitié de lui, parce qu'il est devenu humble.

Tous ces monuments sont chez le roi de Prusse.

Le rite mac.·. de Noachite, connu sous le nom de Chevalier prussien, fut traduit de l'allemand par le F.·. de Bérage, l'an de l'ordre 4658.

Le grand maître général de cet ordre mac.·. est le T.·. ill.·. F.·. Frédéric-Guillaume, roi de Prusse. Ils étaient connus de l'antiquité sous le nom de Noachites, c'est-à-dire descendants de Noé ; les païens les connaissaient sous le nom de Titans, qui voulurent escalader le ciel pour détrôner Jupiter ; mais les Prussiens, qui ne connaissent point d'autre Dieu que le Subl.·. Arch.·. des mondes, font consister leur bonheur à le glorifier et à célébrer tous les ans, pendant la nuit de la pleine lune de mars, la confusion des langues et la désunion des ouvriers de la tour de Babel ; ils s'assemblent dans un lieu retiré, la nuit de la pleine lune de chaque mois, pour tenir la loge, ne pouvant recevoir de prosélyte qu'au clair de la lune.

Le grand maître général de l'ordre se nomme *chevalier commandant-lieutenant.*

Les officiers dignitaires sont :

1er Le chevalier commandant-lieutenant (président).

2e Le 1er chevalier d'office (surveillant).

3e Le 2e chev.·. d'office (surveillant).

4e Le chev.·. introducteur.

5e Le chev.·. inspecteur.

6e Le chev.·. de l'éloquence (orateur).

7e Le chev.·. de garde.

8e Le chev.·. de la chancellerie.

9e Le chev.·. des finances.

Les membres s'appellent chev.·. maçons.

Les Noachites, nommés aujourd'hui chevaliers prussiens, descendent de Phaleg, grand architecte de la tour de Babel ; ainsi cet ordre tire son origine de beaucoup plus loin que les maçons descendants d'Adonhiram ; car la tour de Babel fut bâtie plusieurs siècles avant le temple de Salomon, et l'on n'exigeait point autrefois que les sujets qui se proposaient pour être reçus fussent maçons descendants d'Adonhiram ; mais du temps des croisades, où tous les chevaliers des différents ordres de l'Europe furent initiés par les princes chrétiens, et confédérés pour la Palestine, les mac.·. descendants d'Adonhiram, nommés Adonhiramites, par respect pour l'ordre des Noachites, qui étaient en grande vénération dans ce temps-là, se firent recevoir ; les chevaliers prussiens, par reconnaissance, ne croyant pas pouvoir mieux confier leurs mystères qu'aux descendants d'Adonhiram, ont exigé depuis que tous les récipiendaires fussent reçus maîtres de cet ordre, sans que l'on puisse en admettre d'autres ; comme il paraît dans les statuts de l'ordre qui sont dans les archives du roi de Prusse, par lesquels il est expressément défendu à un chev.·. maçon prussien de recevoir aucun candidat qu'il n'ait donné des preuves de son zèle et de sa capacité dans l'ordre des maîtres descendants d'Adonhiram ; il faut qu'il prouve avoir fait les fonctions d'officier dignitaire dans une loge symbolique et régulière.

DISPOSITION DE LA LOGE.

Le Chev.·. commandeur est placé à l'opposé de la lune, les quatre chev.·. en avant, pour être mieux à portée d'entendre les ordres ; ils n'ont point de place fixe, pour faire voir qu'un Chev.·., ayant renoncé à l'orgueil, se fait gloire de pratiquer l'humilité en tout temps. La salle doit être éclairée au moins par une grande fenêtre, tournée de façon qu'elle puisse recevoir la faible lumière de la lune ; il est défendu, suivant les statuts de l'ordre, de recevoir les rayons du soleil ni d'aucune lumière artificielle. Le Chev.·. commandeur-lieutenant ouvre la Loge par trois coups frappés très lentement à distance égale ; le premier Chev.·. d'office répond par un seul coup qu'il frappe sur le pommeau de son épée, après quoi le commandant-lieutenant dit : « A l'ordre, Chev.·. », levant les bras étendus vers le ciel, le visage tourné du côté de l'Orient, qui est le côté où se lève la lune. Les Chev.·. maç.·. prussiens font la même chose, et le Chev.·. commandeur-lieutenant, après avoir fait la prière suivante :

« Sublime Arch.·. des mondes, régulateur sacré de l'harmonie universelle qui remplit le temps et l'espace, source de toute grandeur, de toute beauté, de toute science, daigne protéger nos travaux ! Eclaire-les de ta lumière divine, dissipe les ténèbres qui voilent la vérité, et laisse-nous entrevoir quelques-uns des plans parfaits de cette sagesse dont tu gouvernes le monde, afin que, devenus de plus en plus dignes de toi, nous puissions célébrer en des hymnes sans fin l'universelle harmonie que ta présence imprime à la nature. » Après quelques questions du catéchisme aux Chev.·. d'office, il leur dit : « Annoncez à tous les Chev.·. que la Loge est éclairée. » Alors tous les Chev.·. reprennent leur attitude naturelle.

Le dessin de la Loge est le Firmament ; les Chev.·. regardent la lune et les étoiles jusqu'à ce que le Candidat soit arrivé à la porte du Temple en dehors ; il doit être introduit sans épée et tête nue avec ses vêtements ordinaires, et avoir un tablier et des

gants de peau blanche, tels que les portent les Maîtres descendants d'Adonhiram. Le second Chev.·. d'office introducteur, qui sert de protecteur au Candidat, frappe trois coups très lentement, à distance égale; le Chev.·. de garde répond par un seul coup. Alors le Chev.·. de garde, dont le soin est d'empêcher aucun profane d'entrer, ouvre la porte par l'ordre du Chev.·. commandeur-lieutenant, et demande bas à l'oreille au Chev.·. introducteur le signe, l'attouchement, la parole et le mot de passe; ensuite il referme la porte et va dire au premier Chev.·. d'office que le Chev.·. introducteur a très bien répondu, et qu'il demande à entrer en Loge. Le premier Chev.·. d'office fait cette annonce, et le commandeur-lieutenant le prie d'aller lui dire qu'il peut entrer. Le Chev.·. d'office frappe un coup à la porte, auquel le Chev.·. introducteur répond trois coups; le Chev.·. de garde ouvre, et le Chev.·. d'office demande au second ce qu'il veut. Celui-ci lui répond qu'un Maître, descendant d'Adonhiram, désire d'être reçu Maître prussien. Le commandeur-lieutenant ordonne qu'on l'introduise dans le temple en Maître; après lui avoir demandé le mot de passe, il entre en faisant les trois pas de Maître.

Le commandeur-lieutenant dit au Chev.·. introducteur : « Chev.·., me répondez-vous du Maître que vous me présentez? » J'en réponds. Le commandeur-lieutenant quitte sa place, et va demander au Candidat le mot de Maître ; celui-ci donne l'accolade, et le commandeur-lieutenant, s'adressant aux Chev.·., dit : « Je vous annonce un Maître maç.·., descendant d'Adonhiram, qui demande à être reçu Chev.·. prussien : y consentez-vous? » Aussitôt les Chev.·. mettent l'épée à la main, sans dire un seul mot, et en présentent la pointe au corps du candidat, qui répond par l'organe du Chev.·. introducteur, qu'il persiste dans sa résolution. Alors le commandeur-lieutenant dit, au nom de toute la Loge : « Mes braves Chev.·. et moi y consentons; mais promettez-vous de renoncer à tout orgueil? » Le Candidat répond : « Je le jure! — Commencez donc par faire un acte d'humilité. » Alors le Chev.·. introducteur, assisté du premier Chev.·. d'office, conduit le récipiendaire aux pieds du Chev.·. commandeur-lieutenant, par trois grandes génuflexions qu'il fait du genou gauche. Y étant arrivé, il se prosterne devant le Chev.·. commandeur-lieutenant, qui lui ordonne de baiser le pommeau de son épée; il le relève, et le Chev.·. d'éloquence prononce un discours sur l'orgueil des enfants de Noé et sur l'humilité de celui qui reconnut sa faute; il termine en ces termes :

« La céleste bienfaisance embrase le cœur de l'homme de cette douce flamme qui l'attendrit au récit de l'infortune, et le porte par une douce impulsion à partager ses trésors avec ses semblables, à les consoler en versant sur les plaies de leurs cœurs des larmes compatissantes ; elle occupe son esprit des moyens de rendre heureux ceux qui l'entourent ; elle fait goûter à son âme les plus vives et les plus pures jouissances; les belles actions répandent du bonheur sur toute sa vie, leur souvenir le console dans l'infortune; l'habitude des bienfaits donne une forme céleste à ses traits, elle dit à l'homme puissant qui voudrait sacrifier les autres hommes à sa félicité : « Ton bonheur ne peut jamais être solidement établi sur le malheur de tes semblables; une seule larme de l'infortune, tombée dans la coupe du bonheur, suffit pour la rendre amère, et celles de la reconnaissance ont toujours adouci le calice de la douleur ; use plutôt de ton pouvoir pour adoucir le sort de ton frère ! Vois-le d'un œil de pitié quitter le sein de sa mère pour s'avancer en chancelant dans la carrière de la vie : d'abord il admire en souriant tout ce qui l'entoure, et jouet de tout ce qui peut lui pro-

curer du plaisir : bientôt assailli par l'orage, recevant la douleur de tous les objets, il se traîne lentement sur cette route, appuyé sur l'épaule de l'amour, trop faible ou trop léger pour le soutenir ; il prend le bras de l'amitié et marche quelque temps avec courage, soutenu par elle ; le destin cruel les sépare : il implore la fortune, elle lui tend la main en souriant ; mais trop frivole, trop vive pour l'attendre dans sa marche pénible, elle l'abandonne au désespoir qui le laisse haletant, étendu sur la terre : ranimé par la riante espérance, qui lui montre au loin le bonheur, il le poursuit, il est prêt à l'atteindre ; il tombe épouvanté dans le piége de la mort. Pourquoi hérisserais-tu d'épines cette route ? Pourquoi joindrais-tu tes fureurs à celles des tempêtes qui l'ébranlent, le poids de ton joug à celui des chagrins qui l'accablent ? Ah ! prête-lui plutôt une main secourable ; toi-même ne parcours-tu pas cette route ? A présent un nombreux cortége d'adorateurs forme autour de toi des groupes pour te cacher les prépicipes qui la bordent ; leurs voix célèbrent tes louanges pour couvrir le bruit de l'orage qui te menace ; mais ce cortége lui-même marche avec toi vers le tombeau, arrive sur le bord de l'abîme ; tu chercheras en vain à te raidir contre la mort qui, les mains appuyées sur tes épaules, voudra t'y précipiter ; dès ta naissance, la dure nécessité attachait à ton col la chaîne avec laquelle cette impitoyable déité l'entraîne.

» Chevaliers, unissez-vous, formez des groupes d'amis pour être plus forts contre le malheur ; si chacun de vous s'abandonne à toute l'énergie, à toute la fougue de ses passions, la société ne sera plus qu'une vaste mer couverte de vagues impétueuses, qui, toutes douées d'un mouvement contraire, s'entre-heurtent sans avancer ; mais si l'homme unit ses forces, ses facultés à celles de ses semblables, leur réunion formera une masse puissante dont toutes les parties liées entre elles et tendant au même but, renverseront tous les obstacles à leur félicité : semblable au fleuve majestueux qui entraîne devant lui les digues opposées à son cours. Tel est, tel doit être le but de notre sublime institution. »

Ce discours terminé, tous les FF.·., l'épée à la main, font le signe de maître maçon descendant d'Adonhiram, avec le Chev.·. commandeur-lieutenant qui lui dit : « Promettez-vous, foi de Maître Maç.·., de garder les secrets que je vais vous confier, de ne révéler jamais à aucun des enfants d'Adam les mystères de notre ordre, à moins que vous ne le connaissiez pour Maç.·. ; que vous serez officieux et compatissant pour tous les Chev.·. de notre ordre antique et vénéré et que vous ne souffrirez jamais, même au péril de votre vie, qu'un profane porte notre bijou ? » Il répond : « Je le jure, et m'y engage sous les conditions prescrites. »

Le Chev.·. commandeur-lieutenant lui donne l'instruction complète de cet ordre, lui en fait connaître l'histoire et termine ainsi : « Voilà, Chevalier, le grand secret de notre institution ; je viens de vous le confier avec plaisir, persuadé que vous ferez tout pour vous rendre digne de cette haute faveur. »

Tous les chev.·. remettent leurs épées, et le Chev.·. commandeur fait rendre celle du récipiendaire ; il lui attache à la troisième boutonnière de son habit, avec un ruban noir, le bijou de l'ordre, et le décore des insignes des Chev.·. prussiens.

Comme on ouvre la Loge par trois coups, on la ferme de même ; le premier Chev.·. d'office y répond par un seul coup, et le Chev.·. commandeur dit au premier et au second Chev.·. d'office : « Annoncez à tous les Chev.·. ici présents que la loge est obs-

curcie et qu'il est temps de se retirer. » Tous les chevaliers étant à l'ordre disent trois fois, d'un ton lugubre : *Phaleg.*

EXPLICATION DE L'ARMOIRIE.

Au premier, azur, lime d'argent, étoiles d'or; au second, sable, triangle et flèche d'or.

Mot de passe : Phaleg, mot sacré, S.·. C.·. J.·., qui signifie Sem, Cham, Japhet.

FLEURY PIOT.

LES FRANCS-MAÇONS ILLUSTRES.

(*Suite.*)

SALOMON fut initié aux mystères d'Eleusis en sa qualité de fils de roi; il restaura l'initiation et mérita d'en être appelé le fondateur, il bâtit le Temple de Jérusalem vers 102 ans avant notre ère.

JUDAS, prophète, restitua les mystères mac.·. 55 ans avant J.-C.; il paraît qu'ils étaient tombés en désuétude. Les mystères renfermaient à cette époque le dépôt des connaissances morales et scientifiques de l'homme primitif, c'est-à-dire non déchu.

HERMÈS, prêtre, philosophe et législateur, initié aux mystères an du monde 2076, sous le règne de Ninus; il fut si profond dans les sciences et les arts, qu'il acquit à juste titre le surnom glorieux de *trois fois grand.*

CLÉOPS, prêtre et roi de Memphis, initié aux mystères, fit élever la première pyramide; 1,060 talents furent dépensés pour sa construction.

JOSEPH, fils de Jacob, favori de Pharaon et surintendant de sa maison, après avoir été initié aux mystères, fut fait chevalier par le don d'un anneau et d'un collier d'or; il épousa Asenath, fille du grand hiérophante d'Héliopolis.

TRIPTOLÈME, fils de Cæleus, roi d'Attique, naquit à Eleusis et fut l'un des compagnons d'Osiris; selon Diodore de Sicile, il porta les mystères dans la Grèce, ils ne lui furent révélés qu'en partie à raison de sa faiblesse : il n'avait pu supporter la seconde épreuve; d'après les lois de l'initiation, il devait rester enfermé dans les souterrains; mais les prêtres d'Isis lui firent grâce, parce qu'ils sentaient le besoin d'envoyer un législateur à la Grèce encore barbare.

XÉNOPHANE, philosophe, disciple d'Archélaüs, Grec, initié aux mystères et fondateur de l'école éléatique en Sicile vers l'an 621.

EPIMÉNIDE, fils d'Agiasarchus, poète et philosophe de Crète, un des sept sages de la Grèce, contemporain de Solon, initié aux mystères en l'an 595; il mourut à Athènes, où il fut honoré.

BIAS, philosophe, fils de Teutamidas, né à Priène, petite ville de Carie, l'un des sept sages de la Grèce, vécut en l'an 570 avant J.-C.; il employa constamment sa fortune à secourir les malheureux. Une action généreuse, digne de sa grande âme, lui mérita le titre de prince des sages. Des pirates ayant enlevé quelques jeunes filles, les amenèrent à Priène pour être vendues comme esclaves; leur désespoir toucha BIAS; il les acheta, les soigna comme un père et saisit la première occasion pour les envoyer à leurs familles.

Solon, philosophe, né à Salamine, l'un des sept sages de la Grèce et l'un des hommes les plus habiles de son siècle; initié aux mystères, il fut législateur d'Athènes, dont il refusa le titre de roi; il se rendit célèbre par ses lois si sages; ayant tout fait pour s'attirer la reconnaissance des Athéniens, il ne recueillit que leur ingratitude. Solon mourut à l'île de Chypre, où il se retira après l'usurpation de Pisistrate, l'an 553 avant J.-C.

Socrate, le plus célèbre philosophe de l'antiquité, l'un des sept sages de la Grèce, fut initié aux mystères maç.·. en l'an 470 avant J.-C.; il enseigna que la véritable science est de se connaître soi-même. Aussi savant qu'habile guerrier et vertueux citoyen, toujours dévoué à sa patrie, Socrate devait espérer une autre fin; sa morale si pure ne trouva pas grâce devant les envieux et les hypocrites, qui l'accusèrent de corrompre l'esprit de la jeunesse. Anitus et Mélitus le représentèrent comme impie; Aristophane se joignit à eux; il se vengeait du mépris de Socrate pour ses œuvres licencieuses. Le philosophe se défendit avec la noble fierté de l'innocence; mais sa mort était résolue : il fut condamné à boire la ciguë. Sa fin fut aussi calme que sa conscience; il vida la coupe fatale au milieu de ses amis, en leur disant adieu.

Aristarque, philosophe et astronome de Samos, initié aux mystères, fut le premier à supposer que la terre tournait sur son axe et opérait sa révolution annuelle autour du soleil. Cette opinion fut adoptée par Copernic et Galilée. Il ne reste d'Aristarque qu'un seul ouvrage; c'est un traité sur l'étendue et la distance du soleil.

Zénon, philosophe grec, initié aux mystères de l'antiquité, fondateur de l'école stoïque, passa les premières années de sa jeunesse dans le commerce. Revenant un jour de Phénicie, un orage jeta son vaisseau, chargé de marchandises, sur les côtes de l'Attique, et fit naufrage près du Pirée. C'est de ce moment que date sa réputation. Étant entré dans une librairie afin de se distraire, par la lecture, de ses tristes pensées, un ouvrage de Xénophon tomba sous sa main; il fut tellement captivé par l'éloquence du philosophe, qu'il renonça aux spéculations commerciales pour se livrer à la philosophie; il fréquenta les écoles de Cratès, Xenocrates, etc., et, fort de ses connaissances et de son expérience, il ouvrit une école à Athènes. Sa vie fut un exemple de sobriété et de modération. Les Athéniens lui élevèrent des statues. Zénon disait dans ses maximes que la vertu seule peut rendre les hommes heureux; il disait aussi que la nature nous avait donné deux oreilles et seulement une bouche, pour nous rappeler que nous devons plutôt écouter que parler.

M. de N.

(*La suite prochainement.*)

TABLEAU GÉNÉRAL DES GRANDES LL.·. MAÇONNIQUES.

Les grandes LL.·., placées au sommet de la hiérarchie maç.·., en possèdent les symboles et les arcanes, inconnus au plus grand nombre des initiés; elles sont le gouvernement des At.·. qui en relèvent.

Dépositaires de la doctrine, leur mission est de développer la partie dogmatique, morale et scientifique de la Maçonnerie pour l'enseignement des LL.·., chapitres, aréo-

pages et conseils, et, pour l'édification de nos FF.·., de maintenir dans leur splendeur nos rites et nos statuts, et enfin de travailler, avec une ferveur toujours tempérée par la prudence, à l'agrandissement de l'ordre.

Le Vén.·. d'une L.·. symbolique est l'organe de la grande L.·. (puissance suprême). Il est le confident et l'exécuteur de ses pensées; c'est à lui qu'elle adresse les instructions, les rituels, les explications et développements scientifiques se rattachant à la Maçonnerie; c'est à lui qu'elle transmet aussi tous les manuscrits qu'il juge susceptibles de répandre sur les LL.·. comprises dans son ressort la lumière et la vérité.

Les Maçons donnent le nom de Loge au lieu où ils tiennent leurs séances. L'univers ne forme qu'une seule et même loge, et les Maçons réunis dans un At.·. (Loge) ne sont que des fractions de la Loge universelle, car la Maçonnerie est une, malgré ses rites divers, comme le genre humain est un, malgré la diversité des langues. Unis par la même pensée, marchant vers le même but, tous les Maçons doivent donner et recevoir le baiser de paix, et former le lien indissoluble que la philosophie a tressé.

Le but de la Maçonnerie est de rendre les hommes meilleurs; ses moyens sont de dissiper les ténèbres de l'ignorance; de faire naître toutes les vertus, qui découlent de l'instruction et de l'amour de ses semblables : apprendre à s'aimer, à se secourir mutuellement, voilà l'œuvre que se proposent les Maçons; telle est la doctrine qu'ils enseignent et qu'ils pratiquent; c'est par ce moyen que la pierre brute se polit dans leurs mains et devient un ornement de l'édifice social.

Son culte est Dieu et la vertu; ses dogmes, le silence et le courage; ses mystères, la lumière et la raison; ses récompenses, l'estime de soi et l'amour de tous ses frères.

Il y a plus de trois mille ans que Zoroastre a dit : « Soyez bons, soyez doux, soyez humains, charitables; aimez vos semblables, consolez les affligés, pardonnez à ceux qui vous ont offensés. »

Confucius, Thalès, Pythagore, n'ont point eu d'autre langage; il est impossible de porter plus loin la perfection de la plus auguste morale.

La justice, la religion, la liberté, la sagesse, la science, le génie, tel est le cortége de la Maçonnerie.

Quel est donc celui d'entre nous, enfants de la même mère, qui oserait dire à son F.·. : « Je ne te connais pas, car tu n'as pas versé le tribut prescrit par les règlements généraux dans la caisse de la puissance qui me dirige; car alors la Maçonnerie, cette sublime institution, tomberait dans le domaine des sociétés ordinaires.

DIEU CRÉA LA LUMIÈRE, DIEU EST.

Le premier Franc-Maçon, le premier législateur du monde naquit sur les rives délicieuses du Gange ou de l'Indus. Le premier temple maç.·. a été établi par les enfants de Seth. La Maçon.·. a été cultivée avec fruit par les gymnosophistes, et plus tard dans le temple de Memphis et d'Héliopolis; elle nous a été transmise par les sages de l'Inde, de la Perse, de l'Éthiopie et de l'Égypte...

GRANDES LOGES EXISTANTES DANS LES DIVERS PAYS DU MONDE.

G.·. L.·. une d'Angleterre, rit des anc.·. maç.·. L.·. et accep.·., chef-lieu, Londres, LL.·. du ressort 639. — G.·. L.·. rit de Memphis, chef-lieu Londres, LL.·. du ressort 1. — G.·. L.·. au soleil, Bavière, rit éclectique, chef-lieu Beyreuth, LL.·. du ressort 6. — G.·. O.·. Belge, rit anc.·. réformé, chef-lieu Bruxelles, LL.·. du ressort 27. — G.·. L.·. à Bruxelles, du rit de Memphis, LL.·. du ressort 1. — G.·. O.·.



du Brésil, rit français, chef-lieu Rio-Janeiro, LL.·. du ressort 15. — G.·. L.·. N[le].·. de Danemark, rit des anc.·. maç.·. L.·. et acceptés, chef-lieu Copenhague, LL.·. du resort 11. — G.·. L.·. de St-Jean (Écosse), rit des anc.·. maç.·. l.·., chef-lieu Édimbourg, LL.·. du ressort 336. — G.·. L.·. d'Alabama (États-Unis), chef-lieu Tuscaloosa, LL.·. du ressort 44. — G.·. L.·. de la Nouv.·. Hampshire, rit des anc.·. maç.·., chef-lieu Portsmouth, LL.·. du ressort 28. — G.·. L.·. du Massachussets, rit des anc.·. m.·. l.·. et accep.·., chef-lieu Boston, LL.·. du ressort divisées en 12 districts 98, plus 6 hors du territoire de la république 104. — G.·. L.·. du Rhode-Island, rit des anc.·. maç.·., chef-lieu Newport, G.·. Ch.·. LL.·. du ressort 21. — G.·. L.·. du Connecticut, rit des anc.·. m.·. l.·., chef-lieu New-Haven, LL.·. du ressort 59. — G.·. L.·. de Vermont, rit des anc.·. m.·. l.·., chef-lieu Montpellier, G.·. Chap.·. LL.·. du ressort 39. — G.·. L.·. de Géorgie, rit des anc.·. m.·. L.·., chef-lieu Milledgeville, LL.·. du ressort 21. — G.·. L.·. de New-York, rit des anc.·. m.·. l.·., chef-lieu New-York, LL.·. du ressort 160. — G.·. L.·. Delaware, rit des anc.·. m.·. l.·., chef-lieu Wilmington, G.·. chap.·. du ressort 11. — G.·. L.·. de Maryland, rit des anc.·. m.·. l.·. G.·. chap.·., chef-lieu Baltimore, LL.·. du ressort 31. — G.·. L.·. de New-Jersey, rit des anc.·. m.·. L.·. G.·. chap.·., chef-lieu Trenton, LL.·. du ressort 12. — G.·. L.·. de Pensylvanie, rit des anc.·. m.·. l.·. G.·. chap.·., chef-lieu Philadelphie, LL.·. du ressort 75. — G.·. L.·. de Virginie, rit des anc.·. m.·. l.·. G.·. chap.·., chef-lieu Richemond, LL.·. du ressort 97. — G.·. L.·. du Kentucky, rit des anc.·. m.·. l.·., chef-lieu Lexington, LL.·. du ressort 57. — G.·. L.·. de la Caroline du Nord, rit des anc.·. m.·. l.·., chef-lieu Raleig, G.·. chap.·. LL.·. du ressort 63. — G.·. L.·. de la Caroline du Sud, rit des anc.·. m.·. l.·. G.·. chap.·., chef-lieu Charlestown, LL.·. du ressort 52. — G.·. L.·. de Tennessée, rit des anc.·. m.·. l.·. G.·. chap.·., chef-lieu Nashville, LL.·. du ressort 30. — G.·. L.·. de l'Ohio, rit des anc.·. m.·. l.·. G.·. chap.·., chef-lieu Cincinnati. — G.·. L.·. de la Louisiane, rit écos.·. anc.·. et accep.·. et rit franç.·. Sup.·. C.·. du 33[e] d.·., chef-lieu Nouvelle-Orléans, LL.·. du ressort 22. — G.·. L.·. du dist.·. de Colombie, rit des anc.·. m.·. l.·. G.·. chap.·., chef-lieu Washington, LL.·. du ressort 11. — G.·. L.·. de Newhampshire, rit de Memphis, chef-lieu Concord, LL.·. du ressort 2. — G.·. L.·. d'Arkansas, rit des anc.·. m.·. l.·. G.·. chap.·., chef-lieu Little-Bock, LL.·. du ressort 11. — G.·. L.·. des Florides, rit des anc.·. m.·. l.·., chef-lieu Tallahassée, LL.·. du ressort 9. — G.·. L.·. d'Illinois, rit des anc.·. m.·. l.·., chef-lieu Springfield, LL.·. du ressort 10. — G.·. L.·. d'Indiana, rit des anc.·. m.·. l.·., chef-lieu Indianapolis, LL.·. du ressort 17. — G.·. L.·. du Maine, rit des anc.·. m.·. l.·., chef-lieu Augusta, LL.·. du ressort 57. — G.·. L.·. de Mississipi, rit des anc.·. m.·. L.·., chef-lieu Natchez, LL.·. du ressort 35. — G.·. L.·. de Missouri, rit des anc.·. m.·. l.·., chef-lieu Saint-Louis, LL.·. du ressort 34. — G.·. L.·. de Kentucki, rit chaldéen, chef-lieu Francfort, LL.·. du ressort 2. — G.·. L.·. du Canada supérieur, rit des anc.·. m.·. l.·., LL.·. du rassort 13. — G.·. L.·. du Canada inférieur, rit des anc.·. m.·. l.·., LL.·. du ressort 15. — G.·. L.·. des îles Ionniennes, rit chaldéen, chef-lieu Corfou, LL.·. du ressort 6. — G.·. L.·. d'Asie, chef-lieu Calcutta, rit chaldéen, LL.·. du ressort 6. — G.·. L.·. de l'île de Ceylan, rit chaldéen ou de Memphis, chef-lieu Colombo, LL.·. du ressort 9. — G.·. L.·. des Indes transgangétiques anglaises, rit des anc.·. m.·. l.·., chef-lieu Abakan, L.·. du ressort 5. — G.·. L.·. de l'île Maurice, rit des anc.·. m.·. l.·., chef-lieu Port-Louis, LL.·. du ressort 6. — G.·. L.·. de la Nouvelle-Écosse, rit des anc.·. m.·. l.·., chef-lieu Halifax, LL.·. du ressort 7. — G.·. L.·. de

la Grèce, rit anc.·., chef-lieu Athènes, LL.·. du ressort 3.—G.·. L.·. de Hesse-Cassel, rit anc.·., chef-lieu Cassel, LL.·. du ressort 4. — G.·. L.·. du Maroc, rit chaldéen, chef-lieu Maroc, LL.·. du ressort 1.—G.·. L.·. du Pérou, rit chaldéen, chef-lieu Lima, LL.·. du ressort 4.—G.·. L.·. de Perse, rit persan philo.·., chef-lieu Téhéran, LL.·. du ressort 11. — G.·. L.·. de Portugal, rit des anc.·. m.·. l.·., chef-lieu Lisbonne, LL.·. du ressort, 3. — G.·. L.·. de Buenos-Ayres, rit de Memphis ou chaldéen, chef-lieu Buenos-Ayres, LL.·. du ressort 1. — G.·. L.·. de Saxe, rit anc.·., chef-lieu Dresde, LL.·. du ressort 11.—G.·. L.·. d'Argovie (Suisse), rit de Memphis ou chaldéen, chef-lieu Aarau, LL.·. du ressort, 1. — G.·. L.·. de l'Asie-Mineure, rit de Memphis, chef-lieu Smyrne, LL.·. du ressort, 1. — G.·. L.·. de Chine, rit des anc.·. m.·. l.·., chef-lieu Canton, LL.·. du ressort 2. — G.·. L.·. d'Espagne, rit anc.·., chef-lieu Madrid, LL.·. du ressort 3. — G.·. L.·. d'Égypte, rit chaldéen, chef-lieu Caire, LL.·. du ressort, 7. — G.·. L.·. du rit français ou moderne, chef-lieu Paris, sup.·. cc.·., LL.·. du ressort, 278.—G.·. L.·. centrale de France, au rit écossais anc.·. et accep.·. du Sup.·. C.·., chef-lieu Paris, LL.·. du ressort 45.—G.·. L.·. du rit de Memphis ou chald.·. de France, chef-lieu Paris, LL.·. du ressort 3 sup.·. C.·. — G.·. L.·. de Francfort-sur-Mein, rit éclectique, chef-lieu Francfort, LL.·. du ressort 13. —G.·. O.·. d'Haïti, rit écoss.·. anc.·. et acc.·. G.·. Conclave, LL.·. du ressort 24. — G.·. L.·. d'Hambourg, rit. anc.·. et de Schruder, chef-lieu Hambourg, LL. du ressort 16. — G..·. L.·. de Hollande, rit accep.·. rectifié et des Écos anc.·. accep.·., chef-lieu La Haye, LL.·. du ressort 75, G.·. chap.·. — G.·. L.·. d'Irlande, rit des anc.·. m.·. l.·., chef-lieu Dublin, LL. du resort, 373 G.·. ch.·. cons.·. sup.·. — G.·. L.·. du Mexique, rit des anc.·. m.·. l.·. et écos.·. anc.·. accep.·., chef-lieu Mexico, LL.·. du ressort 21. — G.·. ch.·. de R.·. ar.·. — G.·. L.·. de Prusse, rit des 3 globes sup.·. O.·. intérieur, chef-lieu Berlin, LL.·. du ressort 105. — G.·. L.·. Royale York, rit anc.·. des mac.·. l.·. Prusse, chef-lieu, Berlin, LL.·. du ressort 30. — G.·. L.·. N[le].·. d'Allemagne, rit Zinnendorf, chef-lieu Berlin, G.·. ch.·. des FF.·. élus, LL.·. du ressort 56. — G.·. L.·. de Suède, rit suédois, chef-lieu Stockholm G.·. chap.·., LL.·. du ressort 17. — G.·. L.·. Suisse, rit anc.·., chef-lieu Berne, LL.·. du ressort 12. — G.·. L.·. du Directoire suisse, rit.·. anc.·., chef-lieu Zurich, LL.·. du ressort 6. — G.·. L.·. du Texas, rit des anc.·. m.·. l.·., chef-lieu Austin, LL.·. du ressort 14 G.·. ch.·. — G.·. L.·. de Vénézuéla, rit. écos.·. anc.·. et accep.·. sup.·. cons.·., chef-lieu Caracas, LL.·. du ressort 15. — G.·. L.·. d'Algérie, rit franç.·. et écos.·. anc.·. et accep.·., LL.·. du ressort, 5.—G.·. L.·. de Sainte-Hélène, rit des anc.·. m.·. l.·., chef-lieu Sainte-Hélène, LL.·. du ressort, 1. — G.·. L.·. de Turquie, rit des anc.·. m.·. l.·., chef-lieu Constantinople, LL.·. du ressort 3.

TEMPLES LES PLUS REMARQUABLES.

Caire (Égypte); ce temple maçonnique n'a rien de comparable en Europe, la voûte est d'une beauté rare, le Soleil est représenté en or bruni et entouré des douze signes du Zodiaque avec leurs caractères respectifs. A Altembourg (haute Saxe), le temple de la loge Archimède est d'une beauté remarquable. A Bruxelles (Belgique), le temple de la loge des Amis philanthropes est un des plus vastes et des plus complets que l'on connaisse. Cap de Bonne-Espérance (Afrique); le temple est un palais magnifique, il possède une artillerie au bruit de laquelle on salue, aux jours de fêtes, tous les maçons

de l'univers. A Rotterdam (Hollande), le temple de la loge l'Union est d'une construction élégante et l'intérieur richement décoré ; il en est de même de ceux de Baltimore (États-Unis), Madras, Calcutta, Athènes, Edimbourg, Alexandrie, Glogaw (Basse-Silésie), Kaounpour (Inde). A Francfort-sur-Mein il y a plusieurs temples maçonniques qui sont d'une rare beauté et qui ont coûté des sommes considérables. Ceux des loges de l'Arbre-Fleuri, de Eisleben, aux Trois-Montagnes, de Freiberg (Saxe), d'Ernest au Compas, de Gotha, de Philadelphie (États-Unis), et celui de la loge des Écossais à Marseille, sont vastes et très richement décorés. A Londres (Angleterre), Freemason's-hall, la construction de ce magnifique temple maçonnique a coûté 860,000 fr. ; la décoration de la loge est d'une richesse inouïe ; la voûte est ornée d'un soleil en or bruni entouré des douze signes du Zodiaque ; l'orgue a coûté 30,000 fr. A New-York, l'édifice du temple maçonnique est dans le style gothique pur et construit en pierre granitique. Port-au-Prince ; le temple de la loge d'Haïti est un des plus beaux monuments du monde. A Valenciennes (France), le temple de la loge de la Parfaite-Union est du style égyptien, et à Delhy, chez les antiques enfants de Brama et de Confucius, le temple de la maçonnerie de Memphis est d'une élégante simplicité. Subl.·. Élu de la Vérité. — Cet ordre est divisé en trois G.·. philosophiques ; il est de la plus haute antiquité, c'est le dernier d.·. de l'initiation des anciens, divisé en trois classes ; ils datent leurs actes de l'an du monde 0000000 ; les mystères qu'il renferme sont inconnus des rites modernes. A Paris, le temple de Memphis est d'une beauté sévère ; l'intérieur, peint par le frère Netter, représente un sanctuaire de l'antique Égypte au moment où l'hiérophante va conférer le caractère sacré de l'initiation. Le temple d'Elephanta (Indes) prouve l'ancien éclat de la m.·. et sa prodigieuse antiquité. Les temples du G.·. O.·. de France et du sup.·. cons.·. du rite anc.·. et accep.·. méritent d'être visités. Le plus fameux des temples élevés à Odin était celui d'Upsal ; un scalde scandinave en donne une magnifique description dans un manuscrit du neuvième siècle.

5e GRADE. — MAITRE PARFAIT.

DÉCORATION.

La L.·. de Maître Parfait doit être tendue de vert, ornée de quatre colonnes blanches, élevées à chaque coin à distance égale.

Elle doit être éclairée par seize lumières, quatre à chaque point cardinal.

A l'O.·., un dais rouge, une table au devant, couverte de noir, parsemé d'étoiles d'argent.

PRÉPARATION POUR OUVRIR LA LOGE.

1° Le trois fois R.·. Maître qui préside représente le noble Adonhiram, fils d'Abda, de la tribu de Dan, qui conduisait les travaux du temple avant l'arrivée d'Hiram-Abif à Jérusalem. Ensuite il fut envoyé sur le mont Liban pour y inspecter les travaux que l'on y faisait pour l'usage du temple. Il fut rappelé à la mort d'Hiram-Abif, et eut l'honneur d'être le premier des sept qui lui furent substitués ; il est

décoré des ornements du degré de la perfection et de ceux des princes de Jérusalem ; il est assis dans le fauteuil de Salomon, sous le dais; il tient dans la main un marteau

2° Il n'y a qu'un frère S.·. qui représente Stolkin; il est avec les bijoux de la perfection et le tablier ; il est assis à l'Occident; il tient aussi un marteau à la main, et remplit les devoirs d'inspecteur.

3° L'autre F.·. assistant, qui doit être au moins M.·. Parfait, doit être décoré avec un large ruban vert en sautoir, ayant pour bijou un compas ouvert à un angle de 60 degrés.

4° Le F.·. conducteur, qui représente Zerbal, cap.·. des gardes, est décoré comme les premiers. Tous les FF.·. doivent avoir un tablier de peau blanche avec une bavette verte; au milieu du tablier, on doit peindre ou broder une pierre carrée au milieu de 3 cercles, sur laquelle est la lettre J.

OUVERTURE DE LA LOGE.

Adonhiram dit :

« D.·. F.·. Inspecteur, la L.·. est-elle bien tuilée; sommes-nous tous Maîtres Parfaits? »

R.·. Trois fois R.·. M.·., nous sommes à couvert, et sommes tous M.·. Parf.·..

D.·. Avertissez que je vais ouvrir la L.·. de M.·. Parf.·..

L'Inspecteur dit :

« FF.·. qui décorez les colonnes, le trois fois R.·. Maître nous avertit qu'il va ouvrir la L.·. de M.·. Parf.·. »

Le trois fois R.·. M.·. frappe quatre coups avec un marteau.

Le F.·. Inspecteur les répète à l'Ouest; un F.·. en fait de même au Sud; alors tous les FF.·. font ensemble le signe d'admiration.

D.·. Quelle heure est-il, F.·. Stolkin?

R.·. Quatre heures.

Le trois fois R.·. M.·. dit :

« Puisqu'il est quatre heures, il est temps que les ouvriers se mettent à l'ouvrage. » Avertissez que la L.·. de M.·. Parf.·. est ouverte. »

INTRODUCTION DU CANDIDAT.

Le candidat doit être décoré des ornements et bijoux de M.·. secret.·., et il est dans l'antichambre. Dès que la L.·. est ouverte, le M.·. des cérém.·. se lève, et va frapper quatre coups sur l'épaule du F.·. Inspecteur, en lui disant :

« Il y a dans l'antichambre un M.·. secret qui désire être admis, et recevoir le » grade de M.·. Parfait.·.. »

Le F.·. Insp.·. répète les paroles au trois fois V.·. M.·. Adonhiram, qui dit :

« Est-il bien recommandé; est-il digne d'obtenir cette faveur? Me répondez-vous » de son zèle, de sa ferveur et de sa constance ? »

Le F.·. Inspecteur dit : « J'en réponds. »

Alors le trois fois R.·. M.·. dit :

« Qu'il soit introduit selon l'ancienne forme. »

Le F.·. Inspecteur donne ordre au M.·. des cérém.·. d'introduire le candidat; il va le trouver, l'examine sur le degré qu'il a déjà reçu, et lui ôte toutes armes offensi-

ves, lui passe au cou un cordon de soie verte, dont il tient le bout dans la main gauche, ayant son épée nue à la droite, et le conduit à la porte, où il frappe quatre coups, qui sont répétés par le F.·. Inspecteur, qui dit :

« Trois fois R.·. M.·., on frappe à la porte. »

Le trois fois Respectable M.·. dit :

« Faites voir qui frappe ainsi. »

Le F.·. Expert va s'informer qui a frappé ainsi, et le dit au trois fois R.·. Maître qui ordonne l'introduction.

Alors le candidat est conduit dans la partie sud du tombeau, qui est tracée sur le plancher de la L.·.

Dès que le trois fois R.·. M.·. l'aperçoit, ayant sur lui la décoration de M.·. Secr.·., il lui dit :

« Que demandez-vous, M.·. F.·.? »

R.·. Je demande la faveur d'être reçu M.·. Parf.·.

Alors le trois fois R.·. M.·. dit :

« F.·. Inspecteur, apprenez à ce F.·. à voyager. »

Le F.·. Insp.·. prend alors le candidat et le fait voyager par le sud, quatre fois autour de la L.·.; après quoi, il le fait mettre à genoux et le fait passer ensuite sur le tombeau de chaque côté des colonnes, les croisant alternat.·. de l'une à l'autre, ayant toujours la marque de M.·. Secret sur lui. Il paraît ainsi au pied de l'autel, où il met son genou droit un peu plié, et, après être resté un petit moment dans cette posture, il s'agenouille entièrement, met la main droite sur l'Évangile, et prononce l'obl.·. suiv.·. :

OBLIGATION.

« Je promets devant le G.·. A.·. de l'univ.·. et de cette R.·. Ass.·. de ne jamais ré-
» véler ou communiquer à aucune personne qui ne serait pas de ce grade les secrets
» qui vont m'être confiés, et ce, sous aucun prétexte quelconque; de ne jamais en
» converser qu'avec de vrais Maç.·., connus pour tels et régulièrement reçus, sous
» les peines d'être déshonoré et de souffrir ce que je me suis imposé moi-même par
» mes premières obligations : ainsi je prie Dieu de me maintenir dans la droiture et
» l'équité. *Amen.* »

Après que le candidat a prêté son serment, le trois fois R.·. M.·. lui ôte le cordon qu'il a au cou, en lui disant :

« Je vous retire maintenant du chemin du vice, et par le pouvoir que j'ai reçu du
» T.·. P.·. Roi des Rois, je vous élève au degré de M.·. Parf.·., sous les conditions que
» vous observerez ce que je vais vous prescrire. »

Voyez les signes et Attr.·. au tuileur.

DISCOURS DE L'ORATEUR.

T.·. Ch.·. F.·.

Salomon étant informé que le corps d'Hiram-Abif avait été trouvé et déposé dans la partie la plus basse du temple, et voulant conserver les précieux restes de ce grand homme, ordonna au noble Adonhiram, son grand ami, de lui faire les funérailles les plus pompeuses possibles, défendant en même temps d'effacer les marques de sang

qui avait été répandu dans le temple jusqu'à ce qu'on ait tiré vengeance, et que tous ceux qui assisteraient à ces funérailles seraient décorés de tabliers et gants blancs. Le noble Adonhiram fut nommé en ce moment G.·. Arch.·. en chef des ouvrages; il donna le plan d'un superbe monument de marbre blanc et noir, pour être élevé à la mémoire d'H.·. Ab.·. Il fut parfaitement fini en neuf jours; le cœur du G.·. H.·. Ab.·. fut mis dans une urne qui fut posée sur le sommet d'un superbe obélisque, placé à la partie de l'ouest du temple, un peu du côté du nord, où les meurtriers l'avaient mis la première fois et l'avaient déposé avant de le transporter dans le lieu où Stolkin le découvrit. L'urne qui contenait le cœur d'Hiram-Abif était percée d'une épée, et toutes les personnes qualifiées venaient là pour témoigner leurs regrets. Quand la vengeance fut accomplie, le corps fut déposé dans l'obélisque, qui fut couvert par une pierre triangulaire, sur laquelle était gravée M. B. N. et une branche d'ac.·. au-dessus de ces lettres, qui étaient en hébreu. Ce tombeau était placé dans un app.·. séparé du temple où Salomon avait coutume de tenir son chapitre et de conférer avec H.·., roi de Tyr, et H.·. Ab.·., sur les sacrés mystères. Il fut enterré avec les plus grands honneurs. Trois jours après la cérémonie, Salomon vint dans le temple avec toute sa cour, où tous les ouvriers étaient rangés dans le même ordre qu'ils étaient aux funérailles. Il offrit des prières à l'Éternel, il examina la tombe, le mausolée, le triangle et les lettres qui y étaient gravées, et alors, levant les mains et les yeux au ciel, il dit dans la joie de son cœur : « *C'est parfait!* » Et, par un signe d'admiration, tous les ouvriers levèrent leurs mains et leurs yeux vers le ciel, penchant un peu la tête sur l'épaule droite, et laissèrent tomber leurs mains croisées sur le ventre, en s'écriant quatre fois : *Amen!* etc.

INSTRUCTION.

D.·. Êtes-vous Maître P.·.?

R.·. J'ai vu le cercle et le carré placés sur les deux colonnes en sautoir.

D.·. Où sont-elles placées?

R.·. Dans le lieu où reposait le corps de notre noble maître Hiram-Abif.

D.·. Que représentent ces colonnes?

R.·. La colonne B.·. et la colonne J.·., que j'ai passées avant d'atteindre le grade de M.·. parfait.

D.·. Quelle était l'intention de Salomon en créant ce grade?

R.·. Salomon, pour maintenir l'attach.·. des FF.·. et les exciter à la recherche des assassins de notre cher M.·. H.·.-Ab.·., dont il ignorait les noms, mais qu'il soupçonnait être parmi eux, ordonna une perquisition générale parmi tous les ouvriers, supposant que ceux qui ne s'y trouveraient pas seraient les coupables. Il ordonna à Adon.·. d'élever un superbe tombeau à l'ouest du temple, de mettre sur ce tombeau une urne où serait renfermé le cœur d'H.·. Ab.·., qui serait embaumé, et qu'il n'y aurait que les MM.·. P.·. qui en auraient connaissance. En conséquence de cet ordre, l'urne fut exposée sur le haut de l'obélisque avec une épée qui la traversait, comme l'emblème du désir qu'avaient tous les FF.·. de tirer vengeance du meurtre. Le corps fut enterré dans l'app.·. désigné ci-dessus, séparé du temple où Salomon tenait son chapitre.

D.·. Qu'avez-vous appris dans les grades auxquels vous êtes parvenu?

R.·. A régler mes actions, à purifier mon cœur, en me rendant digne de la perfection.

D.·. Que signifie la pierre carrée dans le centre des cercles?

R.·. Elle nous apprend que notre édifice doit avoir pour fondement une pierre parfaite, que nous devons couper et façonner nous-mêmes.

D.·. Que signifient les cercles ?

R.·. Ils sont l'emblème de la Divinité, qui n'a ni commencement ni fin.

D.·. Qu'est-ce qu'ils représentent ensemble ?

R.·. La création de l'Univers, qui fut accomplie par la volonté de Dieu, et l'action qui fut donnée au premier corps mouvant.

D.·. Qu'entendez-vous par là ?

R.·. J'entends le chaud, le froid et l'humidité, dont la mixtion forma les éléments.

D.·. Pourquoi se trouvaient-ils dans ce lieu?

R.·. Pour apprendre que Dieu est parfait; que, sans son secours, il n'y a ni solidité ni édifice.

D.·. Que signifie la lettre J dans le centre de la pierre carrée?

R.·. C'est la lettre initiale de la P.·. S.·. du M.·. P.·.

D.·. Prononcez-la?

R.·. Jehovah.

D.·. Que signifie-t-elle ?

R.·. C'est le nom du G.·. A.·. de l'U.·.; c'est ce qui m'a été donné.

D.·. Comment avez-vous été reçu M.·. P.·.?

R.·. La pointe d'une épée nue sur le cœur et un cordon autour du cou.

D.·. Pourquoi cette pointe sur le cœur?

R.·. Pour me faire ressouvenir que j'ai prêté l'obligation d'être poignardé si je manquais à mon serment.

D.·. Pourquoi le cordon au cou?

R.·. Pour m'apprendre que, pour parvenir à la Maç.·. et à la vertu, je dois éprouver les plus grandes humiliations.

D.·. Combien avez-vous reçu de signes ?

R.·. Un par cinq.

D.·. Pourquoi un par cinq?

R.·. Pour me rappeler les grades par où j'ai passé.

D.·. Combien avez-vous d'att.·.?

R.·. Un par cinq.

D.·. Pourquoi?

R.·. Pour me rappeler les cinq points de mon entrée.

D.·. Que signifient-ils?

R.·. Les quatre voyages de ma cérémonie autour de la L.·., et le cinquième au pied du trône.

D.·. Quelle est la tombe que vous avez vue en entrant ?

R.·. Elle représente la sépulture d'H.·. A.·. dans la vallée.

D.·. Pourquoi est-elle située dans le nord du sanctuaire ?

R.·. Pour m'apprendre que l'homme doit être discret pour se rendre digne d'y entrer.

D.·. Que signifie cette corde qui est autour du tombeau et qui est étendue dans le temple?

R.·. Elle représente les cordes dont les FF.·. se servirent pour relever le corps d'H.·. Ab.·. et le mettre dans le cercueil; elles étaient vertes.

D.·. Cela signifie-t-il encore quelque chose?

R.·. Que nous avons rompu les liens qui nous attachaient au vice.

D.·. Qu'avez-vous vu encore en entrant?

R.·. J'ai appris à régler mes pas en passant de l'app.·. au comp.·. et au M.·., et à croiser les deux colonnes.

D.·. Pourquoi cela?

R.·. Pour rappeler à ma mémoire qu'il faut passer par ces grades pour parvenir au M.·. P.·.

D.·. N'est-il point d'autre mystère dans cette signif.·.?

R.·. Elle nous apprend aussi à connaître que nous ne pouvons atteindre le S.·. des S.·. que par la pureté de nos mœurs, la droiture et la discrétion qui nous ont été enseignées dans nos premiers grades.

D.·. Pourquoi entrer dans le S.·. des S.·.?

R.·. Pour m'apprendre la route connue et le chemin ordinaire.

D.·. De quelle couleur est votre L.·.?

R.·. Verte.

D.·. Pourquoi?

R.·. Pour me rappeler qu'étant mort au vice, j'espère revivre à la vertu, et par ce moyen atteindre au dernier degré pour pouvoir faire des progrès dans la science sublime que j'espère être en état d'acquérir un jour?

D.·. Qui vous la communiquera?

R.·. Dieu seul, à qui il appartient de tout connaître.

D.·. Que signifient les deux pyramides qui sont dans votre tableau?

R.·. L'Égypte, où les sciences prirent d'abord naissance?

D.·. Que signifie votre bijou?

R.·. Qu'un M.·. P.·. doit toujours agir avec mesure et être toujours attentif à ne faire que ce qui est juste.

D.·. Quel était le nom du premier M.·. des App.·.?

R.·. Il s'appelait B.·., et Salomon lui fit l'honneur d'appeler de son nom la première colonne à droite.

D.·. Quel était le nom de celui de comp.·.?

R.·. Il s'appelait Jak.·.; il était de la tribu de Juda et de la famille de David; il était très ami et estimé de Salomon, qui, pour lui témoigner son attachement, lui dédia et appela de son nom la deuxième colonne à gauche, où les Comp.·. allaient recevoir leur salaire.

D.·. Comment s'appelait le maître?

R.·. Son nom était *Mahabon*, homme vertueux pour lequel Salomon avait la plus haute estime; il était un des principaux intendants des bât.·. et ami intime d'H.·. A.·. Ce qui porta Salomon à l'envoyer à la recherche du corps de son cher ami; après que toutes les perquisitions eurent été inutiles, Salomon exigea de lui trois choses : 1° de rapporter son resp.·. bijou; 2° de rapporter mort ou vif cet homme resp...; 3° de tâcher de découvrir qui avait commis cet horrible meurtre.

D.·. Mahabon accomplit-il ces ordres?

R.·. Non, il ne put exécuter que les deux premiers.

D.·. Expliquez-moi cela?

R.·. Mahabon, accompagné de quinze M.·. qui avaient été choisis pour aller à la recherche, fut d'abord vers le temple; voyant le sang qui avait été répandu en différents endroits, dont les dernières gouttes étaient vers un puits de la partie septentrionale du temple, conclut de suite qu'H.·. Ab.·. avait été tué là et jeté dans le puits. Encouragé par l'apparence du météore lumineux qui donnait sur le puits, il se détermina à le mettre à sec. Cela fait, il descendit dans le fond; mais il n'y trouva point, comme il l'espérait, le corps d'H.·. Ab.·.. Il fut cependant assez heureux pour y découvrir le bijou de son M.·. qui était semblable à celui des autres M.·.; d'où il paraissait juste de conclure que, lorsqu'il fut attaqué par les scélérats, il eut la précaution de le jeter dans le puits pour qu'il ne tombât pas dans leurs mains. *Mahabon* remercia le ciel, et, conjointement avec ses associés, offrit des vœux et des prières en remercîment d'un succès aussi signalé. Après quoi, il se mit en devoir d'accomplir l'ordre qui lui avait été donné. Toujours précédé par ledit météore, il ne s'arrêta que sur un monticule entre Lyda et Joppé, pour y prendre un moment de repos : ce fut là que le F.·. Stolkin découvrit le corps, ainsi qu'il est mentionné dans le 3e grade de M.·..

D.·. Quel âge avez-vous?

R.·. Seize ans.

CLOTURE.

D.·. F.·. Stolkin, quelle heure est-il?

R.·. Trois fois R.·. M.·., il est cinq heures.

« Puisqu'il est cinq heures et que l'ouvrage est fini, il est temps de nous délasser.
» Avertissez les FF.·. que je vais fermer cette loge. »

Le F.·. Stolkin répète.

Alors Adonh.·. frappe quatre coups qui sont répétés à l'Occid.·. par le F.·. Stolkin; ensuite Adonh.·. fait le signe d'admiration, ainsi que tous les FF.·., en fixant le tombeau, et la L.·. est fermée.

M. DE NÈGRE.

ROYAL-ARCHE.

C'est à l'époque des croisades qu'il faut remonter pour trouver la fondation de cette institution; elle nous est venue d'Orient et nous a été transmise par Godefroy de Bouillon lui-même; c'était au moins ce que pensait le chevalier écossais Ramsey, qui releva cet ordre en 1768, et qui fut institué à l'Ordre en 1777.

Dans la Maçonnerie anglaise et américaine, cet Ordre est très considéré; on le regarde, en effet, comme représentant la suprématie de la royauté des Hébreux.

Avant 1795, les chap.·. de Royal-Arche n'étaient ralliés entre eux par aucune centralisation régulière; les chap.·. se formaient à côté les uns des autres, en sollicitant quelquefois l'approbation du chapitre le plus voisin, mais sans sortir pour cela d'un isolement peu favorable aux progrès et à l'unité d'enseignement de la Maç.·.

supérieure; il était nécessaire de former des grands chap.·. et de rédiger une constitution uniforme pour ces nouveaux centres de direction et d'enseignement; l'État de Pensylvanie se mit à la tête de ce mouvement, et dans le courant de l'année 1797, tous les chap.·. de l'État fondèrent, à l'unanimité, un grand chap.·. de Royal-Arche à la vallée de Philadelphie; les États situés au nord de l'Union américaine s'empressèrent de suivre cet exemple : dans une réunion solennelle qui eut lieu à Hartford, le quatrième mercredi de janvier 1798, ils adoptèrent une constitution rédigée par une commission nommée à cet effet, élurent leurs grands officiers et constituèrent un grand chap.·. dont la juridiction s'étendait au New-Hampshire, au Massachusetts, à Rhode-Island, au Connecticut, au Vermont et à New-York, etc.

Cette constitution fut successivement adoptée par les chap.·. des États du Nord, et amena la création de nouveaux g.·. chap.·., sous la direction desquels les dig.·. supérieurs de la Maç.·. prirent un développement inconnu jusqu'alors en Amérique.

Il y a donc pour les États-Unis d'Amérique un g.·. chap.·. de la Maç.·. du Royal-Arche qui se compose d'un souv.·. pontife général, d'un adjoint au souv.·. pontife, d'un grand roi, d'un grand notaire, d'un secrétaire, d'un trésorier, d'un chapelain et d'un prévôt, et de tous les souverains pontifes, rois et notaires députés par les g.·. chap.·. de chaque État; le g.·. chap.·. général admet également comme membres actifs les souv.·. pontifes, rois et notaires honoraires qui auront fait partie du g.·. chap.·.

Les sessions ordinaires du g.·. chap.·. ont lieu tous les sept ans, le second jeudi de septembre; mais des convocations extraordinaires peuvent avoir lieu toutes les fois que les trois premiers officiers du g.·. chap.·. général le jugent nécessaire.

Ce g.·. chap.·. général se réunit tous les sept ans pour élire ses officiers.

Les quatre premiers officiers du g.·. chap.·. général sont tenus de s'instruire et de se perfectionner dans les degrés supérieurs, de manière à les posséder parfaitement et à pouvoir donner une direction uniforme aux travaux des chap.·. et ateliers de leur juridiction.

Les quatre premiers grands officiers gén.·. ont séparément le droit de constituer de nouveaux chap.·. de grand Royal-Arche et des LL.·. dans tous les États qui n'ont pas de chap.·. régulier.

Le g.·. chap.·. d'État est dirigé par :
Un grand souv.·. pontife,
Un grand pontife adjoint,
Un grand roi,
Un grand notaire,
Un grand trésorier,
Un grand chapelain,
Un grand prévôt.

Ce g.·. chap.·. se compose de tous les souv.·. pontifes, rois et notaires titulaires des différents chap.·., comme aussi des officiers honoraires qui ont précédemment gouverné le g.·. chap.·. d'État.

Le g.·. chap.·. d'État gouverne les chapitres et les loges de sa juridiction respective, et il règle les contestations qui peuvent s'élever entre les atel.·.

Toute réunion de maç.·. Royal-Arche, régulièrement constituée, se nomme cha-

pitre; tandis que les assemblées de *maître de marque, maître parfait*, et *très excellent maître*, prennent le nom de loge.

Le chap.·. de Royal-Arche se compose de :

Un souv.·. pontife,
Un roi,
Un notaire,
Un capitaine des fêtes,
Un premier inspecteur,
Un capitaine de Royal-Arche,
Trois grands-maîtres,
Un secrétaire,
Un trésorier,
Et des membres nécessaires à l'accomplissement des travaux.

Lorsque les grands officiers gén.·. ou ceux des g.·. chap.·. d'État ont accordé une patente de constitution pour la formation d'un nouveau chap.·. de Maç.·. de Royal-Arche, ils indiquent l'heure et le jour de l'installation; au jour fixé, le grand souv.·. pontife ou son adjoint examine les officiers du nouveau chap.·., puis ils se rendent tous ensemble à la salle des séances; les travaux sont ouverts en la forme accoutumée. Après la lecture d'un morceau d'archictecture approprié à la circonstance, le grand souv.·. pontife fait lire par le secrétaire le texte de la patente de constitution, et demande aux membres du nouveau chap.·. s'ils approuvent le choix des officiers qui y sont nommés, et sur leur réponse affirmative, il se lève et dit :

« En vertu des pouvoirs qui m'ont été conférés, je vous constitue, dignes Compagnons, en chap.·. régulier de Maç.·. de Royal-Arche, et vous avez désormais le pouvoir et la faculté d'ouvrir et de tenir des Loges de maîtres de marque, de maîtres parfaits, de très excellents maîtres, et un chap.·. maç.·. de Royal-Aarche, en vous conformant aux préceptes de l'art, à la constitution gén.·. de Royal-Arche et aux règlements généraux du grand chap.·. d'État. Que le Dieu de vos pères soit avec vous; qu'il vous guide et vous dirige dans toutes vos entreprises. »

Les bijoux, joyaux, instruments, ustensiles appartenant au grand chap.·., qui sont placés au centre et couverts, sont alors découverts, et le souv.·. pontife présente le premier officier du nouveau chap.·. au grand souv.·. pontife, en disant :

« T.·. Ill.·. et T.·. Ecl.·. grand souv.·. pontife,

» Je vous présente mon digne compagnon M......., nommé dans la patente de constitution, afin que vous l'installiez souv.·. pontife de ce nouveau chap.·.; il est habile dans notre art sublime, rigide observateur des préceptes moraux de nos prédécesseurs, et je suis certain qu'il remplira fidèlement les devoirs de sa charge. »

Le souv.·. g.·. pontife répond :

« T.·. Ill.·. Compagnon,

» J'éprouve la plus vive satisfaction dans l'accomplissement de mon devoir en cette occasion, et je vous installe en qualité de souv.·. pontife de ce nouveau chap.·.; c'est une position extrêmement honorable pour ceux qui remplissent avec zèle les importantes obligations qu'elle comporte; vos connaissances maç.·. me dispensent d'énumérer ces obligations; je vous ferai simplement observer que l'étude répétée de la constitution et des règlements généraux vous mettra toujours à même de les

accomplir avec ponctualité; et je suis sûr que les compagnons qui ont été choisis pour diriger le chap.·. avec vous appuieront vos efforts; maintenant, je vous poserai les questions relatives aux devoirs de votre charge, et je vous prie d'y répondre dans toute la sincérité de votre cœur.

» 1° Promettez-vous solennellement que vous redoublerez d'efforts pour corriger les vices, purifier la morale et accroître le bonheur des FF.·. qui sont arrivés jusqu'à ce sublime degré de la Maç.·.?

» 2° Que jamais vous ne laisserez ouvrir votre chap.·. sans qu'il y ait au moins neuf Maç.·. réguliers de Royal-Arche présents à la séance?

» 3° Que vous ne permettrez jamais l'initiation dans votre chap.·. de plus ou moins de trois FF.·. à la fois?

» 4° Que vous n'élèverez personne à ce degré s'il n'a montré des dispositions charitables et s'il n'a passé par tous les degrés antérieurs?

» 5° Que vous rechercherez et pratiquerez avec zèle tout ce qui pourra tendre au bien général de notre Ordre, et qu'en toute occasion vous vous empresserez de recevoir et de transmettre les instructions que vous recevrez spécialement des grands officiers généraux et de ceux du chap.·. d'État?

» 6° Que vous conserverez autant que possible les solennités de nos cérémonies, et qu'en chap.·. vous donnerez constamment à vos Compagnons l'exemple du plus grand respect pour nos coutumes antiques?

» 7° Que vous observerez et ferez observer scrupuleusement les règlements particuliers de votre chap.·. conformes à la constitution générale du Royal-Arche et aux règlements généraux du chap.·. d'État?

» 8° Que vous obéirez aux instructions des g.·. officiers généraux et des officiers du chap.·. d'État, surtout en ce qui concerne les lectures et les obligations, et que vous leur céderez votre fauteuil quand ils visiteront votre chap.·.?

» 9° Que vous maintiendrez et observerez la constitution générale du Royal-Arche et les règlements généraux du g.·. chap.·. sous l'autorité duquel vous travaillez? »

Le nouveau souv.·. pontife ayant répondu : « Je le promets » à chacune de ces questions, le grand souv.·. pontife récite une prière appropriée à la circonstance, puis il engage tous les Compagnons à se retirer, à l'exception des souv.·. pontifes titulaires et honoraires, tandis que le nouveau pontife prête le serment d'usage. Les FF.·. étant rentrés, le grand souv.·. pontife s'adresse en ces termes à son nouveau collègue :

« T.·. Ill.·. Compagnon,

» En conséquence de votre réponse affirmative à toutes les questions que je vous ai posées, et de votre consentement aux promesses que j'ai exigées de vous, je vous déclare dûment installé et consacré souv.·. pontife de ce nouveau chap.·., et je ne doute pas que vous maintiendrez avec énergie la réputation et l'honneur de notre Ordre sublime. Je vous remets donc la patente, en vertu de laquelle vous travaillerez désormais, et je suis sûr que vous gouvernerez votre chap.·. avec tant de sagesse et de régularité que vos Compagnons ne regretteront jamais le choix qu'ils ont fait de vous. »

Le grand souv.·. pontife remet alors au nouveau souv.·. pontife les insignes de sa dignité, et il installe ensuite les officiers du chap.·., leur signale les obligations et les

devoirs qu'ils ont à remplir; puis, ayant adressé une allocution aux membres du nouveau chap.·., il termine en leur faisant prêter le serment suivant :

« Nous .... promettons et jurons de maintenir et d'observer fidèlement la constitution générale du Royal-Arche. »

La parole est accordée au chapelain qui, après avoir expliqué le sens des allégories, aborde la plus haute partie scientifique de l'Ordre, et termine par cette allégorie qui a vivement impressionné l'auditoire.

« Caïn, le premier enfant d'Adam, donne à la mort sa première proie; ce fils tue son frère; mais l'âme de la victime s'envole vers le céleste séjour. Dieu dit à Abel : Mortel, d'où viens-tu ? je ne t'avais point appelé encore ! — Je viens, répond Abel, car ton œuvre est incomplète : tu fis de l'homme une intelligence organisée, en même temps que tu l'animas du souffle de ta puissance, le plaçant à la tête de la création ; cet être par excellence est ton interprète et ton délégué sur la terre, tu l'as soumis aux lois éternelles de la matière ; tu as décidé qu'il serait le plus faible des êtres sur lesquels il exerce une suprématie manifeste. Pourquoi ne lui as-tu pas donné à lui seul toutes les qualités qui caractérisent les êtres animés?

» — Homme et matière, dit Dieu, ta plainte est injuste : je t'ai fait trois dons éminents qui te dédommagent amplement de ta faiblesse native, et te donnent l'empire sur tous les êtres. Je t'ai donné l'intelligence pour inventer, le langage pour t'associer avec tes semblables, des mains pour exécuter, tandis que les animaux demeurent circonscrits dans les bornes de leur organisation respective, assujettis à des instincts limités ; toi seul as reçu l'éminente faculté de te connaître toi-même, de perfectionner ta nature et de mesurer l'étendue de tes devoirs. — Homme, ta plainte est injuste ; tu as cherché et tu as trouvé les sciences divines. Tu as demandé, et je t'ai donné le pain de l'âme comme celui du corps, les lois mystérieuses de la nature. Tu as frappé et je t'ai ouvert la porte de la béatitude éternelle, d'où tu as pu contempler mon œuvre, mystère de la création. Plonge donc, ô mortel, tes regards dans le chaos, traverse ces épaisses ténèbres, et tu seras initié, c'est-à-dire que tu connaîtras les causes premières et secondes.

» Dieu dit, et, posant son doigt sur le front du premier initié, il lui permit de voir les mystères de l'œuvre éternelle.

» Le premier objet qui frappa la vue du Néophyte fut la terre encore vierge, rougie de son sang fraîchement répandu ; de cette tache fumante et noirâtre émanait une vapeur fétide qui se condensa dans l'air et prit insensiblement à ses yeux la forme d'une créature d'une taille gigantesque, mais couverte d'un long voile noir : c'était le repentir, le crime venait de l'enfanter en effet. Caïn, le fratricide Caïn, prosterné sur la terre, le sein déchiré par le remords, se frappait la poitrine, élevant des yeux baignés de larmes vers le ciel, désormais la patrie éternelle de sa victime, mais Dieu était inexorable à ses supplications. A ce spectacle navrant, Abel, ému de la plus généreuse pitié, ne peut retenir ses pleurs, et, s'adressant à l'Être tout-puissant qui lit au fond des cœurs :— Éternel bienfaiteur de la nature, dit-il, pardonne à mon frère ou laisse-moi redescendre sur cette terre de souffrance pour le consoler.

» A cette touchante prière, toutes les harmonies célestes se firent entendre; tous les chœurs qui entourent le trône de l'Éternel saluèrent Abel; toute la création entonna des hymnes d'une suave allégresse, et Dieu couvrit du même regard le pécheur et

l'élu, regard qu'il n'est donné à aucun mortel de dépeindre, mais que les justes comme Abel peuvent seuls comprendre. »

Cette allégorie, tout empreinte d'une majestueuse simplicité, s'adapte parfaitement à l'Ordre maç.·. qui a pour emblème la *truelle*. On ne peut assigner une plus sainte et plus noble origine au pardon et au repentir.

Le souv.·. pontife prend la parole et dit :

« M.·. Comp.·.

» Les véritables Royal-Arche, dit-on, sont à la recherche de la parole ou du Verbe, cette parole reçue par Moïse est introduite dans plusieurs grades maç.·.; les cabalistes attribuaient des pouvoirs surnaturels à sa prononciation, mais le véritable but du Royal-Arche est le perfectionnement de l'homme et son rapprochement vers celui dont il émane. Ce chapitre fait son étude assidue de l'ontologie, de la psychologie, de la pneumatologie; en un mot, de toutes les parties des sciences appelées occultes.

» La constitution des Royal-Arche anciens est basée sur la loi de *Hom*.

» Selon le traducteur du *Zend-Avesta*, cette loi annonçait un Être suprême et éternel auteur des deux principes opposés; les cérémonies de cette loi, appelée *Pœriokesch*, étaient en petit nombre, très simples, et rappelaient l'origine et l'arrangement de l'univers.

» L'on nomme *Peschdadien*, l'homme de la première loi, les sectateurs du *Pœriokesch*.

» Le secret maç.·. de ce subl.·. grade consiste dans la connaissance de la nature et de sa puissance; il a pour but de rendre au subl.·. arch.·. des mondes l'hommage qui lui est dû; il élève en même temps l'homme au-dessus de ses semblables, en le mettant à l'abri des passions qui troublent si souvent son existence.

» Les Royal-Arche prétendent que le nombre sept représente les sept couleurs de la lumière, et que le nombre neuf, composé de trois fois trois, est d'autant plus remarquable que chacun des éléments qui constituent nos corps est ternaire et offre à l'esprit l'emblème de la nature qui se recompose sans cesse à nos yeux, après avoir subi mille décompositions.

» La parole de l'ancien Royal-Arche est T.·. nom d'Isis ; les initiés, dans l'antiquité, regardaient ce mot comme une parole sacrée, incommunicable ; la parole de passe était aar.·. (vérité).

» Les Royal-Arche portent en sautoir une plaque formant un triple triangle, avec ces mots : *vérité*, *sagesse*, *science*.

» Ce triple triangle, contenant trois unités égales, est le symbole de la trinité philosophique, et s'applique aux trois vérités de la génération.

» Le H (tau), décoration du Royal-Arche n'est autre chose que la croix à l'aide de laquelle on mesurait le Nil ; cet emblème servit de maillet aux vén.·. pour relever le prix que l'on doit attacher à cet ancien signe de salut.

» Le tablier est considéré dans ce grade comme l'emblème de l'égalité, et la colombe comme l'image de l'esprit vivifiant qui féconde toute la nature.

» La batt.·. 11—111 fait allusion aux cinq palmiers de la région myst.·. de Kab.

» La marche se rapporte aux cinq ordres d'architecture, *corinthien*, *ionique*, *do-ique*, *toscan* et *composite*.

» Voilà, T.·. Ill.·. Comp.·., ce qu'il m'est permis de vous faire connaître dans cette tenue. »

L'Ordre des travaux étant épuisé, on termine la séance avec les cérémonies d'usage.

M. de N.

OR.·. DE RIO DE JANEIRO.

LOGE CHAP.·. FRANÇAISE, sous le titre distinctif DE FRANCS HYRAMITES.

Allocution du F.·. Paitre 30.·., à l'occasion de l'installation des dig.·. et offi.·., le 21 mars 1855, ère vulgaire.

Mes FF.·.

Quand une seconde fois vos suffrages me confient le premier Maill.·. de ce R.·. at.·., je ne sais si je dois me livrer à la satisfaction ou au regret. Il m'est bien doux, sans doute, de recevoir de vous une si honorable preuve de votre confiance et de vos sympathies, mais qu'il me serait pénible de n'y point répondre dignement, et d'avoir accepté témérairement une si grande responsabilité. En effet, s'il ne s'agissait pour moi que de vous apporter un cœur plein de respect et d'amour pour notre ordre sublime, et de dévoûment à la gloire de l'aug.·. L.·. des Francs Hyramites; s'il me suffisait de quelques connaissances maçonniques, d'une expérience déjà longue et d'un amour vraiment fraternel pour chacun de vous, oh ! ma conscience serait bien tranquille, et vous me verriez complètement rassuré; mais qu'il y a loin de là aux qualités que vous devez rechercher dans votre vén.·.

Quoi qu'il en soit, mes FF.·., vous me tiendrez compte de mon bon vouloir et de mes efforts, et, avec le concours de vos lumières, si je ne suis point un directeur habile, du moins ne serai-je jamais, je l'espère, un obstacle à votre marche progressive.

Votre marche progressive!..... Voilà, mes FF.·., une grande chose, pleine de prestiges, généralement vénérée, et bien digne d'exciter le noble enthousiasme que je suis heureux de voir briller sur vos fronts. Mais il importe ici de recueillir nos idées et de les bien fixer, car à l'occasion de ce grand mot de progrès, de ce mot magique qui fait vibrer une corde secrète dans tout cœur d'homme, il apparaît de toutes parts un phénomène aussi singulier dans sa production, qu'il pourrait être funeste dans ses résultats : c'est que ce mot sacré est devenu le drapeau banal des doctrines et des vues les plus opposées, et que très probablement c'est en toute bonne foi, que les sectateurs des différentes doctrines se prétendent animés de l'amour du progrès, et affirment tous que l'application de leurs vues en serait la réalisation. Or, quand des doctrines ou des vues contradictoires se prétendent progressives, il peut bien arriver que toutes, au contraire, soient rétrogrades ou que l'une d'elles soit véritablement un progrès, tandis que les autres sont regressives; mais il est absolument impossible que toutes soient progressives effectivement.

Ce phénomène accuse donc un malentendu notoire, une flagrante confusion, sinon

dans l'idée même du progrès, du moins dans ses rapports avec les idées pratiques, ou les moyens de réalisation des vues proposées. Voilà ce qui paraît singulier, surtout à notre époque; et, puisque ce malentendu existe évidemment, il pourrait arriver qu'on se laissât entraîner, tout en voulant le progrès réel, par des doctrines erronées capables de conduire les sociétés à leur ruine, et voilà en quoi ce phénomène pourrait avoir de funestes résultats.

Si nous voulons, mes FF.·., acquérir une preuve irrécusable de ce danger, il nous suffira de jeter les yeux sur quelques faits sinistres et bien déplorables, que signale l'histoire de l'ordre maçonnique.

Au dix-septième siècle, sous prétexte de progrès, les schismes déchiraient la maçonnerie dans toute l'Europe. Chacun voulait imposer ses vues particulières comme étant le but de l'ordre; alors, on vit s'élever une foule de petites sociétés, soi-disant maçonniques, se proposant les fins les plus opposées et les plus déraisonnables. Pour les uns, la maçonnerie devait être une religion nouvelle, et ils n'aboutissaient qu'à la négation de toute religion. Pour les autres, elle était une société de prétendus libres penseurs, marchant droit à l'anéantissement même de tout principe moral, par la prédication des doctrines monstrueuses de l'athéisme et du suicide. Ceux-ci voulaient y voir un but politique, et la transformaient en société plus ou moins séditieuse, et par conséquent intolérable. D'autres, enfin, en faisaient une simple association de plaisir, et y donnaient l'entrée à l'ignoble orgie. Les plus sages tendaient à la réduire au rôle de société purement philanthropique, sans s'apercevoir qu'ils lui ravissaient ainsi tout caractère d'utilité générale, et conséquemment de permanence; dans une telle anarchie, la grande institution périssait. Déplorable et constant effet des fausses vues progressives!

Heureusement, au milieu de ce travail de désorganisation et de ruine, quelques hommes, qui avaient conservé le pressentiment de l'utilité de la maçonnerie au point de vue élevé de l'humanité en général, travaillèrent à la reconstituer, d'abord en Angleterre et en Allemagne, et ensuite en France, et ils la dotèrent de ces constitutions et statuts à la sagesse desquels nous devons la continuité de nos travaux.

Ces lois, promulguées à la suite d'un état de désordre si funeste et qui avaient en vue la destruction de ces abus, offrent, sous leur aspect négatif, les preuves d'une admirable perfection, car elles proscrivent avec soin tous les éléments d'anarchie introduits dans l'institution avec les vues particulières, et il en résulte clairement que la maçonnerie n'est ni une association religieuse, ni une association politique, ni une association de plaisir; mais, sous leur aspect affirmatif, ces mêmes lois sont très réservées, et se bornent, pour ainsi dire, au règlement des formes administratives. Il n'en pouvait être autrement, mes FF.·. : si éminents qu'aient été ces hommes, dont nous bénirons à jamais la mémoire, il était absolument impossible qu'ils pussent établir, ni même pressentir le but spécial de l'institution à notre grande époque. Ces illustres restaurateurs de l'ordre sublime ne pouvaient que préparer les voies de l'avenir, en nous disant : « Rendez-vous dignes de recevoir la lumière par le perfectionnement de vos mœurs, et la pratique des bonnes œuvres envers vos FF.·. »

Mais une autre observation bien grave, que je dois faire ici, c'est que ces préceptes de morale sont insuffisants pour nous diriger dans l'appréciation de nos maximes, de nos devoirs et de nos actes comme maçons ; c'est qu'ils sont absolument impuissants à soumettre toutes les intelligences et à vaincre, par conséquent, les ré-

bellions de la volonté, car ils ne sont autre chose que des règles de sentiment ou de convention, et, à l'un ou à l'autre de ces titres, ils ne peuvent avoir désormais sur l'esprit humain qu'une autorité précaire, ainsi que le démontrent les faits, puisque les statuts et règlements n'ont empêché nulle part les dissidences et les scissions les plus funestes de se produire, soit dans les grands centres maçonniques, soit au sein des loges elles-mêmes.

Ne nous étonnons point, mes FF.·., de ces faits anarchiques, et, comprenons-le bien, de même que nous absolvons nos devanciers et nos contemporains de leur ignorance absolue du but de la maçonnerie à notre époque, parce que, jusqu'ici cette ignorance a été inévitable, ainsi devons-nous excuser les dissidents, et les reconnaître tout à fait innocents dans leur révolte, puisque la faute en est à l'insuffisance et à l'impuissance avérées de nos maximes et de nos lois, comme conséquence inévitable de l'état actuel du développement auquel est parvenue l'intelligence humaine.

En effet, alors que la raison sentimentale était seule réalisée dans l'homme, il ne pouvait s'élever au-delà de la croyance, et l'instinct du bien avec la foi religieuse suffisaient pour soumettre sa volonté. Mais depuis que, vers la fin de la troisième époque historique de l'humanité, et surtout pendant le cours de la quatrième, la raison cognitive, *la haute faculté du pourquoi*, s'est éveillée en lui, l'homme aspire invinciblement à la certitude, qui est devenue la seule loi de sa soumission intellectuelle; et, comme en même temps que cette raison cognitive se réalisait dans son intelligence, il acquérait la conscience de sa dignité, il ne pouvait plus, sans se dégrader à ses yeux, se soumettre qu'à ce qui lui apparaissait comme certainement vrai.

Il faut donc aujourd'hui donner à toutes ces règles sentimentales et conventionnelles, aussi bien qu'aux maximes morales elles-mêmes, une fondation rationnelle, péremptoire. Espérer qu'en dehors de cette condition, elles pourront conquérir l'empire absolu qu'elles doivent pourtant exercer sur l'intelligence et la volonté humaines, ce serait le comble de la folie.

Ainsi, mes FF.·., voici où nous en sommes dans ce siècle si éclairé en comparaison des siècles précédents, quand tout le monde parle de progrès, en sent la nécessité et y aspire effectivement. Nous ignorons presque tous le but vers lequel la Providence nous appelle, et conséquemment la loi du progrès qui lui est subordonnée, puisque *progresser* signifie pour tout le monde : avancer vers un but déterminé. Et, ce qui est plus effrayant encore, les lois morales, ainsi que les règles instinctives et conventionnelles, qui ont servi à nous conduire au point d'élévation où nous sommes parvenus, sont devenues impuissantes à nous faire faire un pas de plus, en raison même des progrès qu'elles ont amenés...

Heureusement, la lumière commence à pénétrer dans cet horrible chaos, et la détermination positive du but spécial de la maçonnerie à notre époque, la fixation de la loi du progrès, ainsi que la fondation péremptoire des lois morales et des règles instinctives, ce triple problème, dont la solution était impossible pour nos pères, se trouve aujourd'hui résolu.

Dans une précédente allocution, mes FF.·., en cherchant avec vous à découvrir l'origine et la mission de la maçonnerie, j'ai dû vous engager à jeter un regard rétrospectif sur la marche imposante de l'humanité à travers les âges, et nous avons reconnu que, sous trois formes différentes d'association, elle a déjà obtenu trois buts

universels, et que ces trois progrès successifs constituent les trois premières époques historiques de l'espèce humaine, savoir :

Première époque. Temps des peuples orientaux, ou association sentimentale des hommes ayant pour but la réalisation du bien-être corporel.

Deuxième époque. Temps des civilisations grecque et romaine, ou association juridique, ayant pour but la réalisation de la justice dans les relations des hommes entre eux, ce qui constitue la liberté politique.

Troisième époque. Temps de la civilisation chrétienne depuis l'avénement du Christ jusqu'à la réformation religieuse par Luther, ou association éthique sous la loi évangélique ayant pour but la fondation de la justice sur le sentiment religieux du devoir et de la fraternité humaine.

Nous avons vu encore que la quatrième époque historique, qui date de la réforme de Luther, et qui a déjà conquis la liberté de la conscience ou de la pensée, a pour but : l'*établissement du règne absolu de la raison et de la charité*.

De plus, nous avons remarqué que ce but auguste de notre époque, comme résultat positif de la philosophie de l'histoire, devenait le criterium du véritable progrès dans toutes les branches du savoir humain, et que nous pouvions désormais juger avec certitude le caractère utile ou nuisible, progressif ou rétrograde, de toute production artistique, littéraire, politique, morale ou scientifique, puisque, évidemment, toutes ces productions doivent, pour être utiles et progressives, avoir un rapport de finalité avec le but providentiel de l'époque, c'est-à-dire qu'elles doivent être de nature à nous en faciliter l'obtention.

Or, mes FF.·., ce grand but est aussi dans la sphère de notre activité propre, la seule véritable loi du progrès ; car reconnaître le but proposé par Dieu lui-même à l'espèce humaine, c'est avouer pour chacun de nous l'obligation de concourir à sa réalisation ; c'est avouer que cette obligation constitue, à notre époque, la moralité de l'homme. Et, de même que chacun de nos actes n'est empreint du sacré caractère de moralité qu'autant qu'il nous fait faire un pas vers ce but, de même aussi, aucune association particulière ne saurait être légitimée que par l'évidence et l'utilité de son concours pour nous en faciliter l'obtention.

Pour formuler cet utile concours, cette haute mission de la maçonnerie, aujourd'hui il faut dire : que son but spécial est de diriger l'humanité vers ses fins providentielles, qui sont l'obtention du vrai et du bien, ou, en d'autres termes, le règne absolu de la raison et de la moralité.

Et, disons-le franchement, si ce but auguste n'était point réellement celui de l'ordre maçonnique, il serait impossible de lui en trouver un que des hommes raisonnables pussent avouer, et cette institution ne mériterait à aucun titre, ni le respect, ni le zèle que nous lui avons voués, ni le sacrifice du temps que nous lui consacrons. A cet égard, aujourd'hui aucune illusion n'est possible ; c'est en vain que tous les statuts des divers orients déclarent que les maçons doivent s'occuper de propager la morale, les sciences et les arts, et que l'ordre est essentiellement philanthropique ; cette déclaration est restée partout à l'état de vœu et de vœu impuissant. Prétendre le contraire en présence des faits, ce serait tout simplemeet un absurde mensonge : car, sans parler de la propagation de la morale, des sciences et des arts, dont nous ne nous occupons nulle part utilement, il est évident qu'il n'est si petite association de charité, si mince confrérie qui ne console plus d'afflictions et ne soulage plus de mi-

sères que l'institution maçonnique. Ici, mes FF.·., vous le comprenez, je ne critique pas, j'apprécie et je dois être vrai. D'ailleurs la mission de la maçonnerie, telle que nous la déduisons du passé historique, de l'état actuel et de l'avenir de l'humanité, est bien autrement grande et salutaire que celle d'une association de bienfaisance. A chacun sa part et son devoir.

J'espère avoir fait passer ma conviction dans vos esprits; j'espère que cette conclusion de tout ce que je vous ai dit : la maçonnerie a pour mission de diriger l'humanité vers le but de notre époque, qui est l'obtention du vrai et du bien, vous paraît aussi claire, aussi inévitable qu'elle me le paraît à moi-même. S'il en était ainsi, je regarderais ce jour comme le plus heureux de mes jours, car j'aurais beaucoup fait pour la gloire de l'ordre et le bonheur de l'humanité.

Ce n'est point assez pourtant de connaître notre but, une grande et sainte tâche nous reste à accomplir encore : c'est l'étude et l'organisation des moyens les plus propres à nous le faire atteindre. Voilà un vaste sujet bien digne de nos laborieuses recherches et de nos plus profondes méditations. La R.·. L.·. des Francs Hyramites à l'O.·. de Rio de Janeiro provoque tous les maçons à cette importante étude, et recevra avec reconnaissance le tribut de tous les efforts et de toutes les lumières.

Mes F.·., un antique usage a prévalu dans les L.·., c'est celui qui oblige le Vén.·., dans les tenues d'installation, à parler aux nouveaux dignitaires et off.·. des devoirs que leur imposent les offices dont ils ont été pourvus. Cette obligation devient nulle pour moi, d'abord parce que je vois à leurs places presque tous les dignitaires de l'année précédente et que nous n'avons qu'à les féliciter tous de la manière dont ils ont rempli leurs offices; et ensuite, quant au petit nombre de ceux qui entrent aujourd'hui en fonction, la L.·. a donné dans le choix qu'elle en a fait une nouvelle preuve de sagacité, de sorte que les éminentes qualités qui distinguent les dig.·. et off.·. de ce R.·. at.·., nous sont un sûr garant du zèle et de l'intelligence qu'ils apporteront dans l'accomplissement de leurs devoirs.

Un seul de vos dig.·., mes FF.·., a mérité un reproche qui lui a été fait en particulier, de la manière la plus amicale et la plus fraternelle : c'est votre Vén.·.. un peu trop enclin à se mêler aux discussions qu'il doit seulement diriger. Il reconnaît avoir mérité ce reproche, et il l'évitera à l'avenir, quoiqu'il soit presque doux d'être repris avec tant de bonté.

Continuons à nous montrer bons maçons et bons FF.·., que jamais l'aigreur de nos paroles ne vienne troubler l'harmonie de nos travaux et la douceur de nos réunions; mais que, toujours, notre langage soit l'heureux et bienfaisant reflet de la sympathie, du dévouement et de la tendre bienveillance dont nos cœurs doivent être remplis pour tous nos FF.·.

Que le G.·. Arch.·. de l'U.·. nous soit en aide!

STROPHES SUR LA CHARITÉ.

PAR LE F∴ NAPOLÉON SALVETTI.

« Partout ses dons versés apaisent la souffrance,
« Et son regard touchant fait croire à l'espérance. »

Architecte des Mondes! A vous, Gloire et Génie!
A vous la volonté qui jamais ne dévie,
A vous seul le pouvoir de tarir tous nos maux,
A vous donc le tribut de nos humbles travaux!

Ineffable trésor, que Dieu dans sa clémence
A placé dans nos cœurs! Que ta suprême essence,
Comme un flambeau divin, vienne guider nos pas
Dans l'aride sentier qui conduit au trépas!
De toutes les vertus n'es-tu pas la plus belle?
Tu vis avec notre âme, et t'enfuis avec elle
Alors que, remontant au céleste séjour,
A Dieu qui la créa, elle vient à son tour
Rendre compte du mal, du bien qu'elle a pu faire,
Et selon ses travaux recevoir son salaire. —
L'égalité pour toi n'est pas un mot trompeur,
Mais bien un droit sacré... c'est celui du malheur!
Et ta main généreuse, ouverte à qui l'implore,
Répand sur tous les maux sa bienfaisante aurore;
L'orphelin qu'une mère abandonne au hasard,
La femme que le vice attire du regard,
Le riche en ses lambris, le pauvre en sa demeure,
La vieillesse qui souffre et l'enfance qui pleure,
Tous sont égaux pour toi, car l'Éternel a dit :
« FAIS LE BIEN SUR LA TERRE, OU CRAINS D'ÊTRE MAUDIT! »
Heureux, trois fois heureux! celui qui dans son âme
A placé ton autel et ta céleste flamme!
Dans les vastes cités comme au sein du désert
Un charme toujours pur à son cœur est offert;
Oui, le bienfait partout porte sa récompense
Et même sur l'ingrat son pouvoir est immense.
Mais il est une époque où ce noble penchant
Doit devenir pour tous un devoir imposant,
Une sublime ardeur qui jamais ne faiblisse,
Un trésor de bonté qui jamais ne tarisse! —
Le printemps a rendu l'espoir au malheureux,
L'été l'a vu sourire aux rayons de ses feux,
L'automne a réchauffé de ses feuilles jaunies
Son visage abattu, ses mains endolories :
L'hiver vient à son tour, sur la nature en deuil,
Étendre les replis de son vaste linceul;
Les champs ont dépouillé leur brillante parure
Et l'onde, sous la neige, a cessé son murmure :
Le vent glacé du nord au loin gronde et mugit,
Tout cède à sa fureur, tout s'étiole et périt!

∴

C'est alors qu'apparaît l'implacable misère !
Hideuse, à demi nue, étalant son ulcère
Sous ses haillons impurs, entraînant sur ses pas
La faim, le désespoir et cet horrible amas
De lambeaux dégoûtants, dont les tristes cohortes
N'ont souvent d'autre abri que le seuil de nos portes ;
Spectres vivants, hagards, que la fatalité
Jette aux bras du suicide ou de l'adversité !...
Dans ces jours si cruels, redoublant d'énergie,
Soudain la Charité s'accroît, se multiplie,
Partout sèche des pleurs : la misère à ses yeux
N'a rien de repoussant, ni même de hideux ;
Compassion, douceur, amour noble et sublime,
Tel est de ses vertus le guide magnanime !
A l'enfant qui grelotte elle assure du pain ;
Au vieillard, qui peut-être aurait vécu demain,
Elle accorde un abri ; à la mère éplorée,
Qui tremble pour les jours d'une fille adorée,
Elle a rendu l'espoir ! — Ange consolateur,
Elle promet à tous un avenir meilleur ;
Partout ses dons versés apaisent la souffrance,
Et son regard touchant fait croire à l'espérance !...

∴

Soyez donc charitable, en tout temps, en tout lieu,
Car vous êtes sur terre à l'image de Dieu !
Sur les bords de l'abîme, où se traîne la vie,
Un malheur réparé, une larme tarie,
Seront, dans la balance, au jour du jugement,
De vos actes divers le plus bel ornement ;
Le joyau précieux dont la vive étincelle
Aura guidé votre âme à la rive éternelle !
Le marbre impérissable où les doigts du destin
Auront gravé ces mots : « IL A FAIT QUELQUE BIEN ! — »

Et nous, humbles enfants de la grande famille,
Réunis en faisceau, sous cet astre qui brille,
Souvenons-nous toujours, soit au sein des grandeurs,
Soit au fond de ce gouffre, asile des douleurs,
Sur le chemin fleuri qui conduit à la gloire
Ou bien au champ d'honneur qui mène à la victoire,
Fussions-nous artisan, poète, roi, soldat,
Rappelons-nous qu'il n'est de véritable éclat
Que celui, qu'ici-bas, la charité nous donne,
Et qu'il est, sur nos fronts, la plus noble couronne !

SOUVERAIN CHAPITRE

DU CHEVALIER ROSE-CROIX PHILOSOPHIQUE.

Ce chapitre est placé au sommet de la hiérarchie maçonnique; il personnifie, en quelque sorte, le sacerdoce de l'ordre, dont il possède les symboles et les arcanes les

plus mystérieux, inconnus au plus grand nombre des initiés : aussi sa mission principale consiste-t-elle dans l'étude des mythes religieux des différents âges de l'humanité, dans les investigations les plus ardues sur tout ce qui se rattache à la théosophie ; mais là ne se borne pas cette mission.

Dépositaire de la saine doctrine, il est encore spécialement chargé d'en développer la partie dogmatique et morale pour l'enseignement des loges et l'édification des FF.·.

Le titre de chev.·. Rose-Croix a deux origines, l'une philosophique et l'autre historique.

Le fondateur de cet ordre est un prêtre séraphique d'Alexandrie, sage d'Egypte, nommé Ormus.

Les chevaliers Rose-Croix, connus depuis le douzième siècle, étaient des philosophes hermétiques, envoyés d'Orient avec la mission de propager en Europe les sciences secrètes.

Mais antérieurement au douzième siècle, les chev.·. Rose-Croix existaient déjà; leur origine remonte aux temps les plus reculés, et la philosophie naturelle, qui était l'objet de leurs recherches, en est incontestablement l'origine primitive.

Leur emblème est une croix, au pied de laquelle est un pélican et au milieu une rose.

La croix représente l'arbre de la science; la rose, les produits brillants de l'imagination et de la poésie.

Le pélican est l'emblème de la mort et de la renaissance perpétuelle de la nature.

Le culte de la croix était établi dans l'île de Cozumel et sur les côtes de l'Yucatan (Mexique), près de 4000 ans avant J.-C.; ce signe était révéré comme la divinité de la pluie, allégorie de la fécondité.

Le sanctuaire est tendu d'une draperie noire parsemée d'étoiles en argent; il y a trente-trois bougies rouges allumées et disposées en trois groupes de onze chacun; ces groupes sont masqués jusqu'au moment indiqué par le rituel.

Il y a trois colonnes, l'une à l'orient, l'autre au midi et la troisième au septentrion, sur le fût desquelles on lit : *Science*, *Aspiration*, *Amour*.

Le trône et l'autel sont également tendus en noir, avec frange en argent; au fond de la salle est un tableau transparent sur lequel est peint une sphère armillaire ; à la droite, un aigle planant dans les airs; à la gauche, un pélican avec ses petits; dans le fond, on voit un arbre dont les racines sont en l'air et les branches en bas.

Ce tableau, ainsi que l'autel, est caché par une draperie noire que l'on fait disparaître après l'ouverture des travaux; devant l'autel est une table triangulaire couverte d'un tapis noir, sur laquelle est posé le livre de la Sagesse, une équerre, un compas et un triangle.

Le Président est nommé Subl.·. maître philosophe, les surveillants et tous les dignitaires très parfaits chevaliers.

Tous les FF.·. sont nommés très éclairés chevaliers.

Les pièces d'écriture des colonnes gravées, les colonnes du midi et du septentrion des vallées, et l'orient le sanctuaire.

Les colonnes gravées dans ce chapitre portent en titre : Au nom de la sainte et indivisible Trinité; pour suscription : Soit en Dieu éternel; et pour finale : Nous avons la faveur d'être, dans l'unité paisible des nombres sacrés, etc.

On date tous les actes de la vallée d'Héredon, au point correspondant du zénith, etc.

Le vêtement des chevaliers est noir, et par-dessus est une dalmatique blanche, brodée en noir, ayant une croix latine rouge devant et derrière; le tablier est en satin blanc doublé et brodé de rouge; sur la doublure est une croix rouge, et sur le devant est brodé l'un des côtés du bijou; le cordon, porté en sautoir, est rouge d'un côté et noir de l'autre, du côté noir est brodée une croix rouge, et du côté rouge une croix noire; le bijou est un compas couronné, ouvert sur un quart de cercle; entre les branches sont, d'un côté, un aigle, et de l'autre un pélican, et entre les deux figures une croix sur laquelle est une rose; le bijou est voilé, le cordon et le tablier sont tournés du côté noir au moment de l'ouverture des travaux.

Ces chev.·. formèrent, des quatre lettres du mot sacré de ce grade Mac.·., les aphorismes suivants :

Ignem Natura Regerando Integrat
Igne Natura Renovatur Integra
Igne Nitrum Roris Invenitur.

D'autres les interprètent comme étant les initiales du nom hébreu des quatre éléments de l'ancienne physique :

Iammim (eau); — *nour* (feu); — *rouahh* (air); — *iabescheh* (terre).

OUVERTURE DES TRAVAUX.

Le subl.·. maître philosophe frappe sept coups de maillet sur l'autel, suivant la batterie, et dit :

« Debout, chevaliers, pour célébrer le mystère de la parole perdue. »

D.·. Très parfait C.·. et très docte deuxième interprète, à quelle heure les travaux du souv.·. chap.·. sont-ils mis en activité?

R.·. S.·. maître, les travaux sont toujours en permanence.

D.·. Pourquoi, très parfait et très docte deuxième interprète?

R.·. Parce que l'œuvre à laquelle est voué le chev.·. Rose-Croix exige le déploiement perpétuel de toutes les puissances de l'homme, et ne souffre d'interruption que pendant les moments réclamés par l'infirmité de la nature créée.

D.·. Très parfait et très docte premier interprète, quels sont les instants que nos traditions concèdent au repos du chev.·. Rose-Croix?

R.·. Le moment des parfaites ténèbres.

D.·. A quelle heure les travaux sont-ils repris, très parfait et très docte deuxième interprète?

R.·. A la première apparition de la lumière.

D.·. Quelle heure est-il, très parfait et très docte premier interprète?

R.·. L'orient blanchit, subl.·. maître, c'est l'heure de nos travaux.

Le sublime maître philosophe dit :

« A l'ordre, chevaliers; le mystère qui nous réunit est un mystère de deuil et de tristesse, débris échappé au grand naufrage et au cataclysme universel; le dépôt sacré des traditions a péri, la science s'est envolée vers les cieux, la parole est perdue. Très parfaits et très doctes premier et deuxième interprètes, parcourez les vallées qui s'étendent devant vos regards, interrogez les échos qui les remplissent, et si la parole frappe vos oreilles, apportez-la dans ce sanctuaire où elle retentira et portera la joie dans le cœur de tous nos chevaliers. »

Les deux parfaits chevaliers demandent le mot sacré à chaque chevalier, l'un parcourant la vallée du nord, l'autre celle du midi; ils commencent par l'occident, et finissent par l'orient; ils donnent la parole au très sage, et retournent à leur place.

Le subl.·. maître dit :

« Très éclairés chevaliers, que vos cœurs s'ouvrent à l'allégresse, que l'hymne de reconnaissance s'élance de nos lèvres; la parole est retrouvée; offrons au subl.·. arch.·. des mondes l'holocauste de reconnaissance. »

Tous les chevaliers se rangent en triangle devant l'autel, de telle sorte que le subl.·. maître forme le sommet du triangle, et les deux parfaits et doctes interprètes les deux angles de la base.

L'encens brûle sur l'autel, le deuil disparaît, le sanctuaire de la vérité est resplendissant de lumière, tous les chevaliers sont à l'ordre, et, levant les yeux au ciel, le subl.·. maître prononce la prière.

PRIÈRE.

« Seigneur, Père de lumière et de vérité, nos pensées et nos cœurs s'élèvent jusqu'au pied de ton trône céleste pour rendre hommage à ta majesté suprême; nous te remercions d'avoir rendu à nos vœux ardents la parole vivifiante et régénératrice. Gloire à toi, mon Dieu! elle a fait luire la lumière au milieu des ténèbres de notre intelligence; accumule encore tes dons sur nous, et que, par la science et par l'amour, nous devenions aux yeux de l'univers tes parfaites images. »

Tous les chevaliers reprennent leur place, le subl.·. maître frappe sept coups suivant la batterie, qui sont répétés par les très parfaits et très doctes interprètes, et dit :

« A la gloire du subl.·. arch.·. des mondes, les travaux sont en activité. »

On fait la bat.·. et l'acc.·. d'usage.

Le très parfait et très docte deuxième interprète dit :

« Chev.·., le souv.·. chap.·. est ouvert. »

Après la lecture de la colonne gravée dans la dernière tenue, plusieurs chev.·. visiteurs sont introduits dans le sanctuaire de la vérité avec les cérémonies d'usage.

Le subl.·. maître adresse, selon l'usage, les questions suivantes au très parfait deuxième interprète :

D.·. Qu'est-ce que la vie?

R.·. La vie n'est autre chose qu'une lutte permanente de l'organisation avec le monde intérieur et extérieur; qu'une série continuelle d'actions et de réactions, de vicissitudes réciproques entre un individu et le reste des molécules; entre une existence et elle-même; la résistance, comme condition de la vie;

Enfin, la vie n'est qu'un rapport : toute philosophie tient dans cette conception; et, en effet, apprendre, ce n'est que différencier; il n'y a pas d'esprit sans discernement, parce qu'il n'est pas de notions sans comparaison. Connaître, c'est distinguer; distinguer, c'est juger, et juger, c'est savoir. Donc, tout savoir n'est qu'un parallèle; nul objet n'est saisissable en lui-même, en lui seul; la perception de quoi que ce soit n'est que l'évaluation de ce qui fait qu'il n'est pas autre que ce qu'il est. Qu'est-ce qu'un solide, abstraction faite d'un liquide et d'un gaz? rien. Qu'est-ce que la vie sans la mort? trois lettres.

Au très parfait premier interprète :

D.·. Qu'est-ce que l'insouciance?

R.·. L'insouciance, fille du courage et de la résignation, émousse les traits de la douleur; amie du pauvre qu'elle concentre tout entier dans le présent, sans lui permettre de regarder en arrière ou de fixer l'avenir, elle soutient l'homme contre le malheur, et lui dit : « Chaque mortel a sa portion de peine et de plaisir, de chagrin et de gaieté, d'espérance et d'inquiétude; il dépend de lui plutôt que de la fortune d'en fixer la mesure; l'état le plus agréable en apparence apporte toujours avec lui des maux dont on ne soupçonnait pas l'existence, et souvent une situation désespérée fait goûter des plaisirs regrettés dans des temps plus heureux; le bonheur laisse passer devant lui ceux qui le poursuivent avec trop d'ardeur; l'impétuosité, le bruit et l'éclat l'épouvantent; il aime à se fixer auprès de ceux qui, se résignant à leur destinée, font pour l'obtenir tout ce que dicte la prudente sagesse, sans renoncer au doux repos de la vertu; et souvent il arrive auprès d'eux par la route que la douleur ou le désespoir avait parcourue; le sombre nuage qui obscurcissait l'horizon, et menaçait d'enfanter la tempête, s'éclaircit en se répandant sous la coupole des cieux, et l'ouragan dévastateur s'élance d'un point nébuleux. Isolé dans le firmament, l'homme, appuyé sur son autel, est calme comme la frégate, émule des vents; tranquille, au milieu des mers orageuses, sur le rocher qui lui sert de retraite, elle voit sans inquiétude les vagues furieuses se heurter en vain contre sa masse pour le renverser.

D.·. Qu'est-ce que la religion?

R.·. La douce religion, fille de l'espérance, développe aux yeux de l'homme ses brillantes destinées; elle occupe son esprit de ses douces promesses; il se voit accompagné d'un protecteur qui le guide au milieu des périls, il entend voltiger autour de lui les ombres de ceux qu'il aimait! Ces ombres applaudissent à ses belles actions et murmurent lorsqu'il écoute la voix des passions ou du crime. Elle le soutient, chancelant, entouré de précipices, au milieu des ténèbres de l'ignorance et de l'erreur; elle console le malheureux expirant, abandonné sur un lit de douleur; si les agents de la destruction chargent de fers ce roi de la nature et le traînent dans la fange, elle brise ses chaînes; ses sublimes inspirations l'élèvent jusqu'à l'Éternel! Elle dit à l'insensé qui, pour s'enhardir dans la carrière du crime, s'écrie : L'Éternel n'existe pas! il n'y a pas d'éternité! — Monstre d'orgueil et d'imperfection, tu abaisses la Divinité jusqu'à toi pour t'élever jusqu'à elle; tu l'enchaînes dans le cercle étroit de tes pensées pour embrasser avec elle l'immensité! tu fais ton idole de la matière! et quels moyens as-tu de t'assurer qu'elle existe hors de tes sens, que l'univers n'est pas une perception de ton âme, comme il est une des idées de l'Éternel? Tu te dis : Qu'ai-je besoin de fatiguer mon imagination par l'idée d'un Dieu qui humilie mon orgueil? La matière a des forces inhérentes qui suffisent à son mouvement; reléguons cet être parmi les enfants de l'imagination. — Non, tu n'as point anéanti cet être supérieur, les preuves de son existence sont écrites en lettres de feu sur la coupole du firmament dans lequel ton esprit s'égare! Quoi! l'homme serait un composé prodigieux de matière dirigée par une intelligence, et l'univers dans lequel il n'est qu'un atome serait produit et dirigé par le hasard! Ces masses étincelantes dans l'immensité seraient éternelles, et celui qui traça leur route périrait! Tes chants pourraient être transmis immortels jusqu'aux siècles endormis dans les ailes du

temps, et l'esprit qui les créa serait anéanti! La cause d'un effet immortel cesserait! Non, cela est impossible! L'idée de l'immortalité de ton âme, de l'existence d'un être supérieur à toi, est-elle donc trop vaste, trop sublime? ne peux-tu soutenir le poids du mot ÉTERNITÉ? Cette immortalité est-elle donc plus étonnante que la faculté de penser que tu accordes à la matière? Ton imagination ne peut-elle concevoir un monde peuplé d'êtres supérieurs à toi; et si ce monde est possible, pourquoi n'existerait-il pas? Ne peut-elle, dans son vol hardi, s'élevant par la pensée au-dessus des êtres plus intelligents et plus parfaits encore, parvenir au souverain de ces génies, au Tout-Puissant?

Si le hasard est le suprême ordonnateur du monde, ce hasard lui-même est un dieu que les mortels à genoux doivent conjurer d'amener un meilleur ordre de choses! Si l'inerte matière a créé la pensée; si l'Éternel est le fils de l'imagination de l'homme, l'idée de son existence étant la plus vaste, la plus sublime de toutes les pensées, l'homme est le créateur de l'univers; le moins imparfait des mortels est le premier des êtres; c'est lui qu'il faut que la terre adore comme son souverain; c'est à lui que les hommes doivent dresser des autels! Prosternés à ses pieds, qu'ils tâchent d'en obtenir les biens après lesquels ils soupirent; qu'ils tâchent d'en obtenir le silence des remords!

Ce serait donc en vain qu'une amante, une mère prosternée sur la tombe d'un mortel adoré, y viendrait user sa douleur, et, dégoûtée de la vie par la perte de ce qu'elle avait de plus cher, voudrait s'élancer avec lui dans l'éternité! Ce serait en vain qu'un homme vertueux et persécuté, soutenu par l'espérance d'un état meilleur, se traînerait avec courage jusqu'à la fin de sa carrière; ils n'y trouveraient que le néant! ce serait en vain que le coupable, dechiré de remords, viendrait pleurer sur la tombe de sa victime et demander pour elle le bonheur!... Puisque l'homme pauvre est dupe de la vertu, puisqu'aucune récompense ne l'indemnisera de ses longues et inutiles privations, il ne lui reste que la ressource du crime et l'art de le cacher! Les liens de la société sont rompus! l'homme doit fuir dans les forêts et s'y rabaisser à la vie des animaux! Qu'il se garde de cultiver son esprit et son cœur! la raison, le savoir et la sensibilité le rendraient le plus malheureux des êtres, si son âme n'est pas immortelle, s'il n'existe pas un Dieu!

Non! l'homme n'est pas le fils du hasard! il n'est point, après sa mort, jeté dans le néant! L'Éternel aurait-il créé des êtres sensibles, inutilement exposés sur le globe aux fureurs des agents de la destruction? des machines dépourvues de sentiments n'eussent-elles pu suffire à ses desseins? Il appartiendrait à l'enfer seul, s'il en avait la puissance, de créer des êtres malheureux pour jouir de leurs tourments. Le coupable, poursuivi par les remords, n'ose fixer ses regards sur cette longue succession de temps qui n'a pas de terme; il tremble à la voix du juge qui l'appelle, et, pour se rassurer, il s'écrie: L'homme n'est que matière; il n'y a pas de Dieu! — mais le mortel vertueux compte sur l'immortalité comme sur une juste récompense (1).

Et la route qui conduit au temple de l'Éternel n'est point âpre, hérissée d'épines: il n'exige pas que les mortels s'abandonnent aux terreurs superstitieuses; que,

(1) Dans l'athéisme, il n'y a rien pour l'imagination et le malheur. L'homme ne se soutient que par l'espérance, ne vit que d'illusions; pourquoi lui enlever les plus douces, les plus brillantes? — La vérité, dit-on, la vérité! — Le fanatisme de cette vérité est donc bien cruel, puisqu'il assimile l'homme aux animaux et lui ravit l'espoir de l'immortalité!

rompant tous les liens qui les attachent aux objets dont ils sont entourés, ils se condamnent aux privations, aux pratiques austères, à la vie contemplative : c'est un état contraire à ses lois. Quel homme, enflé d'un vain orgueil, oserait se dire : — « Je m'éleverai sans cesse par la pensée au-dessus des autres hommes, et, brisant les chaînes qui m'unissent à eux, je fixerai mes regards sur la Divinité ! » Il suffit aux mortels de s'aimer les uns les autres, de soutenir mutuellement le poids de leurs faiblesses, de jouir, sans en abuser, des richesses que la nature leur a prodiguées ; il leur suffit de suivre la secrète inspiration du guide qu'ils portent dans leur cœur : ce guide ne les détournera jamais du chemin de la vertu, mère du vrai bonheur. Ce chemin est le même que celui qui conduit au temple de l'Éternel.

Les chaînes qui attachent l'homme à cette terre ne sont pas trop pesantes, il peut s'élever au-dessus d'elle par la méditation; le monde moral est son véritable empire, et l'Éternel a posé des bornes immuables entre cet empire et celui de la matière : quelle puissance pourrait l'anéantir ? Là sont les vastes régions de la pensée, les royaumes de l'imagination : son esprit, en les parcourant, y trouvera des jouissances que tous les agents du mal ne pourront lui ravir.

L'homme n'a qu'un trajet bien court à faire sur le champ ravagé par les fureurs des agents du génie du mal ; plus il y est persécuté par eux, et plus aisément il se détache de la terre ; les ailes de la mort deviennent son asile, lorsque cette aveugle divinité a brisé la couche épaisse de matière qui enveloppait son âme et donnait prise sur elle aux génies infernaux ; elle brille dans l'espace comme un ange de lumière, les traits de la douleur ne peuvent plus l'atteindre : il voit d'un œil de mépris les cohortes infernales cherchant en vain leur proie sur le limon qu'elle a quitté ; semblable au ver hideux qui, après avoir longtemps rampé sur la terre, objet de dédain et de mépris, se dépouille enfin du masque qui voilait sa beauté, et développant aux rayons de l'astre du jour ses ailes étincelantes, s'élève triomphant au-dessus de ceux qui naguère voulaient l'écraser sous leurs pieds.

L'homme qui n'aspire qu'à la possession de la matière ne conçoit pas le bonheur dont il pourra jouir lorsqu'il en sera séparé : la solitude de l'immensité l'épouvante, il n'y voit rien qui puisse occuper son esprit, il n'y voit aucun objet que son cœur puisse aimer; que fera-t-il pendant l'éternité? Il préfère le néant; mais à peine dégagé de ses liens, il connaîtra combien ses destinées sont sublimes, il bénira la main puissante qui le tirera de ce néant pour lui faire posséder l'éternité : *c'est la religion.*

Au T∴ parfait et docte chev∴ secrétaire :

D∴ Qu'est-ce que la pensée ou son essence réduite à un type autant que possible rudimentaire ?

R∴ La pensée est un mélange ou une indivisibilité, comme l'ont prétendu Hippocrate et Platon.

D∴ Est-ce une force exclusive, un éther, une vapeur ou un phlogistique? Est-ce un rayon, une lueur, ou rien qu'un souffle ?

R∴ La pensée est un *pneuma* très fluide, dit Plutarque ; une fusion de terre et d'eau, dit Anaximandre ; un feu, dit Héraclite; un atome, un insécable, comme l'a écrit Lucrèce ; une parcelle de Dieu, comme l'enseigna Socrate. La pensée est une harmonie, dit Aristodème; une flamme céleste, dit Zénon ; ou, ce qui n'est pas moins subtil, un nombre mu par lui-même, comme l'a supposé Pythagore.

D.·. Est-elle simple?

R.·. La pensée est une mosaïque de facultés appétitives et de facultés perhorrescentes, dit l'*École du Portique ;* un magasin de perceptions et de volontés, dit Malebranche. La pensée est l'influx d'une âme, comme le professait Stahl, et comme l'avait professé Anaxagore. Je déclare que je ne trouve pas ces hypothèses plus satisfaisantes les unes que les autres.

D.·. La pensée est-elle immatérielle ou matérielle?

R.·. La pensée n'est ni matérielle ni immatérielle...

Elle n'est donc pas? Pyrrhon chez les anciens, et Hobbes, de nos jours, l'ont, dit-on, prétendu; c'est le discours d'un fou qui soutient qu'il est mort; l'homme sent qu'il est; il pense, et il est certain qu'il pense, par cela seul qu'il le pense; la pensée existe donc, et la preuve que son existence est écrasante, c'est que la dénégation de la pensée... est elle-même une pensée.

Au T.·. parfait et docte chev.·. orateur.

D.·. Chaque âge de la vie humaine a-t-il ses idées, ses peines comme ses joies, ses aversions et ses désirs; chaque âge enfin a-t-il sa prosopose?

R.·. Oui. Dans la première enfance, l'homme, correspondant à un type animal extrêmement éloigné de son rang ultérieur dans l'échelle des organisés, ne présente qu'une intellection confuse, étourdie par la nouveauté et la multiplicité des impressions. Reconnaître notre mère, voilà à peu près à quoi se borne notre perspicacité jusqu'à quinze ou dix-huit mois. Plus tard, la spontanéité se prononce davantage; troublé et comme ahuri auparavant par les assauts du monde externe, l'enfant alors s'essaie à la réaction, à la comparaison; mais, dépourvu encore d'instruments de révélation précis, privé du débouché de la parole, il continue d'amasser des matériaux de perception : de là, cette tendance continuelle à l'observation, à l'imitation; ne pouvant rien s'expliquer, il regarde et contemple tout. L'enfant est un scrutateur assidu qui bégaie intérieurement en sensations, comme il bégaie en expressions avant de lire; il épèle la pensée : c'est l'âge de l'attention.

Dans la puérilité, la conception prend de la consistance; mais c'est pourtant encore l'instabilité qui la spécialise; une sorte de jectation physiologique entraîne tout l'organisme dans un tourbillon d'émotions perpétuelles aussi vives que disparates; il n'y a peut-être à aucune époque une consommation aussi désordonnée de myotilité et de sensibilité, etc. : c'est l'âge de la mémoire.

Dans la jeunesse, l'incitabilité est à son comble; toutes les incubations de l'adolescence se rompent et se trahissent; il y a comme une éjaculation de toutes les synergies. C'est alors que se dresse, que s'étale avec ses clinquants féeriques le mirage des illusions; l'irritabilité, si j'ose parler ainsi, coule à pleins bords; toutes les capacités se font jour, s'érigent, se lancent. A vingt-cinq ans, l'homme, ainsi que l'a dit Montaigne, est ordinairement ce qu'il sera toujours. C'est le temps des vastes et hardies entreprises, du bouillonnement des passions âcres. Période suraiguë de l'amour, la jeunesse est comme le spasme de la vie; colères, ascétismes, orgueils, jalousies, fanatismes de tous les genres, dévotions et déceptions de toute nature: voilà ses attributs; c'est l'âge de l'imagination. Une attitude moins dévergondée marque la virilité; l'orgasme a disparu, et la sève se concentre. Ce n'est pas qu'il y ait déclin; il y a détente; l'homme s'est replié. Blasé de jour en jour sur les saveurs mielleuses comme sur les amères, il devient moins prodigue de soi et plus d'autrui. Re-

venu des mystifications des fausses amitiés, on sent peu à peu la défiance supplanter la cordialité, l'égoïsme succéder aux effusions imprévoyantes. On marchande longtemps avant d'acheter, et c'est alors aussi que s'allume la pyrexie de la renommée; que se forment et se creusent les ulcères de l'ambition, de l'envie, des intrigues, etc. Tous les attachements ont un cachet d'opiniâtreté comme de circonspection : c'est l'âge du jugement.

Pour ce qui est de la vieillesse, on sait qu'elle peut sur plusieurs points se rapprocher de l'enfance. Dans certains cas pathologiques, la similitude est à peu près complète, comme chez le duc de Marlborough qui pleurait en demandant son dîner, et notre Ill.·. F.·. Monge jouant à soixante ans avec des osselets. On retrouve dans la vieillesse quelque chose de l'insouciance, beaucoup de la susceptibilité, et même parfois de la naïveté, de la candeur de l'enfance; mais elle en diffère à bien des égards. Le vieillard est rarement barbare, et l'enfant est vainement et instinctivement impitoyable. Le vieillard assez fréquemment s'occupe avec ardeur de l'avenir, il thésaurise : c'est à cette époque que l'avarice s'exagère jusqu'à la fatuité. D'autre part, ne se dissimulant qu'à moitié sa décadence, il tâche d'allonger par ses souvenirs le futur avec le passé, et dirige le présent au profit des préjugés auxquels il ne tient que parce qu'ils datent de sa jeunesse. Enfin, la vieillesse s'affecte peu, parce qu'elle regrette beaucoup; le vase rempli n'admet plus guère que des imbibitions superficielles et éphémères : c'est l'âge de l'expérience.

Après ces questions qui ne doivent jamais être les mêmes, le S.·. M.·. ordonne de passer aux conférences.

M. DE N.

(*La suite prochainement.*)

SOUVERAIN CHAPITRE

DES CHEVALIERS ROSES-CROIX PHILOSOPHIQUES.

(Suite et fin.)

CONFÉRENCES.

Le S.·. M.·. au T.·. Parf.·. docte chev.·. prem.·. interp.·.

D.·. Quelle est la première étude d'un philosophe hermétique?

R.·. C'est la recherche des opérations de la nature.

D.·. Quel est le terme de la nature?

R.·. Dieu, comme il en est le principe.

D.·. D'où proviennent toutes les choses?

R.·. De la seule et unique nature?

D.·. En combien de régions la nature est-elle divisée?

R.·. En quatre principales.

D.·. Quelles sont-elles?

R.·. Le sec, l'humide, le chaud, le froid, qui sont les quatre qualités élémentaires, d'où toutes choses dérivent.

D.·. En quoi se change la nature?

R.·. En mâle et femelle.

D.·. A quoi est-elle comparée?

R.·. Au mercure.

D.·. Quelle idée me donnerez-vous de la nature?

R.·. Elle n'est point visible, quoiqu'elle agisse visiblement; car ce n'est qu'un esprit volatil, qui fait son office dans les corps, et qui est animé par l'Esprit universel, que nous connaissons, en Maç.·. vulgaire, sous le respectable emblème de l'Étoile flamboyante.

D.·. Que représente-t-elle positivement?

R.·. Le souffle divin, le feu central et universel, qui vivifie tout ce qui existe.

D.·. Quelles qualités doivent avoir les scrutateurs de la nature?

R.·. Ils doivent être tels que la nature elle-même, c'est-à-dire vrais, simples, patients et constants; ce sont les caractères essentiels qui distinguent les bons Maç.·.

D.·. Quelle attention doivent-ils avoir ensuite?

R.·. Les philosophes doivent considérer exactement si ce qu'ils se proposent est selon la nature, s'il est possible et faisable; car, s'ils veulent faire quelque chose comme le fait la nature, ils doivent la suivre en tout point.

D.·. Quelle route faudrait-il tenir pour opérer quelque chose de plus excellent que la nature ne l'a fait?

R.·. On doit regarder en quoi et par quoi elle s'améliore, et on trouvera que c'est toujours avec son semblable : par exemple, si l'on veut étendre la vertu intrinsèque de quelque métal plus outré que la nature, il faut alors saisir la nature métallique elle-même, et savoir distinguer le mâle et la femelle en ladite nature.

D.·. Où contient-elle ses semences?

R.·. Dans les quatre éléments.

D.·. Avec quoi le philosophe peut-il produire quelque chose?

R.·. Avec le germe de ladite chose, qui en est l'élixir ou la quintessence bien meilleure, et plus utile à l'artiste que la nature même. Ainsi, d'abord que le philosophe aura obtenu cette semence ou ce germe, la nature, pour le seconder, sera prête à faire son devoir.

D.·. Qu'est-ce donc que le germe ou la semence de chaque chose?

R.·. C'est la plus accomplie et la plus parfaite décoction et digestion de la chose même, ou plutôt c'est le baume du soufre, qui est la même chose que l'humide radical dans les métaux.

D.·. Qui engendre cette semence ou ce germe?

R.·. Les quatre éléments, par la volonté de l'Être-Suprême et l'imagination de la nature.

D.·. Comment opèrent les quatre éléments?

R.·. Par un mouvement infatigable et continu, chacun d'eux, selon sa qualité, jetant leur semence au centre de la terre, où elle est réduite et digérée, ensuite repoussée au dehors par les lois du mouvement.

D.·. Qu'entendent les philosophes par le centre de la terre?

R.·. Un certain lieu vide qu'ils conçoivent, et où rien ne peut reposer.

D.·. Où les quatre éléments jettent-ils et reposent-ils donc leurs qualités ou semences?

R.·. Dans l'ex-centre, où sont la marge et circonférence du centre, qui, après qu'il en a pris une due portion, rejette le surplus au dehors, d'où se forment les excréments, les scories, les feux et même les pierres de la nature, de cette pierre brute, emblème du premier état maçonnique.

D.·. Expliquez-moi cette doctrine par un exemple?

R.·. Soit donnée une table bien unie, et sur icelle, en son milieu, dûment assis et posé un vase quelconque rempli d'eau; que, dans son contour, on place ensuite plusieurs choses de diverses couleurs, entre autres qu'il y ait particulièrement du sel, en observant que chacune de ces choses soit bien divisée et mise séparément? puis après, que l'on verse l'eau au milieu, on la verra couler de çà et de là; ce petit ruisseau, venant à rencontrer la couleur rouge, prendra la teinte rouge; l'autre, passant par le sel, contractera de la salaison; car il est certain que l'eau ne change point les lieux, mais la diversité des lieux change la nature de l'eau; de même la semence, jetée par les quatre éléments au centre de la terre, contracte différentes modifications, parce qu'elle passe par différents lieux, rameaux, canaux ou conduits; en sorte que chaque chose naît selon la diversité des lieux, et la semence de la chose parvenant à tel endroit, on rencontrerait la terre et l'eau pure, il en résultera une chose pure; ainsi du contraire.

D.·. Comment et en quelle façon les éléments engendrent-ils cette semence?

R.·. Pour bien comprendre cette doctrine, il faut noter que deux éléments sont graves et pesants, et les autres légers; deux secs et deux humides, toutefois l'un extrêmement sec et l'autre extrêmement humide, et en outre sont masculin et féminin, et chacun est très prompt à produire choses semblables à soi en sa sphère : ces quatre éléments ne reposent jamais, mais ils agissent continuellement l'un et l'autre, et chacun pousse de soi et par soi ce qu'il a de plus subtil. Ils ont leur rendez-vous général au centre, et dans ce centre même de l'Archée, ce serviteur de la nature, où, venant à y mêler leurs semences, ils les agitent et les jettent ensuite au dehors.

On pourra voir ce procédé de la nature et le connaître beaucoup plus distinctement dans les grades sublimes qui suivent celui-ci. Che.·. G.·. Kadosch.

D.·. Quelle est la vraie et première matière des métaux?

R.·. La première matière proprement dite est de double essence, ou double par elle-même. Néanmoins l'une, sans le concours de l'autre, ne crée point un métal : la première et la principale est une humidité de l'air mêlée avec un air chaud, en forme d'une eau grasse, adhérente à chaque chose, pour pure ou impure qu'elle soit.

D.·. Comment les philosophes ont-ils nommé cette humidité?

R.·. Mercure.

D.·. Par qui est-il gouverné?

R.·. Par les rayons du soleil et de la lune.

D.·. Quelle est la seconde matière?

R.·. C'est la chaleur de la terre, c'est à dire une chaleur sèche que les philosophes appellent soufre.

D.·. Tout le corps de la matière se convertit-il en semence?

R.·. Non, mais seulement la huit centième partie qui repose au centre du même corps, ainsi qu'on peut le voir dans l'exemple d'un grain de froment.

D.·. De quoi sert le corps de la matière, relativement à la semence?

R.·. Pour la préserver de toute excessive chaleur, froideur, humidité et sécheresse, et généralement toute intempérie nuisible, contre lesquelles la matière lui sert d'enveloppe.

D.·. L'artiste qui prétendrait réduire tout le corps de la matière en semence, en supposant qu'il puisse y réussir, y trouverait-il en effet quelque avantage?

R.·. Aucun; au contraire, son travail alors deviendrait absolument inutile, parce que l'on ne peut rien faire de bien sitôt que l'on s'écarte du procédé de la nature.

D.·. Que faut-il donc qu'il fasse?

R.·. Il faut qu'il dégage la matière de toutes ses impuretés; car il n'y a point de métal, si pur qu'il soit, qui n'ait ses impuretés, l'un toutefois plus ou moins que l'autre.

D.·. Comment figurons-nous, dans la maçonnerie, la nécessité absolue et préparatoire de cette dépuration ou purification?

R.·. Lors de la première initiation du candidat au grade d'apprenti, quand on le dépouille de tous métaux et minéraux, et que, d'une façon décente, on lui ôte une partie de ses vêtements, ce qui est analogue aux superfluités, surfaces ou scories, dont il faut dépouiller la matière pour trouver la semence.

D.·. A quoi le philosophe doit-il faire le plus d'attention?

R.·. Au point de la nature, et ce point il ne doit pas le chercher dans les métaux vulgaires, parce qu'étant déjà sortis des mains de la formatrice, il n'est plus en eux.

D.·. Quelle en est la raison précise?

R.·. C'est parce que les métaux du vulgaire, principalement l'or, sont absolument morts, au lieu que les autres, au contraire, sont absolument vifs et ont esprit.

D.·. Quelle est la vie des métaux?

R.·. Elle n'est autre chose que le feu, lorsqu'ils sont encore couchés dans leurs mines.

D.·. Quelle est leur mort?

R.·. Leur mort et leur vie sont un même principe, puisqu'ils meurent également par le feu, mais un feu de fusion.

D.·. De quelle façon les métaux sont-ils engendrés dans les entrailles de la terre

R.·. Après que les quatre éléments ont produit leur force ou leur vertu dans le centre de la terre, et qu'ils y ont déposé leur semence, l'archée de la nature, en les distillant, les sublimise à la superficie par la chaleur et l'action d'un mouvement perpétuel.

D.·. Le vent, en se distillant par les pores de la terre, en quoi se résout-il ?

R.·. Il se résout en eau, dans laquelle naissent toutes choses, et ce n'est plus alors qu'une vapeur humide, de laquelle vapeur se forme ensuite le principe principié de chaque chose, et qui sert de première matière aux philosophes.

D.·. Quel est donc ce principe principié servant de première matière aux enfants de la science dans l'œuvre philosophique ?

R.·. Ce sera cette même matière, laquelle, aussitôt qu'elle est conçue, ne peut absolument plus changer de forme.

D.·. Saturne, Jupiter, Mars, Vénus, le Soleil, la Lune, etc., ont-ils chacun des semences différentes ?

R.·. Ils ont tous une même semence ; mais le lieu de leur naissance est la cause de cette différence, encore bien que la nature ait bien plus tôt achevé son œuvre en la procréation de l'argent qu'en celle de l'or, ainsi des autres.

D.·. Comment se forme l'or dans les entrailles de la terre ?

R.·. Quand cette vapeur que nous avons dit est sublimisée au centre de la terre, et qu'elle passe dans les lieux chauds et purs, et où une certaine graisse de soufre adhère aux parois, alors cette vapeur, que les philosophes ont appelé leur mercure, s'accommode et se joint à cette graisse qu'elle sublimise après avec soi, et de ce mélange résulte une certaine onctuosité qui, laissant ce nom de vapeur, prend alors celui de graisse, et venant ensuite à se sublimiser en d'autres lieux, qui ont été nettoyés par la vapeur précédente, et auxquels la vapeur est plus subtile, pure et humide, elle remplit les pores de cette terre, se joint à elle, et c'est alors ce qui produit l'or.

D.·. Comment s'engendre Saturne ?

R.·. Quand cette onctuosité ou graisse parvient à des lieux totalement impurs et froids.

D.·. Comment cette définition se trouve-t-elle au noviciat ?

R.·. Par l'explication du mot profane qui supplée au nom de Saturne, mais que nous appliquons effectivement à tout ce qui réside en lieu impur et froid, ce qui est marqué par l'allégorie du monde, du siècle et de ses imperfections.

D.·. Comment désignons-nous l'œuvre et l'or ?

R.·. Par l'image d'un chef-d'œuvre d'architecture, dont, au détail, nous peignons la magnificence toute éclatante d'or et de métaux précieux.

D.·. Comment s'engendre Vénus ?

R.·. Elle s'engendre alors que la terre est pure, mais mêlée de soufre impur.

D.·. Quel pouvoir a cette vapeur au centre de la terre ?

R.·. De sublimiser toujours, par son continuel progrès, tout ce qui est cru et impur, attirant successivement avec soi ce qui est pur.

D.·. Quelle est la semence de la première matière de toute chose ?

R.·. La première matière des choses, c'est-à-dire la matière des principes principiants, naît par la nature sans le secours d'aucune semence, c'est-à-dire que la

nature reçoit la matière des éléments, de laquelle elle engendre ensuite la semence.

D.·. Quelle est donc, absolument parlant, la semence des choses?

R.·. La semence est un corps, n'est autre qu'un air congelé ou une vapeur humide, laquelle, si elle n'est résoute par une vapeur chaude, devient tout à fait inutile.

D.·. Comment la génération de la semence se renferme-t-elle dans le règne métallique?

R.·. Par l'artifice de l'archée; les quatre éléments, en la première génération de la nature, distillent, au centre de la terre, une vapeur d'eau pondéreuse qui est la semence des métaux, et s'appelle mercure, non à cause de son essence, mais à cause de sa fluidité et facile adhérence à quelque chose.

D.·. Pourquoi cette vapeur est-elle comparée au soufre?

R.·. A cause de sa chaleur interne.

D.·. Que devient la semence après la congélation ?

R.·. Elle devient l'humide radical de la matière.

D.·. De quel mercure doit-on entendre que les métaux sont composés?

R.·. Cela s'entend absolument du mercure des philosophes, et aucunement du mercure commun ou vulgaire, qui ne peut être une semence, ayant lui-même en soi sa semence comme les autres métaux.

D.·. Que faut-il donc prendre précisément pour le sujet de notre matière?

R.·. On doit prendre la semence seule ou grain fixe, et non pas le corps entier, qui est distingué en mâle vif, c'est-à-dire soufre, et en femelle vive, c'est-à-dire mercure. On doit les conjoindre ensemble, afin qu'ils puissent former un germe, d'où ensuite ils arrivent à former un fruit de leur nature.

D.·. Qu'entend donc faire l'artiste dans cette opération ?

R.·. L'artiste n'entend faire aucune chose, sinon de séparer ce qui est subtil de ce qui est épais.

D.·. A quoi se réduit conséquemment toute la combinaison philosophique ?

R.·. Elle se réduit à faire de un deux, et de deux un, et rien de plus.

D.·. Y a-t-il dans la maçonnerie quelque analogie qui indique cette opération ?

R.·. Elle est suffisamment sensible à tout esprit qui voudra réfléchir, en s'arrêtant au nombre mystérieux de trois, sur lequel roule essentiellement toute la science maçonnique.

D.·. Où se trouvent la semence et la vie des métaux et minéraux?

R.·. La semence des minéraux est proprement l'eau qui se trouve au centre et au cœur du minéral.

D.·. Comment la nature opère-t-elle par le secours de l'art?

R.·. Toute semence, quelle qu'elle soit, est de nulle valeur, si par l'art ou par la nature elle n'est mise en une matrice convenable, où elle reçoit sa vie en faisant pourrir le germe et causant la congélation du point pur ou grain fixe.

D.·. Comment la semence est-elle nourrie et conservée ?

R.·. Par la chaleur de son corps.

D.·. Que fait donc l'artiste dans le règne minéral?

R.·. Il achève ce que la nature ne peut finir, à cause de la crudité de l'air, qui, par sa violence, a rempli les pores de chaque corps; non dans les entrailles de la erre, mais dans la superficie.

D.·. Quelle correspondance ont les métaux entre eux ?

R.·. Pour bien entendre cette correspondance, il faut considérer la position des planètes, et faire attention que Saturne est le plus haut de tous, auquel succède Jupiter, puis Mars, le Soleil, Vénus, Mercure et enfin la Lune; il faut observer que les vertus des planètes ne montent pas, mais qu'elles descendent; et l'expérience nous apprend que Mars se convertit facilement en Vénus, et non pas Vénus en Mars, comme étant plus basse d'une sphère; ainsi Jupiter se transmue aisément en Mercure, parce que Jupiter est plus haut que Mercure : celui-là est le second après le firmament, celui-ci est le second au-dessus de la terre, et Saturne le plus haut; la Lune la plus basse; le soleil se mêle avec tous, mais il n'est jamais amélioré par les inférieurs. On voit clairement qu'il y a une grande correspondance entre Saturne et la Lune, au milieu desquels est le Soleil; mais à tous ces changements le philosophe doit tâcher d'administrer le Soleil.

D.·. Quand les philosophes parlent de l'or ou de l'argent, d'où ils extraient leur matière, entendent-ils parler de l'or ou de l'argent vulgaire?

R.·. Non, parce que l'or et l'argent vulgaire sont morts, tandis que ceux des philosophes sont pleins de vie.

D.·. Quel est l'objet de la recherche des Maçons?

R.·. C'est la connaissance de l'art de perfectionner ce que la nature a laissé imparfait dans le genre minéral, et d'arriver au trésor de la pierre philosophale.

D.·. Qu'est-ce que cette pierre?

R.·. La pierre philosophale n'est autre chose que l'humide radical des éléments parfaitement purifiés et amenés à une heureuse fixité, ce qui fait qu'elle opère de si grandes choses pour la santé, la vie résidant uniquement dans l'humide radical.

D.·. En quoi consiste le secret de faire cette admirable œuvre?

R.·. Ce secret consiste à savoir tirer de puissance en acte le chaud inné, ou le feu de nature renfermé dans le centre de l'humide radical.

D.·. Quelles sont les précautions qu'il faut prendre pour ne pas manquer à l'œuvre?

R.·. Il faut avoir grand soin d'ôter les excréments de la matière, et ne songer qu'à avoir le noyau ou le centre, qui renferme toute la vertu du mixte.

D.·. Pourquoi cette médecine guérit-elle toutes sortes de maux?

R.·. Cette médecine a la vertu de guérir toutes sortes de maux, non pas à raison de ses différentes qualités, mais en tant seulement qu'elle fortifie puissamment la chaleur naturelle, laquelle excite doucement, au lieu que les autres remèdes l'irritent par un mouvement trop violent.

D.·. Comment me prouverez-vous la vérité de l'art à l'égard de la teinture?

R.·. Cette vérité est fondée premièrement sur ce que la poudre physique étant faite de la même manière dont sont formés les métaux, à savoir, l'argent vif; elle a la faculté de se mêler avec eux dans la fusion, une nature embrassant aisément une autre nature qui lui est semblable; secondement, sur ce que les métaux imparfaits n'étant tels que parce que leur argent vif, mur et cuit, et proprement un pur feu, leur peut aisément communiquer la maturité et les transmuer en sa nature, après avoir fait attraction de leur humide cru, c'est-à-dire de leur argent vif qui est la seule substance qui se transmue, le reste n'étant que scories et excréments qui sont rejetés dans la projection.

D.·. F.·. 2e surveillant, quelle route doit suivre le philosophe pour parvenir à la connaissance et à l'exécution de l'œuvre physique ?

R.·. La même route que le grand architecte de l'univers employa à la création du monde, en observant comment le chaos fut débrouillé.

D.·. Quelle était la matière du chaos?

R.·. Ce ne pouvait être autre chose qu'une vapeur humide, parce qu'il n'y a que l'eau, entre les substances créées, qui se termine par un terme étranger et qui soit un véritable sujet pour recevoir les formes.

D.·. Donnez-moi un exemple de ce que vous venez de dire.

R.·. Cet exemple peut se prendre des productions particulières des mixtes, dont les semences commencent toujours par se résoudre en une certaine humeur, qui est le chaos particulier duquel ensuite se tire, comme par irradiation, toute la forme de la plante; d'ailleurs, il faut observer que l'Écriture ne fait mention, en aucun endroit, que de l'eau pour sujet matériel sur lequel l'esprit de Dieu était porté, et la lumière pour forme universelle.

D.·. Quel avantage le philosophe peut-il tirer de cette réflexion, et que doit-il particulièrement remarquer dans la manière dont l'Être suprême créa le monde?

R.·. D'abord il observera la matière dont le monde a été créé, il verra que de cette masse confuse, le Souverain artiste commença par faire l'extraction de la lumière, qui, dans le même instant, dissipa les ténèbres qui couvraient la surface de la terre, pour servir de forme universelle à la matière. Il concevra ensuite facilement que, dans la génération de tous les myxtes, il se fait une espèce d'irradiation et une séparation de la lumière d'avec les ténèbres, en quoi la nature est perpétuellement imitatrice de son créateur. Le philosophe comprendra pareillement comme, par l'action de cette lumière, se fit l'étendue ou autrement le firmament, séparateur des eaux d'avec les eaux. Le ciel fut ensuite créé de corps lumineux; mais les choses supérieures étant trop éloignées des inférieures, il fut besoin de créer la lune, comme flambeau intermédiaire entre le haut et le bas, laquelle, après avoir reçu les influences célestes, les communique à la terre; le Créateur, rassemblant ensuite les eaux, fit apparoir le sec.

D.·. Combien y a-t-il de cieux?

R.·. Il n'y en a qu'un, à savoir le firmament, séparateur des eaux d'avec les eaux; cependant on en admet trois : le premier, qui est depuis le dessus de nous, où les eaux raréfiées s'arrêtent et retombent, jusqu'aux étoiles fixes; et dans cet espace sont les planètes et les étoiles errantes; le second, qui est le lieu même des étoiles fixes; le troisième, qui est le lieu des eaux sur célestes.

D.·. Pourquoi la raréfaction des eaux se termine-t-elle au premier ciel et monte-t-elle par delà ?

R.·. Parce que la nature des choses raréfiées est de s'élever toujours en haut, et parce que Dieu, dans ses lois éternelles, a assigné à chaque chose sa propre sphère.

D.·. Pourquoi chaque corps céleste tourne-t-il invariablement comme autour d'un axe, sans décliner ?

R.·. Cela ne vient que du premier mouvement qui lui a été imprimé, de même qu'une masse pesante mise en balan, et attachée à un simple fil, tournerait toujours également, si le mouvement était toujours égal.

D.·. Pourquoi les eaux supérieures ne mouillent-elles point?

R.·. A cause de leur extrême raréfaction. C'est ainsi qu'un savant chimiste peut tirer plus d'avantage de la science de la raréfaction que tout autre.

D.·. De quelle manière est composé le firmament ou l'étendue?

R.·. Le firmament est l'air, dont la nature est beaucoup plus convenable à la lumière que l'eau.

D.·. Après avoir séparé les eaux du sec et de la terre, que fit le Créateur pour donner lieu aux générations?

R.·. Il créa une lumière particulière destinée à cet office, laquelle il plaça dans le feu central, et tempéra ce feu par l'humidité de l'eau et la froideur de la terre, afin de réprimer son action, et que sa chaleur fût plus convenable au dessein de son auteur.

D.·. Quelle est l'action de ce feu central?

R.·. Il agit continuellement sur la matière humide qui lui est la plus voisine, dont il fait élever une vapeur, qui est le mercure de la nature, et la première matière des trois règnes.

D.·. Comment se forme ensuite le soufre de la nature?

R.·. Par la double action ou plutôt réaction de ce feu central sur la vapeur mercurielle.

D.·. Comment se fait le sel marin?

R.·. Il se forme par l'action de ce même feu sur l'humidité aqueuse, lorsque l'humidité aérienne, qui y est renfermée, vient à s'exhaler.

D.·. Que doit faire le philosophe vraiment sage, lorsqu'une fois il a bien compris le fondement et l'ordre qu'observa le grand architecte de l'univers pour la construction de tout ce qui existe dans la nature.

R.·. Il doit être, autant qu'il se peut, un copiste fidèle de son Créateur; dans son œuvre physique, il doit faire son chaos tel qu'il fut effectivement, séparer la lumière des ténèbres, former son firmament séparateur des eaux d'avec les eaux, et accomplir enfin parfaitement, en suivant la marche indiquée, tout l'ouvrage de la création.

D.·. Avec quoi fait-on cette grande et sublime opération?

R.·. Avec un seul corpuscule ou petit corps qui ne contient, pour ainsi dire, que fèces, saletés, abominations, duquel on extrait une certaine humidité ténébreuse et mercurielle qui comprend en soi tout ce qui est nécessaire au philosophe, parce qu'il ne cherche en effet que le vrai mercure.

D.·. De quel mercure doit-il donc se servir pour l'œuvre?

R.·. D'un mercure qui ne se trouve point tel sur la terre, mais qui est extrait des corps, et nullement du mercure vulgaire, comme il a été dit.

D.·. Pourquoi ce dernier n'est-il pas le plus propre à notre œuvre?

R.·. Parce que le sage artiste doit faire attention que le mercure vulgaire ne contient pas en soi la quantité suffisante de soufre, et que, par conséquent, il doit travailler sur un corps créé par la nature, dans lequel elle-même aura joint ensemble le soufre et le mercure, lesquels l'artiste doit séparer.

D.·. Que doit-il faire ensuite?

R.·. Les purifier et les rejoindre derechef.

D.·. Comment appelez-vous ce corps-là?

R.·. Pierre brute, ou chaos, ou illiaste, ou hylé.

D.·. Est-ce la même pierre brute dont le symbole caractérise nos premiers grades?

R.·. Non, parce que, comme il a été déjà dit, l'argent vif vulgaire n'a pas avec lui l'agent externe.

D.·. Comment cela est-il désigné en maçonnerie ?

R.·. Par le mot de profane, en nommant tel tout sujet qui n'est pas propre à l'œuvre maçonnique.

D.·. D'où provient que l'argent vif vulgaire n'a pas avec lui son agent externe?

R.·. De ce que, lors de l'élévation de la double vapeur, la commotion est si grande et si subtile, qu'elle fait évaporer l'esprit ou l'argent, à peu près comme il arrive dans la fusion des métaux ; de sorte que la seule partie mercurielle reste privée de son mâle ou agent sulfureux, ce qui fait qu'elle ne peut jamais être transmuée en or par la nature.

D.·. Combien de sortes d'or distinguent les philosophes ?

R.·. Trois sortes : l'or astral, l'or élémentaire et l'or vulgaire.

D.·. Qu'est-ce que l'or astral ?

R.·. L'or astral a son centre dans le soleil, qui le communique par ses rayons, en même temps que sa lumière, à tous les êtres qui lui sont inférieurs. C'est une substance ignée, et qui reçoit une continuelle émanation des corpuscules solaires qui pénètrent tout ce qui est sensif, végétatif.

D.·. Est-ce dans ce sens qu'il faut considérer le soleil peint au tableau des premiers grades de l'Ordre?

R.·. Sans difficulté ; toutes les autres interprétations sont des voiles pour déguiser au candidat les vérités philosophiques qu'il ne doit point apercevoir du premier coup d'œil, et sur lesquelles il faut que son esprit et ses méditations s'exercent.

D.·. Qu'entendez-vous par or élémentaire ?

R.·. C'est la plus pure et la plus fixe portion des éléments et de toutes les substances qui en sont composées, de sorte que tous les êtres sublunaires des trois genres contiennent dans leur centre un précieux grain de cet or élémentaire.

D.·. Comment est-il figuré chez nos frères les maçons ?

R.·. Ainsi que le soleil, au tableau, indique l'or astral, la lune signifie son règne sur tous les corps sublunaires qui lui sont subjacents, contenant en leur centre le grain fixe de l'or élémentaire.

D.·. Expliquez-moi l'or vulgaire ?

R.·. C'est le plus beau métal que nous voyons, et que la nature puisse produire, aussi parfait en soi qu'inaltérable.

D.·. Où trouve-t-on sa désignation aux symboles de l'art maç.·. ?

R.·. Dans les trois médailles, etc. ; le triangle, le compas et tous autres bijoux ou instruments représentatifs, comme l'or pur.

D.·. De quelle espèce d'or est la pierre des philosophes?

R.·. Elle est de la seconde espèce, comme étant la plus pure portion de tous les éléments métalliques après sa purification, et alors il est appelé or vif philosophique.

D.·. Que signifie le nombre quatre adopté dans le Grand Écossisme de Saint-André d'Écosse, le complément des progressions maçonniques?

R.·. Outre le parfait équilibre et la parfaite égalité des quatre éléments dans la pierre physique, il signifie quatre choses qu'il faut faire nécessairement pour l'accomplissement de l'œuvre, qui sont : composition, altération, mixtion et union, les-

quelles, une fois faites dans les règles de l'art, donneront les fils légitimes du soleil, et produiront le phénix, toujours renaissant de ses cendres.

D.·. Qu'est-ce que c'est que l'or vif des philosophes?

R.·. Ce n'est autre chose que le feu du mercure, ou cette vertu ignée, renfermé dans l'humide radical, à qui il a déjà communiqué la fixité et la nature du soufre, d'où il est émané, le soufre des philosophes ne laissant pas aussi d'être appelé mercure, à cause que toute sa substance est mercurielle.

D.·. Quel autre nom les philosophes donnent-ils à leur or vif?

R.·. Ils l'appellent aussi leur soufre vif ou leur vrai feu, et il se trouve renfermé en tout corps, et nul corps ne peut subsister sans lui.

D.·. Où faut-il chercher notre or vif ou notre soufre vif et notre vrai feu.

R.·. Dans la maison du mercure.

D.·. De quoi ce feu vit-il?

R.·. De l'air.

D.·. Donnez-moi une comparaison du pouvoir de ce feu?

R.·. Pour exprimer cette attraction du feu interne, on ne peut pas donner une meilleure comparaison que celle de la foudre, qui n'est d'abord qu'une exhalaison sèche et terrestre, unie à une vapeur humide; mais qui, à force de s'exhaler, venant à prendre la nature ignée, agit sur l'humide qui lui est inhérent, qu'elle attire à soi, et transmue en sa nature; après quoi, elle se précipite avec rapidité vers la terre, où elle est attirée par la nature fixe, semblable à la sienne.

D.·. Que doit faire le philosophe après qu'il aura extrait son mercure?

R.·. Il doit l'amener ou réduire de puissance en acte.

D.·. La nature ne peut-elle pas le faire d'elle-même?

R.·. Non, parce qu'après une première sublimation elle s'arrête, et, de la matière ainsi disposée, s'engendrent les métaux.

D.·. Qu'entendent les philosophes par leur or et par leur argent?

R.·. Les philosophes donnent le nom d'or à leur soufre, et celui d'argent à leur mercure.

D.·. D'où les tirent-ils?

R.·. Je vous ai dit qu'ils tirent d'un corps homogène, où ils se trouvent avec abondance, et d'où ils les savent extraire l'un et l'autre par un moyen admirable et tout à fait philosophique.

D.·. Dès que cette opération sera dûment faite, que doit-on faire ensuite?

R.·. On doit faire son amalgame philosophique avec une très grande industrie, lequel pourtant ne peut s'exécuter qu'après la sublimation du mercure et sa due préparation.

D.·. Dans quel temps unissez-vous votre matière avec l'or vif?

R.·. Ce n'est que dans le temps qu'on l'amalgame, c'est-à-dire par le moyen de cet amalgame, on introduit en lui le soufre pour ne faire ensemble qu'une seule substance, et, par l'addition de ce soufre, l'ouvrage est abrégé et la teinture augmentée.

D.·. Que contient le centre de l'humide radical?

R.·. Il contient et cache le soufre, qui est couvert d'une écorce dure.

D.·. Que faut-il faire pour l'appliquer au grand œuvre?

R.·. Il faut la tirer de ses prisons avec beaucoup d'art, et par la voie de la putréfaction.

D.·. La nature a-t-elle dans les mines un menstrue convenable, propre à dissoudre et à délivrer ce soufre ?

R.·. Non, à cause qu'il n'a pas un mouvement local; car, si elle pouvait derechef dissoudre, putréfier et purifier le corps métallique, elle nous donnerait elle-même la pierre physique, c'est-à-dire un soufre exalté et multiplié en vertu.

D.·. Comment m'expliqueriez-vous par un exemple cette doctrine?

R.·. C'est encore par la comparaison d'un fruit ou d'un grain, qui est derechef mis dans une terre convenable pour y pourrir, et ensuite pour multiplier. Or, le philosophe qui connaît le bon grain, le titre de son centre, le jette dans la terre qui lui est propre, après l'avoir bien fumée et préparée, et là, il se subtilise tellement, que sa vertu prolifique s'étend et se multiplie à l'infini.

D.·. En quoi consiste donc tout le secret pour la semence?

R.·. A bien connaître la terre qui lui est propre.

D.·. Qu'entendez-vous par la semence dans l'œuvre des philosophes ?

R.·. J'entends le chaud inné, ou l'esprit spécifique renfermé dans l'humide radical; ou la moyenne substance de l'argent vif, qui est proprement le sperme des métaux, lequel renferme en soi la semence.

D.·. Comment délivrez-vous le soufre de ses prisons ?

R.·. Par la putréfaction.

D.·. Quelle est la terre des minéraux ?

R.·. C'est leur propre menstrue.

CATHÉCHISME DU SOUV.·. CHAPITRE.

Après les conférences, le Subl.·. Maître annonce l'instruction (catéchisme) du Souv.·. Chapitre ; il frappe un coup de maillet, et dit :

D.·. Très parfait premier chev.·., êtes-vous rose-croix ?

R.·. Très sage, tous les chevaliers me reconnaissent comme tel.

D.·. Qu'est-ce qu'un rose-croix ?

R.·. C'est un maçon qui, après avoir travaillé tous les degrés inférieurs de l'initiation, se livre à l'étude des forces primitives de la nature, et à la recherche des causes fécondes.

D.·. D'où vient le nom de rose-croix ?

R.·. Ce nom a deux origines, l'une historique, l'autre philosophique.

Les roses-croix sont connus en Europe depuis le douzième siècle : c'étaient des philosophes hermétiques, venus d'Orient pour propager en Europe les sciences secrètes. Trois d'entre eux fondèrent en Écosse un Athénée philosophique, dit des Maçons d'Orient. Leurs travaux ne se bornaient pas à des recherches philosophiques; plusieurs d'entre eux s'étaient joints aux croisés pour combattre en Palestine, et de là leur vient le nom de chevaliers; mais, antérieurement au douzième siècle, les roses-croix existaient. Leur origine s'est perdue dans les temps les plus reculés, et la philosophie naturelle, qui était l'objet de leurs recherches, est incontestablement la plus primitive des philosophies.

D.·. Quel est l'emblème des roses-croix?

R.·. C'est une croix au pied de laquelle est un pélican, et au milieu une rose.

D.·. Que signifie cet emblème ?

R.·. La croix représente l'arbre de la science ; la rose représente les produits brillants de l'imagination et de la poésie; le pélican est l'emblème de la mort et de la renaissance perpétuelle de la nature.

Les légendes qui veulent que ces emblèmes soient empruntés uniquement au christianisme ne sont pas dans le vrai, car le christianisme lui-même n'est qu'une réalisation de ce mythe primitif.

D.·. Quel est le mot sacré?

R.·. Ce mot ne se donne pas; il s'épelle.

D.·. Pourquoi cela?

R.·. Parce que ce n'est pas un mot significatif par lui-même; ce n'est qu'une réunion d'initiales.

Le très sage et le très parfait premier chevalier épellent alternativement le mot sacré. Le très sage continue :

D.·. Que signifie ce mot sacré ?

R.·. Ce sont les initiales, en langue hébraïque, du nom des quatre éléments primitifs connus dans l'ancienne physique. C'est à tort que quelques rituels veulent y retrouver l'inscription mise sur la croix de Jésus-Christ.

D.·. Donnez-moi le mot de passe.

On le donne.

R.·. Ce mot signifie : Dieu avec vous.

D.·. Donnez-moi le signe ?

On le donne.

R.·. Il rappelle, ainsi que l'attouchement, l'emblème du grade.

Donnez l'attouchement.

On le donne.

D.·. Quel âge avez-vous comme rose-croix?

R.·. Trente-trois ans ; c'est l'âge de perfection de la vie humaine.

D.·. Faites la batterie.

On la fait.

R.·. Elle signifie les sept périodes cycliques de la création de l'univers.

D.·. Pourquoi, dans la réception du rose-croix, le temple est-il tendu en noir?

R.·. C'est le deuil de la parole perdue, et, en outre, pour rappeler que l'homme n'arrive aux dernières initiations qu'après être passé par la mort.

D.·. Que signifie l'arbre renversé ?

R.·. Il signifie le monde, qui, dans les traditions de l'antiquité, est ainsi représenté, conformément à ce passage des Védas : « Le monde, figuier éternel, élance ses racines dans les cieux, étend ses branches sur l'abîme. »

D.·. Que signifie la sphère armillaire ?

R.·. Elle est l'emblème des sciences exactes, objet des études des roses-croix.

D.·. Que signifie l'aigle ?

R.·. La recherche audacieuse, et le génie qui contemple fixement la vérité, ainsi que l'aigle regarde le soleil.

Après le catéchisme, le T.·. parfait ch.·. maître des cérémonies parle sur le caractère divin de la maç.·., ses aspirations incessantes; traite le beau idéal dont le type

suprême réside tout entier dans la Divinité, définit l'art comme le véhicule le plus énergique du progrès social.

Le T.·. Parfait Chev.·. Orateur prononce un discours sur la maçonnerie, décrit ses vicissitudes à travers les âges, la conservation providentielle de cet Ordre vénéré, qui, traversant les désastres qui engloutirent l'empire romain, survécut à sa décadence ; il débrouille le chaos qui recouvre le moyen-âge, perce ses épaisses ténèbres, trace son réveil, explique son rayonnement sur les grands hommes, sur les penseurs illustres que renferme la Maç.·., et enfin énumère les services importants qu'elle rendit à la civilisation et à l'humanité.

SUSPENSION DES TRAVAUX.

Le Subl.·. G.·. Maître dit debout et à l'ordre, Chevaliers, pour suspendre les travaux.

D.·. Très Parfait et Docte Premier Interprète, à quelle heure les travaux du souverain chapitre sont-ils suspendus ?

R.·. Subl.·. Maître, à l'heure des parfaites ténèbres.

D.·. Quelle heure est-il, Très Parfait et Docte Deuxième Interprète ?

R.·. Subl.·. Maître, les parfaites ténèbres règnent à l'orient et à l'occident.

Le Subl.·. Maître dit :

Puisque c'est l'heure de suspendre nos travaux, joignez-vous à moi, Chevaliers, pour remercier le Tout-Puissant des faveurs qu'il a daigné répandre sur nous pendant cette journée.

PRIÈRE.

Dieu Souv.·., ta bonté paternelle nous appelle au repos ; reçois l'hommage de notre reconnaissance et de notre amour, et, pendant que le sommeil fermera nos paupières, que l'œil de l'âme, éclairé de tes splendeurs, plonge de plus en plus dans les profondeurs de tes divins mystères.

Le Très Sage frappe 7 coups, qui sont répétés par les Très Parf.·. 1er et 2e Chev.·., et dit :

A la gloire du Sublime Architecte des mondes, au nom du....., et sous les auspices du.... les travaux du Souv.·. Chap..· sont suspendus.

Allez en paix, Chevaliers, et que l'esprit de Dieu veille à jamais sur vous !

A moi Ch.·. L'on fait la batterie, etc.

Marconis de Nègre.

L'INITIATION D'ODIUS

AU TEMPLE DES SECTATEURS DE MÉNÈS.

D'Odius, déjà initié au premier et deuxième degrés des mystères maç.·., parcourait l'Égypte, terre classique des beaux-arts, dans le but de pénétrer les derniers secrets de la science mystique. Il se présente donc au seuil du pronaos du temple des

sectateurs de Mènès, séant à la vallée du Caire; il frappe les trois coups mystiques, la porte s'ouvre, mais au moment où il allait monter les trois degrés qui conduisent au sanctuaire, le céryce lui présente la main droite en signe d'amitié fraternelle, car il a fait le salut d'usage et donné le mot de passe des mélanéphoris. Cependant, avant de l'introduire dans le temple, on lui fait subir un examen sévère ; enfin il comparaît devant les vingt et un patriarches de l'ordre, réunis sous la présidence du Sublime Maître du grand œuvre; le grand hiérophante survint au même instant et lui dit : « Arrête ! mortel audacieux, qui, sans être complètement purifié, oses pénétrer jusqu'ici, apprends que tu ne peux entrer dans le sanctuaire de la vérité que par la mort ! Persistes-tu, en présence de cette déclaration, à être initié à nos mystères sacrés? Consens-tu à quitter cette vie, pleine de frivolités, et à remplir les devoirs qui te seront imposés ?

Sur la réponse affirmative d'Odius, l'hiérophante, s'étant approché, lui présente l'acacia et l'invite à suivre le céryce.

Le vingt-septième soleil de feu avait commencé sa course, le céryce, un flambeau à la main, le fit descendre dans un chemin étroit, qui les conduisit au milieu d'un gouffre.

— Qui vient ici ? s'écrièrent des voix lugubres.

— Un initié qui aspire à la sagesse.

— Remonte au séjour des vivants et demande aux philosophes de t'enseigner ce que les profanes ont nommé la sagesse, dit lentement une voix mâle et sonore.

— Ils ne m'ont appris jusqu'ici, répondit le néophyte, qu'à constater mon ignorance et la leur; ils m'ont laissé flotter, sans pilote, entre le doute et l'erreur.

— L'ignorance et l'erreur sont des crimes, reprit la voix avec indignation, quand elles sont le résultat de l'indifférence pour la vérité. Tremble, si une lâche paresse a déshonoré ta vie. Tremble si le vice a souillé ton cœur et flétri tes jours ?

A ces mots, le céryce éteint son flambeau et disparaît ; autour du néophyte règne un silence de mort que rien ne trouble.

Une atmosphère étouffante et chargée de vapeurs aromatiques oppressait sa poitrine haletante ; il hâte sa marche pour échapper à la suffocation, mais le sentier, au lieu de s'élargir, se rétrécissait toujours davantage, et de ses deux mains il put toucher de chaque côté une rangée non interrompue de cercueils dressés contre la muraille.

Le courage du néophyte ne fut point ébranlé par cette épreuve. Il savait que, pour arriver à la vie de l'intelligence, il fallait sonder sans terreur le mystère de la mort physique. Cependant, le point lumineux vers lequel il se dirigeait, loin de s'agrandir progressivement, suivant les lois de la perspective, diminuait au contraire de grandeur et d'intensité à chaque pas qu'il faisait pour s'en rapprocher. Bientôt cette faible lueur disparut tout à fait, le néophyte continue sa marche jusqu'à ce qu'il vînt se heurter contre un bloc de granit placé en travers de la voie. Il essaye vainement de le mouvoir ; mais il ne l'eut pas plutôt frappé, que le bloc tourna sur un pivot et lui livra passage.

Cet obstacle franchi, le néophyte sentit que la voie qui suivait s'enfonçait rapidement dans les entrailles de la terre. Tout à coup ses deux pieds glissèrent à la fois sur une surface humide, il fut précipité dans un bassin profond, rempli d'une eau glacée ; il atteignit avec peine l'autre bord, où des degrés étaient pratiqués et atten-

dit que le stalista lui posât les questions d'usage, après avoir complété sa purification en le replongeant deux fois dans les eaux du bassin.

Le stalista lui dit :

— La purification matérielle que tu viens de subir n'a aucune valeur à nos yeux, si ton âme reste souillée par des pensées impures, si ta vie n'a pas été chaste et tes actions toujours guidées par les conseils de la sagesse.

Le néophyte répond :

J'ai toujours pratiqué la vertu comme il m'était donné de la comprendre. J'ai appris à combattre et à vaincre mes folles passions et j'ai réussi souvent à les dompter, parce que j'ai su me respecter moi-même.

Satisfait de cette réponse, le stalista prit le néophyte par la main et lui fit remonter un sentier en pente douce qui le conduisit à la porte d'une immense salle où se trouvent réunis encore une fois les vingt et un patriarches présidés par le Sublime Maître du grand œuvre.

— Que demandes-tu? lui dit le grand maître.

— Je demande, répond le néophyte, le complément de l'initiation à nos sublimes mystères.

— Qu'as-tu fait pour obtenir cette faveur ?

— J'ai résolu tous les problèmes qui m'ont été soumis.

Après avoir posé à l'aspirant des questions sur la doctrine de la dyade, origine des contrats, loi d'un combat éternel entre le bien et le mal, entre la lumière et les ténèbres, entre la matière et le principe générateur, sur la loi d'harmonie qui doit fondre ces éléments contraires en un seul tout digne de correspondre à l'œuvre du grand inconnu, du Subl.·. Arch.·. des mondes. Jamais questions ne furent résolues avec une plus rare sagacité par une intelligence plus vaste et plus rapide.

Le Subl.·. Maître du grand œuvre fait alors un signe incompris du néophyte, et les patriarches se groupent de manière à former un triangle, dont le G.·. Maître occupe le sommet.

Après quelques minutes de délibération, le triangle s'ouvre par sa base, et ne forme plus qu'un angle droit.

— Ta demande est accordée, dit le Subl.·. M.·. du grand œuvre, les titres que tu nous as confiés te seront rendus au retour du pénible voyage que tu vas entreprendre. Ta conduite passée nous fait espérer que tu suivras, sans faiblir, la ligne droite qui mène au point parfait du triangle. Notre bon F.·. céryce voudra bien t'accompagner. Allez tous deux, et que le Subl.·. Arch.·. des mondes soit avec vous!

Une porte masquée s'ouvre à droite; le néophyte s'y engage à la suite du céryce; elle donne accès dans une vaste pièce voûtée, éclairée par une lampe suspendue au centre de la salle. Les murs sont tellement dégradés, qu'ils menacent ruine de toutes parts.

Tout à coup le néophyte sent le plancher se mouvoir et fléchir sous ses pieds ; des pierres se détachent de la voûte, et tombent à ses côtés, mais sans l'atteindre. Appuyé sur le bras du céryce qu'il n'a pas quitté, il descend lentement dans les entrailles de la terre. Il a reconnu le mouvement régulier d'une trappe munie de contre-poids, et saute légèrement à terre aussitôt que la trappe a touché le fond. Le céryce est déjà près de lui pour le diriger au milieu de l'obscurité ; mais à peine ont-ils fait trente pas qu'ils sont éblouis de la clarté du jour.

Un panneau de muraille a glissé tout à coup devant eux, et leur a livré passage dans un vaste parterre, où mille fleurs odoriférantes réjouissent à la fois la vue et l'odorat, tandis qu'une musique lointaine arrive jusqu'à leurs oreilles.

Arrivés au temple mystique, les voyageurs y pénètrent, et le néophyte admire la disposition intérieure de cet édifice, dont les murailles sont couvertes d'hiéroglyphes et de peintures aux vives couleurs. Tous les signes du zodiaque y sont représentés. Au milieu de la salle est un tombeau triangulaire, surmonté de l'étoile emblématique. Au fond est un petit autel sur lequel est posé un livre relié en maroquin rouge.

Le céryce l'ouvre, et fait écrire au néophyte son nom à la suite de ceux des initiés aux grands mystères. A peine a-t-il refermé le livre qu'une voix s'écrie: « Pardonne » tout aux autres, et ne pardonne rien à toi-même. — Allume ton flambeau avant » l'arrivée des ténèbres! » Mais le céryce bande les yeux du néophyte, et le prend par la main pour le faire sortir du temple; ils marchent ainsi longtemps sans s'adresser la parole; enfin, arrivés au pied d'un sycomore, qu'une touchante tradition *cophte* fait vénérer encore aujourd'hui, le céryce enlève le bandeau qui couvrait les yeux du récipiendaire.

Mais la nuit est venue. A l'aspect des brillantes constellations qui parsèment devant lui les champs de l'immensité, il reconnaît que leur marche se dirige au nord, et devine qu'il va bientôt se trouver au milieu des ruines d'Héliopolis, où Platon, Hérodote, Eudoxe et tant d'autres, vinrent étudier autrefois les sciences protégées par les mystères contre les violences de la tyrannie.

Le néophyte et son guide, après une marche pénible sur le terrain aride et sablonneux qui longe les pentes occidentales du Mokaltam, traversent enfin la brèche d'une muraille construite en briques crues d'une énorme dimension : ils sont dans l'enceinte de la ville du Soleil.

Mais quel contraste douloureux et terrible entre le souvenir que ce nom rappelle et le spectacle qu'ils ont sous les yeux! Un silence de mort plane sur ces ruines croulantes que la lune éclaire de sa pâle clarté. De tous côtés, les pylones renversés obstruent l'entrée des temples, les colonnades peintes sont encore debout çà et là; mais leur fût inutile s'élève seul dans les airs, et ne soutient plus les merveilleux frontons où les sculpteurs égyptiens avaient gravé en caractères hiéroglyphiques les mystères de la science et les annales de l'histoire. Les sphynx accroupis dans l'ombre, à demi recouverts par le sable envahissant du désert, ont été mutilés par les mains des barbares.

Le néophyte songe avec amertume que la main de l'homme a contribué bien plus que les éléments à la destruction des innombrables monuments que la civilisation égyptienne a semés, avec tant de profusion, sur le cours du Nil, de Syène à la Méditerranée. Mais, tandis qu'il est absorbé dans cette pensée, le céryce a disparu de ses côtés; il le cherche en vain autour de lui; il marche au hasard à travers les ruines; quelquefois il lui semble voir son compagnon appuyé contre un obélisque; il s'élance dans cette direction, mais il ne trouve qu'une statue mutilée. Enfin, il aperçoit à quelque distance une brillante lumière vers laquelle il se dirige avec précaution. A l'approche de la lumière, qui disparaît de nouveau, il monte sept degrés, et se trouve sur une plate-forme où sont groupées trois personnes inconnues qui l'entourent. L'une prend place à sa droite; elle est à demi revêtue d'une tunique blanche, et tient à la main droite un miroir, à la main gauche une branche de myrte:

le néophyte a reconnu la *Vérité*. L'autre, vêtue d'une tunique vert-émeraude, porte un collier formé de sept étoiles brillantes ; à la main elle tient une ancre d'or, et le voyageur sourit à l'*Espérance*. La troisième personne reste à neuf pas en arrière ; à cette distance, elle est à peine visible; c'est plutôt une légère vapeur condensée qu'un être réel : le néophyte, en se retournant, a reconnu l'emblème de la *Vie humaine*.

Tous marchent dans le plus profond silence. Cependant, le néophyte, accablé de fatigue, soupire et ne peut s'empêcher de gémir de la longueur du voyage ; l'Espérance lui dit : « Courage, mon enfant, là-bas, c'est l'hospitalité, c'est le bonheur. » La Vérité lui donne la branche de myrte, et lui dit : « Regarde ce miroir, il réfléchit ton passé; cherches-y des motifs d'espérance pour l'avenir. »

A mesure qu'ils avancent, le sentier se rétrécit toujours davantage; il se termine enfin par un édifice qui barre entièrement le passage. L'Espérance frappe la porte de son ancre d'or, et, à la grande surprise du néophyte, l'édifice s'enflamme avec la rapidité de la foudre, brûle, s'écroule et ne laisse bientôt qu'un monceau de ruines embrasées qu'il faut traverser.

La Vérité passe la première en entraînant le néophyte.

Aussitôt qu'il a franchi cet obstacle, ses compagnes le suivent encore pendant quelques instants, puis l'Espérance disparaît. La Vie humaine se perd dans la brume comme une ombre légère, et le néophyte aperçoit devant lui la colonnade d'un temple resté debout parmi les ruines; mais, pour y parvenir, il faut passer sur une échelle posée au bord d'un gouffre dont il ne peut mesurer la profondeur.

Encouragé par la Vérité, il s'élance sur l'échelle, qui tremble sous le poids de son corps. La Mort lui tend la main pour l'aider à franchir le dernier échelon, et le conduit dans une salle voûtée représentant les symboles de la Mort, où bientôt il s'endort sous l'influence d'un breuvage qui répare ses forces, et détend ses membres fatigués.

Après un sommeil bienfaisant, le néophyte se réveille, non dans la pièce voûtée où la Mort l'a conduit, mais au milieu d'un temple resplendissant de lumière et richement décoré.

Un homme au visage vénérable, au regard doux et bienveillant, portant une longue barbe plus blanche que la neige, s'approche du néophyte, et lui dit : « Les compagnons de ton voyage ont accompli leur mission; lève-toi, va déposer sur le trône la branche d'acacia qu'on t'a remise comme le symbole de l'initiation. » Le néophyte obéit; mais, aussitôt que cette branche a touché l'autel, une figure humaine, entièrement couverte d'un long voile blanc, se dresse tout à coup devant le récipiendaire; elle tient des deux mains un livre ouvert sur lequel le patriarche lui fait lire ces mots : « Jure obéissance et soumission à notre ordre antique et vénéré; jure et promets de ne rien révéler de ce qui te sera confié. » Le néophyte écrit et signe ce serment sur le livre ; alors le fantôme disparaît, le fond du temple s'ouvre, et les vingt et un patriarches, qui ont interrogé déjà le néophyte, descendent d'une vaste galerie en marbre de Paros; les lévites s'avancent processionnellement au-devant du nouvel initié ; la bannière se déroule devant lui; l'encens brûle sur le trépied mystique, et le maître du grand œuvre, après lui avoir communiqué en silence les secrets que renferme ce degré, le Maître proclame, et lui dit : « Quand le sublime Architecte des mondes eut achevé l'œuvre admirable de la formation des lumières, et qu'il couronna ses travaux par la création du premier des humains, il jeta dans l'âme de son chef-d'œuvre une parcelle de sa sublime sagesse.

Jéhovah savait quels seraient les labeurs des mortels pendant les jours d'exil qu'ils auraient à passer sur la terre; il savait les peines futures qui devaient fondre sur l'humanité, et, dans sa divine prévoyance, il voulut que le Père du genre humain pût communiquer à ses descendants ce germe précieux qu'il plaçait en lui, afin de faire accompagner le mal par le remède.

Quelles actions de grâces ne lui devons-nous point!

La sagesse est une mine d'or inépuisable; c'est une source intarissable à laquelle nous recourons sans cesse pour éteindre dans nos âmes le feu des passions, qui, sans cette répression, nous pousserait à notre perte. Aussi, l'homme comprit bien vite de quelle importance était la pratique de ce don émané de la Divinité.

Dans les âges les plus reculés, il y eut des hommes supérieurs qui cultivèrent avec enthousiasme cette science sacrée, et qui en tracèrent les maximes pour que les peuples pussent les graver dans leur mémoire et en pratiquer l'esprit.

C'est dans l'antique Égypte que les premiers sages, constitués en corporations nombreuses, étudièrent en commun le grand art d'apprendre à leurs semblables les moyens de goûter ici-bas quelque peu de cette félicité qui nous est promise dans un monde meilleur.

Ces hommes dévoués avaient compris que le but qu'ils se proposaient ne pouvait être atteint qu'en accomplissant une tâche bien aride et bien rude, surtout à cette époque de barbarie, c'est-à-dire en amenant les hommes à se rendre moralement solidaires les uns des autres, en gravant dans les cœurs ce mot sacré : *Fraternité.*

L'ordre vénéré de la F.·. M.·. date de cette époque.

Le jour où il y eut un opprimé à défendre, une larme à sécher, un combat à livrer à l'égoïsme, un martyre à endurer pour la sainte cause de l'humanité, ce jour-là vit éclore la F.·. M.·.

C'est sur les bords du Nil qu'on célébra d'abord ses mystères; c'est là que les premiers néophytes reçurent l'initiation; c'est de là, c'est de Memphis qu'ils se répandirent ensuite sur les deux hémisphères.

Ces apôtres de la vérité, dispensant les lumières, communiquant à tous ce feu qui les animait, eurent sans doute de grands obstacles à surmonter, de grands périls à affronter. Ils durent être en butte à de nombreuses persécutions de la part des heureux sur la terre.

Il est à regretter que l'obscurité qui entoure les premiers progrès de notre ordre nous empêche de contempler dans toute sa grandeur l'héroïsme des premiers propagateurs de nos sublimes lumières.

Quelques noms des plus célèbres nous sont seulement restés.

Nous comptons d'abord Moïse, le grand législateur, empruntant aux croyances maç.·., c'est-à-dire à la religion naturelle, les inspirations de liberté qui l'ont porté à entreprendre et à effectuer l'affranchissement de tout un peuple.

Nous le voyons ensuite puiser à la même source les principes renfermés dans son Décalogue; principes si vrais, si purs, qu'ils servent encore de base à la foi d'une religion qui couvre une partie du monde de son immense réseau.

Vous citerai-je Platon, ce réformateur acquérant l'immortalité en développant nos dogmes; Socrate, mourant volontairement en digne apôtre de la sagesse; Christ, recueillant nos doctrines, prêchant l'affranchissement des esclaves, prêchant la liberté de la femme, constituant une religion d'abnégation et d'amour, dont toutes

les pensées émanent de la secte des thérapeutes et des esséniens, et noble martyr, expirant le sourire sur les lèvres, en murmurant encore : *Aimez-vous les uns les autres.*

Tous les moyens furent mis en pratique pour éclairer les esprits, pour polir les usages, pour adoucir les mœurs et amener les hommes à l'état de sociétés policées.

Et pourtant, mes F.·., il nous reste encore beaucoup à faire; mais notre sage institution est persévérante dans ses œuvres. Chaque jour ne détachons-nous pas un fragment de l'édifice d'iniquité que renferme le cœur des mortels, pour le remplacer par le germe d'une vertu?

C'est à nous de cultiver le vaste champ de l'intelligence humaine, de jeter les semences d'une philosophie bienfaisante, de montrer la route du bonheur, de prêcher les saintes maximes de la fraternité.

Continuons donc notre louable travail; que le profane soit heureux par nous; que l'exemple de notre amitié lui inspire le désir de demander la lumière.

Qu'il vienne prendre part au développement des questions qui sont l'objet de nos travaux; qu'il vienne entendre nos paroles de paix, de tolérance, d'union et de charité.

Alors il remerciera le sublime architecte des mondes de lui avoir ouvert le temple de la sagesse, et sera convaincu, comme nous le sommes, que *le seul moyen d'arriver au bonheur, c'est de travailler à celui de ses frères.*

Dégagez-vous, si vous voulez poursuivre glorieusement la carrière maçonnique, de toute idée matérielle, étudiez les symboles ; l'allégorie est la voix de la sagesse; purifiez votre cœur, mon F.·.; semez par le monde la parole de la sagesse; enseignez à vos semblables à perfectionner les arts utiles, à s'aimer entre eux et à ramener ceux qui s'égarent dans le sentier de la vertu; instruisez les ignorants et soulagez ceux qui souffrent. En agissant ainsi, vos descendants pourront se glorifier de vous, puisque vous aurez apporté votre pierre au temple de la Vérité, qui doit un jour recevoir l'humanité dans son enceinte sacrée.

La parole de reconnaissance est *sothis*, nom de l'étoile de Sirius. Le nom de cette étoile se compose de *cacab*, c'est-à-dire *stella* et *leb*, c'est-à-dire flamme, ce qui alors signifie étoile flamboyante. L'étoile flamboyante était l'un des derniers symboles offerts à la méditation de l'initié, qui devait considérer *Isis* comme la source de la lumière.

Parole de passe : *horus ;* elle signifie travail, source féconde de vérité utile aux hommes; c'est par le travail que l'homme parvient à combattre et à subjuguer ses passions.

Signe : désigner la terre avec les deux doigts de la main droite fermée, la porter au front et montrer le ciel, signifie la mort, l'intelligence, l'avenir, Dieu.

Grande parole de reconnaissance, *Tot*, nom d'Isis. Dans le temple de *Saïs*, ville célèbre par ses mystères, était la statue d'Isis, sous le nom de *Tot* (Minerve) avec cette inscription en caractères hiéroglyphiques : *Je suis tout ce qui a été, qui sera, et nul mortel n'a encore pu soulever le voile qui me couvre.*

Minerve, dans l'ancienne langue égyptienne, signifie venue de *moi-même ; Isis* était le *Jéhovah* de Moïse; le mot *Jéhovah* est formé de la troisième personne du verbe *hovant*, j'existe; celui d'*Isis* est formé par le redoublement de la racine *iss*, il est; ils expriment, dans l'une et l'autre, la source de l'être par essence.

Les initiés de l'antiquité regardaient le mot d'Isis comme une parole sacrée, incom-

municable; le triangle, qu'on appelle le dieu des géomètres, était l'emblème d'Isis et se voyait tracé sur la table isiaque; la plante consacrée à Isis était le rosier, car la rose est l'emblème du produit brillant de l'imagination.

Le secret pour se faire reconnaître à ce grade se trouve renfermé dans la manière de donner cette grande parole.

MARCONIS DE NÈGRE.

HISTOIRE ABRÉGÉE

DE LA

MAÇONNERIE DES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE.

« La Franc-Maçonnerie est une science au langage mystérieux, son sanctuaire » est difficile à ouvrir; elle a placé son temple au milieu du désert pour que nul pro- » fane n'y arrive sans y avoir été préparé par de longs voyages; il faut plus que du » zèle pour y pénétrer, il faut une ferme volonté d'abord pour en trouver le chemin » et un courage soutenu pour le suivre jusqu'au but. . . . .

L'introduction de la F.·. Maç.·. en Amérique date de la migration des premiers colons européens au-delà des eaux de l'Atlantique; mais la constitution régulière des L.·., dans l'Amérique septentrionale, ne remonte pas à plus de cent vingt ans. Les nombreux maçons répandus dans les îles de la Grande-Bretagne avaient eux-mêmes manqué de toute organisation fixe, et n'étaient reliés que par les traditions orales de la doctrine maç.·., lorsque, le 24 juin 1717, la G.·. L.·. d'Angleterre se réunit pour la première fois, et décréta un règlement dont les principaux articles peuvent se résumer ainsi : « Le privilége de s'assembler comme Maç.·., qui n'a été jusqu'ici » limité par aucune règle, n'appartiendra dorénavant qu'à certaines LL.·. Mac.·. » établies en certains lieux déterminés, et aucune L.·. ne pourra se livrer aux tra- » vaux maç.·. sans être pourvue d'une constitution émanée du G.·. M.·., sous peine » d'être tenue pour irrégulière et inconstitutionnelle. »

En conséquence de cette convention, un certain nombre de maç.·. anglais, établis à Boston (Amérique du Nord), sollicitèrent et obtinrent du vicomte Montague, G.·. M.·. d'Angleterre, une constitution en date du 30 avril 1733, qui nommait le F.·. Henry Price G.·. M.·. de l'Amérique septentrionale, et lui donnait plein pouvoir de choisir son adjoint et les autres officiers nécessaires à la formation d'une G.·. L.·., comme aussi de constituer autant de LL.·. Maç.·. qu'il jugerait convenable.

La G.·. L.·. de Boston s'ouvrit donc, avec les cérémonies et formalités d'usage, le 30 juillet 1733, et le G.·. M.·. choisit pour son adjoint le F.·. André Belcher, et pour surveillants les FF.·. Kennedy et Jean Quann. Aussitôt organisée, la G.·. L.·. américaine, qui prit le nom de G.·. L.·. de Saint-Jean, provoqua la formation de LL.·. régulières dans les différentes parties de l'Amérique. C'est alors que s'ouvrirent les premières Loges du Massachusetts, du New-Hampshire, de Rhode-Island, du Connecticut, et en même temps celles des îles de la Barbade, d'Antigoa, de Terre-Neuve, de Louisbourg, de la Nouvelle-Écosse, de Québec et de Saint-Christophe. Mais en 1775,

la guerre de l'indépendance rompit les liens qui attachaient les colonies anglaises de l'Amérique du Nord à la métropole, et la G.·. L.·. de Boston dut se mettre en sommeil jusqu'à la paix. Il y avait en outre à Boston, à cette époque, une G.·. L.·. constituée sous le titre de G.·. L.·. de Saint-André, N° 82, par le rit antique d'Écosse, en vertu d'un diplôme en date du 30 novembre 1752, délivré par Charles Douglas, G.·. M.·. d'Écosse. La G.·. L.·. de Saint-Jean se crut blessée dans ses droits par la G.·. L.·. d'Écosse, et refusa pendant quelques années de reconnaître la L.·. de Saint-André et de communiquer avec elle. Cependant celle-ci s'accrut dans de telles proportions que les FF.·. parvinrent à se constituer en G.·. L.·. à l'aide des LL.·. errantes qui appartenaient aux troupes stationnées dans cette ville. Le 30 mai 1769, le comte Georges Dalhousie, G.·. M.·. d'Écosse, expédia une patente qui nommait le F.·. Joseph Warren G.·. M.·. à Boston.

En 1773, le F.·. Warren fut constitué G.·. M.·. pour tout le continent américain par le comte Patrice de Dumfries, G.·. M.·. d'Écosse, en vertu d'une nouvelle patente, en date du 3 mars 1772. Mais le 17 juin 1775, la Maç.·. américaine fit une perte irréparable par la mort du G.·. M.·. Warren, qui périt en combattant bravement pour la liberté et l'indépendance de sa patrie. Lorsque l'armée anglaise eut évacué Boston, les FF.·., conduits par un pieux sentiment de tendresse et de respect envers leur ancien et digne G.·. M.·., s'empressèrent de courir au champ de bataille, où, dirigés par une personne qui avait assisté à l'enterrement des cadavres, ils retrouvèrent celui du F.·. Warren, qu'ils purent reconnaître facilement à une dent artificielle qu'il portait depuis longues années. Les FF.·. formèrent alors un grand cortége, et conduisirent le corps à la chapelle de pierre, où le F.·. Perez Morton retraça, dans un discours chaleureux et profond, les vertus du G.·. M.·. et les services qu'il n'avait cessé de rendre à la Maç.·.. Puis le corps fut inhumé sous une voûte silencieuse, sans qu'aucun marbre, aucune sculpture, en désignassent l'endroit. A quoi bon, en effet! Ses actions glorieuses ne restaient-elles pas gravées dans la mémoire universelle et ne survivront-elles pas aux inscriptions banales que transmettent le marbre et l'airain?

Les FF.·., dispersés par la guerre, se réunirent de nouveau, le 8 mai 1777, E.·. V.·. se constituèrent en G.·. L.·. et nommèrent Joseph Webb pour leur G.·. M.·. Le F.·. Webb s'empressa de convoquer une réunion spéciale, afin d'examiner et de discuter les pouvoirs et l'autorite de la G.·. L.·.

Cette réunion fit, le 24 juin, la déclaration suivante : « La réunion, convoquée afin » d'examiner la conduite des FF.·. qui s'attribuent les pouvoirs et les prérogatives » d'une grande Loge, suivant le rite antique établi dans cette vallée, et afin d'appré- » cier l'étendue de son autorité et de sa juridiction, en même temps que les pouvoirs » de tout autre rite maç.·. antique de la même juridiction, demande la permission » d'exposer le résultat de sa délibération, basée sur les faits suivants :

» Les pouvoirs conférés par la G.·. L.·. d'Ecosse à notre G.·. M.·. Joseph Warren » ayant expiré avec lui, en même temps que ceux de son adjoint, nous nous voyons » sans chef et sans grands officiers; par conséquent, il est évident que non-seule- » ment la G.·. L.·., mais encore les LL.·. particulières qui en relèvent doivent cesser » de se réunir, les FF.·. se disperser, les pauvres rester sans assistance, l'art tomber » en décadence, et l'antique Maç.·. s'éteindre dans cette partie du monde.

» En conséquence des invitations faites par les anciens G.·. Off.·. aux W.·· et aux

» SS.·. de toutes les LL. régulières, il s'est tenu un grand conseil afin de délibérer
» sur les moyens de conserver les relations qui existent entre les FF.·.

» D'un côté, tous rapports et toutes correspondances entre les habitants des États-
» Unis et le pays d'où la G.·. L.·. tirait originairement son autorité se trouvant in-
» terrompus, et d'un autre côté, les principes de la F.·. Maç.·. commandant la sou-
» mission aux lois du pays dans lequel on réside, les FF.·. ont constitué une puissance
» suprême élective, et, sous ses ordres, élu un G.·. M.·. et des G.·. officiers, en insti-
» tuant en même temps une G.·. L.·. munie de prérogatives et de pouvoirs indépen-
» dants, mais qui ne pourront s'exercer cependant en dehors des principes et des rè-
» glements généraux de la Maç.·. antique.

» Le bien-être de l'ordre, en général, s'est largement accru sous la juridiction de
» cette G.·. L..., ce qui est démontré par la situation florissante de quatorze LL.·.
» constituées sous son autorité dans une période de temps très courte, tandis que la
» première G.·. L.·. n'en avait institué que trois.

» L'histoire de la Maç.·. nous montre qu'en Angleterre il y a deux G.·. LL.·. in-
» dépendantes l'une de l'autre; il en est de même en Écosse. En Irlande, la G.·. L.·.
» et le G.·. M.·. ne dépendent ni des grandes LL.·. d'Écosse, ni de celles d'Angle-
» terre. Il est donc évident, par cela même, que l'autorité de quelques-unes de ces
» LL.·. émane d'une attribution toute spontanée, puisque autrement elles reconnaî-
» traient la source d'où elles auraient tiré leurs pouvoirs.

» Votre commission estime donc que les actes de la présente G.·. L.·. ont été dictés
» par des considérations d'une impérieuse nécessité; qu'ils sont fondés en raison, et
» sanctionnés par des précédents d'une autorité irrécusable. »

Ce rapport fut accepté à l'unanimité, voté et enregistré sur le livre d'architecture de la G.·. L.·.; le 5 décembre 1791, une commission fut nommée à l'effet de s'entendre avec la G.·. L.·. de Saint-Jean, pour arriver à une union maç.·. complète sur tout le territoire des États-Unis.

Le 5 mars 1792, la commission fit un rapport et présenta la copie des statuts et de la constitution qui devait associer et unir les deux G.·. LL.·. Ce rapport et ces statuts ayant été lus en assemblée générale, furent approuvés unanimement par tous les membres des LL.·.

J. Philibert.

(*La suite au prochain numéro.*)

LE SUBLIME ÉLU DE LA VÉRITÉ.

Le Sublime Élu de la Vérité remonte à la plus haute antiquité; c'est le dernier degré de l'initiation des anciens mystères; la doctrine qu'il renferme est inconnue des rites modernes.

Les Sublimes Élus de la Vérité entretenaient, pendant la durée de leurs travaux, une flamme pure dans un brasier qui était alimenté avec vénération; ils préféraient cet emblème à tout autre, comme étant celui des plus grands peuples connus, tels que les Égyptiens, les Grecs, les Péruviens, etc.

Leurs enseignements étaient la morale, la théologie et toutes les sciences, telles que la division des saisons, la marche des astres, le calcul de leur vitesse et la me-

sure de leur éloigement; les lois du mouvement, le calcul des résistances et des frottements, la purification des métaux, leur analyse et leur alliage, afin de les rendre plus ductiles, plus malléables; ils indiquaient encore les propriétés des végétaux, et la manière d'en extraire les sucs, pour la prolongation de la vie; enfin, guidés par la sagesse, les Sublimes Élus de la Vérité répandaient, partout où ils le pouvaient, la lumière et la vérité.

A l'aspect de l'arbre maçonnique, de cet arbre immense des connaissances humaines, dont les racines vigoureuses percent les profondeurs de la terre et dont la tête s'élève orgueilleusement vers les cieux, on ne peut s'empêcher d'être saisi d'admiration et d'étonnement, tout à la fois, quand on voit que l'homme, dont la vie et l'intelligence sont bornées, a osé concevoir l'ambition de posséder l'universalité des connaissances et de leurs ramifications entre elles.

Pour donner une idée des travaux philosophiques de cet ordre, nous croyons devoir reproduire ici quelques pensées développées par l'orateur dans la tenue d'un grand chapitre.

Après avoir donné quelques détails sur l'origine des mondes, il poursuit ainsi :

« Il y a toujours eu dans l'univers quelque chose de fixe et de réglé. Dieu étant, Dieu vivant, il lui fallait une base pour être, pour vivre, pour agir; cette vie, cette action, quelles qu'elles fussent, devaient avoir un effet, un résultat. Où est passé un être intelligent, on trouve nécessairement des traces de son intelligence, mais aussi puisque partout l'intelligence est créatrice, puisqu'il y a croissance en toute création, ou puisque la création est une organisation incessante de la matière, tout ce qui est œuvre aujourd'hui ne l'était pas autrefois, comme tout ce qui l'était autrefois ne l'est pas aujourd'hui, car nulle fraction de la masse, rien de ce qui est, formes ou édifices, quelque immenses et admirables qu'ils soient, les astres, les soleils, rien enfin de ce qui compose les éléments ou de ce qui sort de la main de l'être, n'est impérissable et n'a été constitué pour l'éternité. Ainsi l'a voulu Dieu, qui est le père de la croissance et de la progression : tout globe a commencé, tout globe doit finir; l'Être suprême seul est éternel.

» Si nous ne touchons la question que localement et dans une division de l'espace, dans la région qu'embrassent nos sens, là, dans l'origine des choses, à la place de ces astres qui nous entourent, qui nous éclairent, avant qu'ils fussent, il est probable que la matière n'était pas compacte, qu'il n'y avait qu'un mélange, ou qu'un seul élément composé de quatre autres; mais successivement les globes se sont formés par la force vitale et créatrice de l'esprit qui a désigné les points où s'est ensuite concentrée la matière.

» S'il y a eu une première notion ou un premier né parmi les êtres, il y a sans doute eu un premier globe, et cette multitude de soleils qui roulent sur nos têtes ont eu aussi leurs aînés.

» La matière a-t-elle un terme? — Oui, dans son poids et son volume, qui n'augmentent ni ne diminuent; non, dans son étendue, qui ne doit pas plus être bornée que l'immensité où elle peut se dilater à l'infini.

» La matière est donc partout dans l'espace. Le vide n'existe pas plus que le néant; ou s'il existe, ce n'est que partiellement et pour un temps.

» L'esprit trouve donc en tout lieu la matière propre à s'organiser, à s'individualiser, à former une œuvre.

» La faculté, comme la volonté de l'esprit, étant incessante, chaque instant voit naître ainsi de nouveaux globes. Si l'éternité est là pour les produire, l'immensité y est aussi pour les contenir.

» A mesure que l'organisation s'opère, que les mondes se posent et se dessinent en se concentrant, les matières confondues se séparent, les plus légères surnagent, les plus lourdes en deviennent la base ou le centre, et de ce fluide, composé d'air, d'eau, de feu dilatés à l'excès, sortent les quatre éléments distincts.

» Le premier qui surgit dut être le feu, et peut-être est-ce de cette première séparation que provinrent les autres. Alors l'air, l'eau, la masse solide, ne seraient ce qu'ils sont aujourd'hui, c'est-à-dire ne se seraient constitués éléments, que par l'application de la chaleur et du refroidissement.

» Le premier rayon de chaleur, ou peut-être la première étincelle électrique, pénétrant la masse qui remplit l'espace, y a amené le mouvement et aussi la confusion ; car, à ce contact brûlant, la masse a dû fermenter, bouillir, tomber en dissolution.

» Des astres peuvent aussi se partager, éclater, faire explosion comme la meule en tournant, ou se dilater en essence impalpable ; il y aurait donc des globes qui ne seraient que les parties d'un astre plus considérable, brisé ou pulvérisé ; car, je le répète, rien de ce qui est composé de matière n'est éternel dans la forme.

» Ces fragments, ces agglomérations, glacés ou brûlants, arrondis par le mouvement de rotation, refroidis par l'immobilité, ou réchauffés par le choc, sont devenus à la longue propres à servir de base à la vie, c'est-à-dire à permettre à l'âme et à l'essence vitale de s'y constituer une forme et des organes aptes à agir sur cette même matière.

» Le refroidissement d'un astre qui perd la chaleur qui lui est propre, ou son calorique interne, est quelquefois arrêté par le voisinage d'un autre dont l'embrasement commence ; car des globes se constituent et s'enflamment à mesure qu'il en est qui s'éteignent dans leur ensemble ou dans leurs parties, le feu ne peut pas plus s'anéantir qne les éléments ; seulement il change de forme, de place, d'action ou d'aliment.

» La chaleur et la lumière ne paraissent pas une même chose, mais le feu du soleil est identique avec celui de la terre ; la combustion que nous pouvons produire au moyen de l'étincelle tirée du silex est absolument semblable à celle qu'apporte un verre qui concentre les rayons. »

Nous arrêterons ici notre citation, mais ces quelques lignes suffiront pour faire apprécier la nature des travaux et des recherches auxquels se livraient les Subl.·. Élus de la Vérité.

PIOT.

(La suite au prochain numéro.)

LE SUBLIME ÉLU DE LA VÉRITÉ.

(Suite.)

La Loge représente des champs, des montagnes, enfin la nature sauvage ou cultivée ; elle n'est éclairée que par la seule lumière d'un soleil transparent, placé au-dessus de la tête du président. Ce soleil occupe le milieu d'un triangle enfermé dans un cercle ; dans chacun des angles de ce triangle est peint un *S* : ces trois lettres sont traduites ainsi : *stella, sedet, soli*, ou bien : *science, sagesse, sainteté*.

L'interprétation de ces trois S est forcée; au lieu de cette lettre, ce devrait être trois iods ’,,. Ici il s'agit de représenter la Divinité sous le symbole de l'astre vivifiant qui nous éclaire, et rien ne convient mieux que le tétragramme cabalistique du mot *Jehovah*, si souvent employé dans la maçonnerie.

Malgré notre conviction à cet égard, nous avons dû suivre les rituels ; mais nous n'avons pas dû négliger cependant de communiquer notre remarque aux maç∴ studieux, qui aiment à se rendre compte de ce qu'ils voient.

Le mot *Iod* (héb. '), lettre qui, étant prise cabalistiquement, signifie Dieu, Principe, Unité.

C'est à tort que plusieurs personnes traduisent le mot *Adonaï* par *dii ;* c'eût été pour les Hébreux un blasphème : ils mettaient au pluriel le nom de Dieu, *Adon*, pour marquer son excellence, et non pour indiquer une pluralité.

Dans quelques rituels, on trouve ces trois mots : *Jaho*, *Adonaï*, *Jah*.

Ces mots, dont l'initiale est la même, sont tirés de la décomposition cabalistique du mot Jéhovah, qui, étant combiné de plusieurs manières avec la lettre initiale, donne toujours un des noms de Dieu.

La seule initiale même suffisait pour exprimer ce nom ineffable, et on est parvenu à en former un signe cabalistique qui l'exprime par excellence de cette manière :

’
’ ’

En même temps que l'on y trouve la lettre sacrée, avec les divers accents qui entrent dans la prononciation du mot Jéhovah, la disposition de ces trois signes, qui forme un delta ou triangle, est encore un des emblèmes par lesquels on désignait la Divinité.

Le grand nom de Dieu, le nom innominé, était un des mystères de l'intérieur du temple, et l'on n'est pas bien certain de sa prononciation. Le grand-prêtre d'Héliopolis seul avait la permission de le prononcer, et, une seule fois dans l'année, c'était le jour de l'expiation, 10e de la lune de theschrieu ; les lévites, par le bruit qu'ils faisaient dans ce moment, empêchaient qu'il ne fût entendu par la multitude. Énos, fils de Seth, et petit-fils de Noé, est le premier qui, selon l'Écriture, ait invoqué le eigneur par son nom.

On a poussé les recherches sur ce nom jusqu'à prétendre y avoir découvert la démonstration et l'expression positive de la Trinité divine. Nous ne pouvons nous refuser à mettre sous les yeux de nos lecteurs un des plus singuliers de ces systèmes, rapporté par l'auteur de la continuation de l'histoire des Juifs. Ceci fut écrit dans le deuxième siècle.

» La Trinité se prouve par le nom de Jéhovah, dont la combinaison peut former trois noms, qui ne forment cependant qu'une seule essence.

Décrivez quatre cercles, dont deux grands et concentriques, et deux autres dont le

centre est sur la circonférence du cercle intérieur ; dans chacun des petits cercles, écrivez deux lettres du mot, de manière qu'il y en ait une dans chaque hémisphère, alors joignez le *Joh* au premier *he*, vous avez un des noms de Dieu. C'est le générateur; joignez encore le premier *he* avec le *voh*, vous avez un autre nom de Dieu, c'est le Verbe engendré ; joignez aussi le *voh* avec le second *he*, c'est un troisième nom qui procède du premier et du second; enfin, comme le tout est réuni dans le grand cercle, vous avez trois dans un. Dans quelques loges, au lieu d'un soleil en transparent, on place sur l'autel une grande lumière derrière un globe de verre rempli d'eau.

Le maître ou président se nomme Adam, il représente le père des hommes.

Il n'y a qu'un seul surveillant, qui est en même temps introducteur et préparateur, lorsqu'il y a réception, il se nomme Subl.·. F.·. de la vérité, et, comme tel, il est aussi l'orateur en titre du conseil.

Les autres membres de la loge sont nommés Chérubins : ce mot signifie, selon *Kimhi*, des images qui ont la figure humaine avec des ailes.

Il ne peut y avoir que sept chérubins composant le conseil; cependant, s'il y a des membres au-delà de ce nombre, on peut les porter jusqu'à douze; les cinq excédants sont nommés sylphes (habitants des airs).

Le nombre fixé de sept chérubins est déterminé par celui des anges préposés à la conduite des sept planètes que connaissaient les anciens.

Nous donnons ici le nom de ces anges :

Michael,	*Pauper Dei,*	gouverne	Saturne.
Gabriel,	*Vir Dei,*	id.	Jupiter.
Ouriel,	*Ignis Dei,*	id.	Mars.
Z'rahhiel,	*Oriens Deus,*	id.	le Soleil.
Hhamaliel,	*Indulgentia Dei,*	id.	Vénus.
Raphaël,	*Medicina Dei,*	id.	Mercure.
Tsaphiel,	*Mirans Deus,*	id.	la Lune.

Les cabalistes ne sont pas d'accord sur le nom ni sur la distribution des intelligences célestes, mais nous donnons le système adopté dans le grade.

Lorsque l'on ouvre les travaux, il est minuit sur la terre, mais le soleil est à son midi sur la Loge.

Lorsqu'on les ferme, les hommes suivent toujours l'erreur ; peu la combattent, peu parviennent au saint lieu.

Le maître a une robe rouge et un manteau de couleur aurore; il tient en main un sceptre peint en blanc au bout duquel est un globe en or.

Le F.·. de la vérité porte un bâton blanc à l'extrémité duquel est un œil en or.

En entrant en loge, le récipiendaire est voilé.

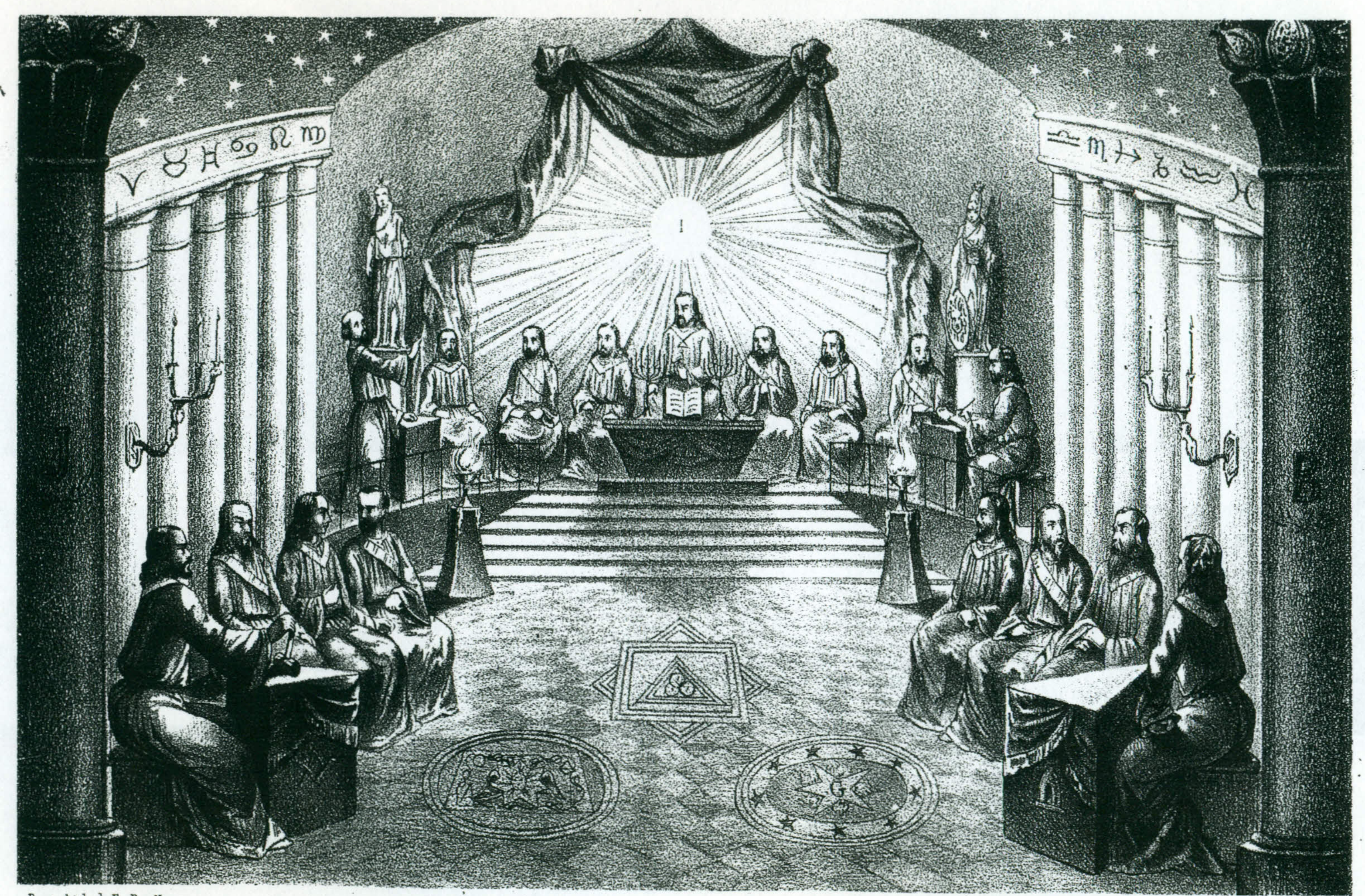
Insignes et décors : le cordon est ponceau avec frange en or, porté de droite à gauche ; il est attaché vers le bas avec une rosette, sur le devant est brodé un delta rayonnant or et argent, avec un œil au milieu, et sur la partie du cordon qui passe sur l'épaule est une épaulette en or avec trois étoiles en argent ; il n'y a point de tablier. Le bijou est une gloire en or avec un triangle au milieu, et dans le triangle est une croix (qui signifie science).

Point de signe, de marche, de batterie ni d'attouchement. Le mot de passe est *natura* (nature), il se donne à voix basse.

La parole sacrée est *horus* (travail), source féconde de vérités utiles aux hommes.

Les sublimes Élus de la vérité célèbrent comme fête d'ordre le triomphe de la lumière ; elle signifie que le soleil, arrivé à sa plus grande élévation, a chassé les ténèbres et se trouve dans sa plus grande splendeur. Cette époque a toujours été solennisée par les loges de l'antiquité, qui suivaient le culte de la nature, lequel consiste à en observer toutes les merveilles. Cette contemplation élève l'âme jusqu'à l'auteur de tout ce qui existe.

PIOT.



Paris, Lith. du F∴ Prodhomme, Rue des Noyers, 69.

LE TEMPLE DE SALOMON.